THEATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1809.



LA

FEINTE PAR AMOUR,

COMÉDIE,

PAR DORAT,

Représentée, pour la première fois, le 31 juillet 1773.

NOTICE SUR DORAT.

Claude-Joseph Dorat, né à Paris en 1734, étoit fils d'un auditeur des comptes. Ses parents le destinoient à la robe; il parut préférer l'épée, et, à l'âge de vingt-trois ans, il entra dans les mousquetaires. Tout le monde connoît le poëme de la Déclamation, que l'on regarde avec raison comme son meilleur ouvrage. Nous ne parlerons point de ses autres productions. Nous citerons seulement ses pièces de théâtre. La première qu'il fit représenter fut *Zulica*, tragédie, jouée le 7 janvier 1760, et retirée le lendemain. Elle reparut le 12 avril avec des corrections, et ne fut donnée que sept fois.

Son second essai fut encore moins heureux: *Théagène*, tragédie, donnée le 28 février 1763, n'eut qu'une représentation.

Ces deux chutes éloignèrent Dorat du théâtre pendant dix ans; mais, comme pour se dédommager, il fit paroître le même jour, 31 juillet 1773, *Régulus*, tragédie en trois actes, et *la Feinte par Amour*, comédie en trois actes, en vers. Ces deux

pièces furent jouées treize fois, et la dernière est restée au répertoire.

Adélaïde de Hongrie, tragédie, mise au théâtre le 26 août 1774, fut donnée seize fois.

Le Célibataire, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 20 septembre 1775, eut seize représentations très suivies.

Le Malheureux imaginaire, comédie en cinq actes et en vers, obtint douze représentations; la première est du 7 décembre 1776.

Le Chevalier françois à Turin, et *le Chevalier françois à Londres*, comédies en vers, la première en quatre actes, et la seconde en trois, furent données le même jour 21 novembre 1778, et obtinrent du succès; mais, à la troisième représentation, l'auteur retrancha un acte entier de la première de ces deux pièces.

Roséide ou *l'Intrigant*, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 20 octobre 1779, ne fut jouée que huit fois.

Pierre le Grand, tragédie, représentée avec succès le premier décembre 1779, est le même sujet que *Zulica*, sous d'autres noms. Cette pièce n'est pas restée au répertoire.

Dorat avoit encore composé *les Prôneurs*, ou *le Tartufe littéraire*, comédie en trois actes, en vers, et *Zoramis*, tragédie; mais ces pièces n'ont point été représentées.

Cet auteur fécond mourut à Paris, le 29 avril 1780, dans sa quarante-septième année.

PERSONNAGES.

MÉLISE, jeune veuve.
DAMIS, amant de Mélise.
LISIMON, oncle de Mélise.
FLORICOURT.
DORINE, suivante de Mélise.
GERMAIN, laquais de Damis.

La scène est dans la maison de Lisimon, commune à Mélise et à Damis.

LA

FEINTE PAR AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ce que c'est qu'habiter dans le même logis!
On va, l'on se cultive, et l'on voit ses amis.

DORINE.

Ton maître?

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Mélise vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux?

DORINE.

Il suffit; tout va se déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis?...

DORINE.

Eh! comment l'endurer?

Quel homme !...

GERMAIN.

Réservé, n'osant rien se permettre.

DORINE.

Monsieur apparemment craint de se compromettre.
C'est un air, c'est un ton équivoque et discret,
Un feu sourd qui veut naître et soudain disparoît.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on se plaigne, se brouille et se réconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas;
Il est du plus beau froid!....

GERMAIN.

Il te faut des éclats,
Des soins... marqués.

DORINE.

Oh! oui.

GERMAIN.

Sur ce pied-là, mon maître,
Neuf ou dix mois plus tôt, étoit ton fait peut-être.
Moi, je l'ai vu, soumis à la commune loi,
Prodiguer, comme un autre, et son cœur et sa foi.
Il est vrai qu'aujourd'hui ce n'est plus le même homme,
Et, je te l'avouerai, quelquefois il m'assomme
Avec son air tranquille et son ton mesuré.
Non, depuis sa réforme, il n'est plus à mon gré;
J'en suis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs sa réforme a pu naître?

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très singulier
Que pour certaine femme il eut l'hiver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que séduire,
Attirant avec art, dans l'espoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faisant un jeu:
Il alla brusquement l'étourdir d'un aveu;
La dame s'en moqua, prit son vol de plus belle;
Et voilà vingt amants attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoit son lot:
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un sot.
Depuis cet accident, il a juré sans doute,
Voulant un autre sort, de prendre une autre route,
D'élaguer les soupirs, les protestations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelqu'amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu sait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme!

DORINE.

C'est ce qui m'a semblé.

GERMAIN.

Malgré son changement,
Mélise l'aime enfin... assez passablement.

DORINE.

Tu crois cela?

GERMAIN.

Très fort.

DORINE.

Va, va, pure chimère.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons; à vingt ans on n'aspire qu'à plaire.

Veuve d'un pédagogue, appelé son mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri;
Et, de la liberté connoissant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'esclavage.
D'honneur! l'indépendance est un état charmant.
Les veilles, le spectacle, et les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre!... à quelques humeurs près,
Qui depuis plusieurs jours ont voilé ses attraits.
Fière d'accumuler conquête sur conquête,
Fort légère, un peu folle, et pourtant très honnête,
Son unique désir, crois-moi, c'est de charmer:
Nous vous laissons le soin et l'embarras d'aimer.
Mais aussi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi, cela nous pique.
Vous entendre gémir et soupirer vos feux,
Moi, c'est-là dans l'amour ce que j'aime le mieux.
Un aveu réjouit... un soupir intéresse.

GERMAIN.

Je suis tout stupéfait de ta délicatesse!
Mon maître cependant, Mélise en conviendra,
Peut tourner une tête alors qu'il le voudra;
Et j'ai, moi qui te parle, adopté son système:
On se fait mieux aimer, ne disant pas qu'on aime.
J'ai donné dans le piège où lui-même il fut pris:
Eh bien! c'étoit l'enfer, et mépris sur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a coûté de soupirs et de larmes;
C'est une conscience!... Il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet-là.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à présent quelque adroite soubrette,
Je vous la mène un train!...

DORINE.

Oui-da?

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh! ne valons-nous pas ton sublime marquis,
Par sa frivolité connu dans tout Paris,
Étourdi s'il en fut, grand conteur de sornettes,
Et trop distrait surtout pour acquitter ses dettes?
Mélise franchement...

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira,
Nous savons mieux que toi tous les talents qu'il a.
Il doit, il se ruine?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.
Il subvient à propos aux langueurs de mon zèle,
Donne sans trop compter, et va toujours semant;
Ce qui mène une intrigue et distingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ses affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires?
Il a craint les langueurs... N'importe, malgré toi,
Votre bon oncle est fou de Damis et de moi.

DORINE.

Il est vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a proposé sa nièce.

DORINE.

Le barbare !
Ne me parle jamais de ce vieux éventé.
C'est le dernier qu'il voit dont il est entêté ;
Ce qu'il veut le matin, le soir peut lui déplaire ;
Et, lassé de ton maître, il voudra s'en défaire :
Tête vague, esprit foible, et sans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprenti courtisan?
Je riois de le voir, dans son humeur caustique,
S'ériger en penseur, trancher du politique ;
Affectant tous les airs, et n'en ayant aucun,
Il se croyoit utile, et n'étoit qu'importun.
Ce ton a disparu ; maintenant c'est un autre.
Il est peut-être bon : mais ce n'est pas le nôtre...
On entre : c'est Damis... Il a l'air de rêver.

SCÈNE II.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

Ne l'interrompons point.

DORINE.

Laisse-moi l'observer.
Chut !

GERMAIN, *à part.*

Il tient le portrait de Mélise elle-même.
Il croit que je l'ignore.

DAMIS, *contemplant un portrait, et à basse voix.*

Oui, c'est celle que j'aime.
Voilà ces traits si doux, ce naïf enjouement,
Ces regards où l'esprit est joint au sentiment.

Heureuse illusion, qui me rends sa présence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'absence.
Je ne sais cependant ; ce portrait séducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.
Un reproche secret vient troubler mon ivresse.
Qu'est-ce qu'un bien qui pèse à la délicatesse?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'est qu'un larcin, hélas! et dût être un bienfait.

DORINE.

(*A part.*) (*Haut, à Germain.*)
Il soupire!... Sur quoi promène-t-il sa vue?

GERMAIN.

C'est que de ses bijoux il a fait la revue;
C'est un portrait qu'il a tiré de son écrin.
De ces misères-là nous tenions magasin.

DORINE.

Un portrait!

DAMIS.

Que dis-tu?

GERMAIN, *s'approchant à la gauche de Damis.*

Je dis que quelque belle
Vous a sans doute fait cette faveur nouvelle.

DAMIS, *à part.*

Le drôle n'en croit rien.

DORINE, *s'approchant à la droite de Damis.*

Monsieur!...

DAMIS, *surpris.*

Qu'est-ce?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, *avec joie.*

De Mélise?

DORINE.

Prenez, et lisez, s'il vous plaît.

DAMIS, *à part.*

Voyons : d'un vain espoir je me flatte peut-être...

(Après avoir parcouru le billet.)

Me trompé-je? comment !... ne laissons rien paroître.

(Il relit le billet à voix basse.)

« Vos assiduités, j'aurois dû le prévoir,
« Fixent sur moi les yeux d'un monde susceptible.
« Échappons aux propos en cessant de nous voir.
« Quel que soit cet effort, j'ai cru me le devoir,
« Et votre calme heureux m'y rendra moins sensible. »

(Apercevant Germain qui a les yeux sur la lettre.)

Que fais-tu là? va-t'en.

GERMAIN.

Peste, il n'y fait pas bon!

DAMIS.

Qu'on sache si bientôt je puis voir Lisimon.

(Germain sort.)

SCÈNE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, *à part.*

COMMENT interpréter.... je tremble...

DORINE.

Quel nuage...

DAMIS, *haut, en affectant un air serein.*

Je dois récompenser, Dorine, un tel message.

DORINE.

Vous moquez-vous?

DAMIS, *lui donnant sa bourse.*

Prenez.

DORINE.

Soit : mais, en vérité,
Vous pouviez être ingrat avec sécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice-là.

DORINE

Vous êtes magnifique.
Ce procédé, monsieur, est vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas (voyez le préjugé!)
Qu'à prix d'or quelquefois on payât un congé.

DAMIS, *surpris.*

Comment?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je soutiens...

DORINE.

Je proteste...
L'argent est bien donné... quitte à prouver le reste.

DAMIS.

Un congé, dites-vous?

DORINE, *gaîment.*

Oui, bien clair et bien net.
J'ai vu, n'en doutez pas, composer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme :
Tant pis, si votre orgueil est offensé du terme.

DAMIS, *après une pause, avec un dépit concentré et une gaîté contrainte.*

Je voulois de Mélise, en cette occasion,
Couvrir l'étourderie et l'indiscrétion :

A ce qu'il me paroît, ce zèle est inutile.
Votre maîtresse en moi trouve un ami docile,
Soumis, respectueux, qui n'a point hésité
Pour souscrire à l'arrêt que son cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la chose.
Ainsi vous acceptez la loi qu'on vous impose,
Et ne murmurez pas d'un arrêt si soudain?

DAMIS, *avec une gaîté feinte.*

L'a-t-elle écrit gaîment?

DORINE, *l'observant.*

Sans gaîté, sans chagrin,
D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent?

DORINE.

Sans doute.
Pour écrire autrement on sait ce qu'il en coûte.

DAMIS, *avec un peu plus de vivacité.*

Mais au fait, savez-vous le fin de tout ceci?

DORINE.

Je sais que cette nuit on a très mal dormi.

DAMIS.

Ah! voilà contre moi ce qui la détermine?

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'est rien?

DAMIS.

Dorine
Approuve sa maitresse?

DORINE.

Eh! ne le dois-je pas?

DAMIS.

Surtout, quand elle fait de semblables éclats;
La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance.
Éconduire un amant, c'est blesser la prudence,
C'est bouleverser tout.

DAMIS.

Un amant est fort bon.

DORINE.

Ce titre-là vous choque?

DAMIS.

Et c'est avec raison...
Mais brisons là-dessus. Quoi que Mélise fasse,
Je saurai constamment endurer ma disgrâce;
Et, puisqu'une insomnie a causé mon malheur,
Je juge le motif pour calmer ma douleur.
Ces évènements-là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclut, l'amitié lui pardonne;
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh! vive l'amitié! qu'elle est calme et soumise!
Vous êtes surprenant. Je vais dire à Mélise
Avec quelle douceur et de quel air serein
On accueille chez vous ses billets du matin.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

DAMIS, *seul et avec dépit.*

Enfin, madame, enfin, je connois votre style:
Vous voulez m'affliger, et j'en suis plus tranquille.

SCÈNE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Lisimon est, dit-on, chez Mélise.

DAMIS, *avec humeur:*

Il suffit.

(Il lit le billet et le chiffonne.)

GERMAIN, *à part.*

Ce diable de billet lui tourmente l'esprit.

DAMIS, *se promenant toujours, et à part.*

Vous me chassez! fort bien.

GERMAIN, *à part.*

Fort mal.

DAMIS, *à part.*

À la bonne heure.

Rien n'est encor perdu, mon secret me demeure.

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela!

DAMIS, *à part, et parcourant le théâtre.*

De l'éclat et du bruit,
Des soins trop prodigués, c'est l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légère;
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On distrait votre cœur... il faut le ranimer,
Et punir la coquette en la forçant d'aimer.

Mais ce cruel billet... gardons-nous de m'en plaindre.
J'ai dû le désirer beaucoup plus que le craindre;
C'est quelque chose au moins... qu'est-ce que je prétends?
Fixer un cœur volage; il résiste, et j'attends...
J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence!
Trop heureux d'occuper! Pour qui s'y connoît bien,
Un dépit... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN, *s'approchant par degrés de Damis, qui marche toujours avec la même action.*

Monsieur...

DAMIS, *brusquement.*

Hein?...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flamme;
Je ne suis plus admis aux secrets de votre âme.

DAMIS.

Après?

GERMAIN.

Épargnez-vous ces inutiles soins;
Ce qu'on ne me dit pas, je ne le sais pas moins.

DAMIS.

Si je le laisse aller, il va, par complaisance,
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, *avec intrépidité.*

Oui, monsieur, cet air froid qui cache votre feu,
Vos discours, votre ton, tout cela n'est qu'un jeu.

DAMIS.

Très scrupuleusement gardez vos conjectures:
S'il venoit jusqu'à moi les plus légers murmures,
Vous m'entendez?...

GERMAIN.

Ces mots sont significatifs.

DAMIS.

C'est que je n'aime point les esprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Mélise?
Sa main par Lisimon ne vous est pas promise?
Ce portrait que tantôt vous observiez?...

DAMIS.

Eh bien?

GERMAIN.

Me direz-vous aussi que ce n'est pas le sien?
D'après son grand tableau, lorsqu'elle fut sortie,
Vous fites l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare...

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits sur ma discrétion.

DAMIS.

Prévenez là-dedans qu'à me suivre on s'apprête.

(A part.)

Qu'on ne s'éloigne pas. Ma surprise est complète.
(On entend chanter et faire du bruit derrière le théâtre.)
Qu'est-ce que ce train-là? Va-t'en voir à l'intant.

GERMAIN.

C'est monsieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il est votre rival.

DAMIS.

Lui?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte!

SCÈNE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Tenez, lui-même ici vous en rendra bon compte;
Il est franc.

(Germain sort.)

FLORICOURT, *du ton le plus gai.*

Je suis triste, et je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux! Un esprit toujours libre;
Tu maintiens dans tes goûts le plus juste équilibre;
Le sort prévient tes vœux, tout succède à ton gré;
Très peu d'ambition, un amour tempéré.
Moi, je suis ballotté de toutes les manières:
Le feu, plus que jamais, s'est mis dans mes affaires:
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme est alarmant.

FLORICOURT.

Ma sensibilité devient insupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous; un revers vous accable.
Comment vont les amours, les projets, tout le train?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un siècle d'airain.
Rien n'avance, ne va... j'ai plus de cent paroles;
Pour les effets néant... j'ai beau changer de rôles,
Saisir l'esprit, le ton de nos sociétés,
Amuser tous les jours dix cercles d'hébêtés;
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépense,
Renchérir sur ces riens qui font notre importance;
Je reste là tout net... on me berce d'espoir;
Vingt billets le matin m'invitent pour le soir;
On me fête, et c'est tout : avantage stérile.
J'ai prouvé cependant que je puis être utile...
Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand soupé,
J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.
On murmuroit tout bas, il est vraiment aimable;
J'abîmai le baron; il parut détestable.
Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès,
Une bégueule morne et qui ne rit jamais...
Tu sais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
Eh bien! quand on sortit, je réclamai son zèle;
Elle me répondit par des airs nonchalants,
Me pria de descendre et d'appeler ses gens.
Eh! sur ces têtes-là fondez quelqu'espérance!
Nulle solidité, point de reconnoissance.
Qu'ils s'arrangent, je sens qu'il faut vivre pour soi;
Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

DAMIS.

Comment? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, *avec étourderie.*

Quel vertige!

Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant prestige?

La faveur maintenant n'est qu'un flux et reflux;
On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.
Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie :
Demain le ciel se brouille, et la scène varie.
Le terrain où je marche est fertile en ingrats;
C'est un sable mouvant qu'on sent fuir sous ses pas.
Et le public léger, qu'un changement réveille,
Brise, en riant, l'autel qu'il encensoit la veille.
Ainsi de crainte en crainte, et d'espoir en espoir,
On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrents, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on cède au flot qui roule;
Et, plus que mécontent, mais non pas converti,
On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance.
Vous devenez profond.

FLORICOURT.

Il le faut bien... On pense.
C'est fait, je m'exécute et borne mon roman.

DAMIS.

Propos!

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan?

DAMIS.

Oh! pas le mot.

FLORICOURT.

Écoute. Épouses-tu Mélise.
Ne l'épouses-tu pas?

DAMIS.

La demande est exquise.

FLORICOURT.

Quels que soient tes projets, je n'y pénètre pas;
Mais j'épouserai, moi.

DAMIS, *ironiquement.*

Dès-lors plus d'embarras.
De vos expédients j'admire la justesse.

FLORICOURT.

Nul procédé, surtout : le prix est pour l'adresse.
Dorine me protège : elle sait babiller :
Moi, je possède l'art de la faire parler;
Je me la suis acquise, et sa foi m'est connue.

DAMIS, *à part.*

Cette Dorine-là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et Lisimon, d'ailleurs, servira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la cour;
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.
C'est un ressort plaisant.

DAMIS.

Et surtout fort honnête.
Ainsi vous épousez.

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'est mon avis.

FLORICOURT.

Tes conseils sont très bons, tu les verras suivis.

DAMIS.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite;
Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.
Vous n'aimez pas Mélise, on conçoit bien cela :
Votre cœur ne s'est point oublié jusque-là.

Sa fraîcheur, sa jeunesse, une grâce piquante,
D'un sourire attrayant la finesse éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inspirer un goût :
Mais Lisimon est riche, et Mélise aura tout;
Voilà ce qu'il vous faut; rien n'est plus convenable;
Et c'est ce qu'on appelle un hymen très sortable.
S'aimer, détail bourgeois! bravant ce sot abus,
Vous allez épouser.... quelque cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (et tu m'y détermines)
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.
Étourdis par nos goûts, distraits par nos amours,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivresse et dans l'indépendance.
Autre temps, autres soins; risquant quelques soupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaisirs.
Adieu. Je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raison intendant et notaires.
Tous ces animaux-là, qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur, et n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT, *prenant la main de Damis.*

Non, vraiment. Je te quitte.
J'emporte un avis sage, et mon cœur le mérite.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DAMIS, *seul.*

D'UN moment de dépit il peut tout obtenir ;
Il va voir Lisimon, je dois le prévenir.
N'eussé-je point d'amour, je lui serois contraire ;
Je voudrois traverser le bonheur qu'il espère ;
L'amitié m'en eût seule inspiré le dessein.
Sans adorer Mélise, il prétend à sa main.
Ses grâces, son esprit n'ont rien qui l'intéresse ;
En elle il considère, il cherche la richesse ;
Quel amant ! de mon but ne nous écartons point :
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais si j'échoue enfin.... si Mélise enivrée,
Se borne à cette cour dont elle est entourée.
Je ne le sais que trop, la beauté bien souvent,
Attentive à l'hommage, est sourde au sentiment.
Cachons encor le mien. . Amour ! tu sais si j'aime !
Ce pénible détour m'est dicté par toi-même :
Mélise, tu le vois, est prête à t'échapper,
Et je crois te servir, en osant la tromper.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est dans un avant-salle de l'appartement de Mélise.

SCÈNE I.

DAMIS, *seul.*

Chez Mélise, aujourd'hui! moi! quelle hardiesse!
Voyons : par l'oncle ici piquons un peu la nièce.
Il va venir, osons; et, dans l'espoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous d'un congé.
Je puis bien à mon tour risquer une imprudence.

SCÈNE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

Ah! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, *absorbé dans la rêverie.*

Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment
D'une vue assez neuve occupé fortement.
Monsieur, c'est que le tact des affaires publiques
Veut de mâles esprits et des cœurs énergiques.
Quand je m'en escrimois, j'accordois tout cela,
Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
Tu m'as fait avertir, j'accours, adieu l'idée,
C'est le diable!

DAMIS.

Pardon : votre humeur est fondée.

LISIMON.

C'est fait.... que me veux-tu?

DAMIS.

Je me suis consulté;
Et je peux avec vous parler en liberté.
Mélise est fort aimable; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre:
Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de sots, par la mode enhardis;
Du bon ton, qu'ils n'ont pas, se croyant les arbitres,
Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail,
Petits sultans, honnis même dans leur sérail;
Tous ces demi-seigneurs sans talents et sans âmes,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
De pères très fameux enfants très peu connus,
Dont on cite les noms, au défaut des vertus?

LISIMON.

Je vais, si tu le veux, t'expliquer ce mystère.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimère,
Comme un autre: à la cour j'étois fort assidu:
Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
Je proposois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
Bien conçus..

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'osai les présenter;

Mais l'embarras étoit de les faire adopter.
Ces gens-ci m'y servoient, du moins en apparence :
Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
Sous les dehors du zèle, ils venoient par essaims,
En obsédant ma nièce, opiner sur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
Leurs protestations trompoient ma bonhommie.
Qu'ai-je embrassé? du vent. On ne m'écouta pas ;
J'en fus pour mes calculs et pour mes résultats.
Aussi tout va, Dieu sait ! grâces à ma routine,
J'aurois en trois matins remonté la machine.
Je n'y renonce point ; mon porte-feuille est plein :
Aujourd'hui secondé, j'exécute demain.
Oui, monsieur, qu'on m'installe et je réponds du reste.
Je puis être à l'État d'un profit manifeste.
Brouillant, bouleversant les principes connus,
J'arbore la réforme et je pare aux abus.
Voilà dans quel espoir ma folle complaisance
A de ces importuns toléré l'affluence.

DAMIS.

De leur zèle affecté voyez quels sont les fruits.

LISIMON.

Puisqu'ils ne peuvent rien, ils seront éconduits.

DAMIS.

Bon ! change-t-on ainsi sa manière de vivre?
Votre charmante nièce au tourbillon se livre ;
Et, croyant échapper à de tristes liens,
Obéit à des goûts qui ne sont pas les siens.
Elle est à cette époque où l'âme irrésolue,
Entre différents choix reste encor suspendue.
Son naturel heureux lutte et perce toujours ;
Mais, s'il faut avec vous s'expliquer sans détours,

Il incline un peu trop vers la coquetterie,
Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie,
Des plus doux sentiments corrompt la pureté,
Éteint le caractère et nuit à la beauté.
Il faudroit à Mélise un ami difficile,
Qui tourmentât son cœur, encor neuf et docile,
Employât pour le vaincre un manège innocent,
Y jetât par degrés un trouble intéressant,
Enveloppât de fleurs les traits de la censure,
Et sût, à force d'art, le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien! sois cet ami.

DAMIS, *riant à demi.*

Moi?

LISIMON.

Toi-même, parbleu!
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,
Par de certains secrets dérouter son caprice,
Retenir la coquette au bord du précipice;
Et, lui sauvant surtout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raison...
L'idée est lumineuse, et je l'ai bien saisie;
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie!
Revenons, s'il vous plaît, et daignez m'écouter.
(Il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.)
Vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter.
Je veux choisir, monsieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoisse le prix d'un amour delicat,
Et sache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup, et je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle scène,
Car c'est une étourdie... ah! je vais la tancer
D'une belle façon!

DAMIS.

Gardez-vous d'y penser.
Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté?...

LISIMON.

J'en conviens, je suis un peu colère.

DAMIS.

Un peu? beaucoup.

LISIMON, *se radoucissant.*

Eh bien! je me corrigerai.
(Reprenant le ton vif.)
Mais on fera, morbleu! ce que je résoudrai.
Dans ce que j'ai conclu je suis fixe et tenace;
Me nièce obéira.

DAMIS.

Modérez-vous, de grâce.
De mon absence au moins choisissez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne sois pas présent...
Ciel! Mélise!... je sors.
(Mélise entre dans ce moment. Ils se font une révérence, et Damis sort.)

SCÈNE III.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

MÉLISE, *avec étonnement.*

DAMIS ici?

LISIMON.

Lui-même.

Pourquoi non, s'il vous plaît

MÉLISE.

Ma surprise est extrême.

Quand nous mariez-vous?

LISIMON.

Je le voudrois en vain :

Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MÉLISE, *vivement.*

Quoi!...

LISIMON.

Rien.

MÉLISE.

Encore?...

LISIMON,

Eh bien!...

MÉLISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce...

MÉLISE.

Mais quoi donc?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.

De vos airs, de vos tons il est las à la fin.
Il refuse, en un mot, le don de votre main.

MÉLISE.

Il me refuse !

LISIMON.

Net. Mais cela sans colère,
Toujours maître de lui (car c'est son caractère),
Si posément enfin et d'un air si glacé,
Que tout autre à ma place en seroit courroucé.

MÉLISE, *avec une gaîté contrainte.*

Courroucé ! pourquoi donc ? le trait est impayable.

LISIMON.

Vous paroît-il plaisant ?

MÉLISE, *avec chaleur, et ne pouvant cacher son dépit.*

Damis est admirable !
C'est moi, monsieur, c'est moi, qui trompant son espoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.

Fable !

DORINE.

Rien n'est plus vrai : ma maîtresse est vengée.
De l'exécution cette main fut chargée.

MÉLISE.

De sa froideur pour moi vous voilà convaincu ?

LISIMON.

Oh ! oui.

MÉLISE.

Vous en a-t-il long-temps entretenu ?
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite ;
De vos préventions voilà quelle est la suite.

LISIMON, *brusquement.*

Moi, j'ai cru que ces nœuds seroient bien assortis ;

(Affectant de la finesse.)
J'ai même soupçonné que vous aimiez Damis.

MÉLISE.

Mon oncle, assurément le soupçon est unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je suis véridique.

DORINE.

Que monsieur Lisimon a l'esprit clairvoyant!
Rien ne peut échapper à son œil pénétrant.
Il lit, sans se tromper, jusqu'au fond de nos âmes;
Comme il déchiffre un cœur, comme il connoît les femmes!

LISIMON.

Que trop, en vérité. J'ai bien payé cela;
On est dupe long-temps avant d'en venir là...
Mais, dans ce moment-ci, je m'abuse peut-être,
Je ne démêle rien, je ne sais rien connoître...
(A Mélise, avec humeur.)
Que m'importe après tout? Congédiez Damis;
Si vous le voulez même, épousez le marquis,
Bel hymen!

MÉLISE, *avec impatience.*

Vous l'aimiez dans ces jours de folie,
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon oncle, en projets consumant chaque jour,
En poste alloit chercher des chagrins à la cour...
De tous ces messieurs-là vous goûtiez l'importance,
Leur ton vous paroissoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh! j'avois mes raisons. Le bien public d'ailleurs...
Bref, c'est un autre temps, et je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au surplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il sera légataire;
Sa naissance est illustre; il est jeune, bien fait.

MÉLISE, *avec humeur.*

Ah! vous le protégez?...

DORINE.

Enfin on s'y connoît.

(*A Lisimon.*)

Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaisie
De vouer à l'État votre rare génie,
Aux airs de courtisan il saura vous plier,
Et c'est un homme, au moins, qui peut vous appuyer.
Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphère!
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire!

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit...

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi!... comment donc? par où?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé;
Discours obscurs, mais fins; silence énigmatique...
Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MÉLISE.

Finissez... Le beau raisonnement!

LISIMON, *après avoir réfléchi.*

Eh! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement,

Elle voit assez bien. Mais j'insiste : ma nièce,
Je veux encor pour vous signaler ma tendresse.
Je regrette Damis, quoi que vous en disiez,
Et veux le ramener, dès ce soir, à vos pieds.
Je sens bien qu'il faudra, rappelant ma finesse,
Négocier la chose avec un peu d'adresse...
Mais on sait se tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité;
Sois sûre... enfin...

SCÈNE IV.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Mon oncle est incompréhensible.

DORINE.

Damis! toujours Damis! ce caprice est risible...
Oui; mais tous ces discours sont ici superflus;
Damis est hors de cour, et vous n'y songez plus.

MÉLISE.

Y songer! il faudroit que je fusse bien folle.
Sa conduite avec moi cependant me désole.
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
Et...

DORINE.

Ce procédé-là seroit plus régulier.

MÉLISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MÉLISE.

Au fond, je le déteste.

DORINE.

De vos ressentiments ce dépit est le reste.

MÉLISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir?

DORINE.

Non, tranquilisez-vous.

MÉLISE.

Je n'en puis revenir.
Mais, moi, Dorine, aussi j'ai fait une imprudence;
Que prétendois-je, enfin?

DORINE.

Punir son impudence.

MÉLISE.

Dis sa discrétion, c'est le mot : en effet,
Tu le sais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême?

DORINE.

Comment! un insolent qui ne dit pas qu'il aime!

MÉLISE.

Qu'il aime! il faut savoir s'il aime : le sais-tu?

DORINE.

Eh mais! rien n'est plus clair.

MÉLISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'âme.

MÉLISE.

Eh! que ne parle-t-il?

DORINE.

Mais il craint pour sa flamme.

MÉLISE.

Oh! il a bien raison... mais il faut s'expliquer.

DORINE.

N'ayez pas seulement l'air de le remarquer.

MÉLISE.

Bon!

DORINE.

Laissons ce sujet; car il vous indispose.

MÉLISE.

Moi! non : autant parler de lui que d'autre chose;
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc... Eh bien!
Puisque vous le voulez, qu'en dirons-nous?

MÉLISE.

Oh! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur et cette impatience?
Si vous l'aimiez encor?

MÉLISE.

Tais-toi.

(Elles se taisent pendant un moment.)

DORINE.

Le beau silence!

MÉLISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit?
Tu n'as point distingué?...

DORINE.

Non, il l'examinoit
D'un œil très satisfait.

MÉLISE, *à part.*

Je souffre le martyre.

(Haut.)

Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire?

DORINE.

Il avoit l'air content... c'est tout ce que je sai.

MÉLISE, *avec la plus grande vivacité.*

Je ne demande pas s'il étoit triste ou gai :
Répondez juste au moins.

DORINE.

Je quitte la partie.
Mais j'aperçois Germain.

MÉLISE.

Demeurez, je vous prie;
Qu'il approche.

SCÈNE V.

MÉLISE, DORINE, GERMAIN.

MÉLISE, *d'un air distrait.*

Ah! c'est toi, Germain?

GERMAIN.

Pour vous servir,
Madame; commandez, et je cours obéir...
Je montois chez Damis.

MÉLISE.

Il est ici ton maître?

GERMAIN.

Oui, même tout le soir je crois qu'il y doit être.

MÉLISE.

Seul?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MÉLISE.

Il ne peut être mieux.
Tu sais apparemment qu'il est fort amoureux?

GERMAIN.

Amoureux !

MÉLISE.

Et bien plus, il ose le paroître...

GERMAIN.

Madame, écoutez donc...

DORINE.

Dis, tu dois t'y connoître!

GERMAIN.

Je sais qu'il s'est donné ces airs-là quelquefois.

DORINE.

Eh ! sait-on quel objet a décidé son choix?

GERMAIN.

Non : il est fort discret, il soupire en silence;
Rien n'échappe avec lui...

MÉLISE.

La bonne extravagance!

DORINE.

Et ce portrait divin dont il est enivré,
Qu'il observe sans cesse avec l'air égaré;
A ton compte, Germain, n'est-ce point un indice?

MÉLISE.

Va, parle à cœur ouvert, et quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute, allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien celer,
Ce portrait lui plaît fort, et...

MÉLISE, *poussant Dorine.*

Fais-le donc parler.

DORINE, *poussant Germain.*

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il est à son aise,
Il le tourne et retourne, il le baise et rebaise;
Il lui parle souvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

MÉLISE.

Et l'on ne peut savoir quel est l'original?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non?

MÉLISE.

Germain discret, mais cela n'est point mal...
Oh! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette.

GERMAIN.

Madame, en vérité...

MÉLISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis...

MÉLISE.

J'en suis sûre.

GERMAIN.

Comment?
Quoi qu'il en soit enfin, le portrait est charmant.

MÉLISE.

Affreux, peut-être!

GERMAIN.

Affreux! cela vous plaît à dire.

MÉLISE.

Je le répète, affreux.

GERMAIN.

Je cède et me retire.
Ah! ce pauvre portrait, comme vous le traitez!
Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

MÉLISE, *le rappelant.*

Si Damis n'est point trop occupé de sa flamme,
Dis-lui que je l'attends ici même.

GERMAIN.

Oui, madame.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Il faut que je lui parle indispensablement.
Oui...

DORINE, *à part.*

Ma maîtresse en tient indubitablement.

MÉLISE

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir!

MÉLISE.

Retirez-vous, Dorine.
J'entends du bruit : on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!...
Mais, feignons... contre moi tout conspire aujourd'hui.

(Dorine, en sortant, rencontre Floricourt; ils se font réciproquement des signes.)

SCÈNE VII.

FLORICOURT, MÉLISE.

FLORICOURT.

On vous rencontre enfin !... mais vous êtes charmante
De disparoître ainsi, de tromper mon attente.
Qu'elle est belle !

MÉLISE.

Oh ! laissez ce ton complimenteur.

FLORICOURT, *du ton le plus étourdi.*

Non, madame ; avec vous ce ton-là part du cœur.

MÉLISE, *riant.*

Du cœur ! y songez-vous ? vous léger, vous frivole !...
Recueillez-vous, marquis : est-ce là votre rôle ?

FLORICOURT.

Sans doute.

MÉLISE.

Encore un coup supprimons la fadeur,
Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuierai.

FLORICOURT, *avec galanterie et légèreté.*

Non, cela ne peut être.
Je cherche le plaisir, et vos yeux le font naître :
Mais, depuis près d'un mois, disons la vérité,
Dans quelle solitude avez-vous végété ?
C'est se conduire mal : tout le monde en murmure.
Plus de bals, de soupers, pas la moindre aventure.
Vous avez de l'humeur ; on n'en est pas surpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un oncle, et s'ériger en sage !

Mais vous n'y pensez pas ; il faut absolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui sont flatteurs peut-être ;
Mon nom, ce que je suis, et ce que je dois être ;
Une existence enfin. Allons, ouvrez les yeux ;
Le temps vole, il échappe, il emporte les jeux.
Ressuscitez ; sortez de cette nuit profonde,
Et paroissons tous deux sur la scène du monde.

MÉLISE.

Mais vous devenez fou !

FLORICOURT, *de l'air le plus évaporé.*

Non, je ne le suis pas.
C'est trop ensevelir de si brillants appas,
Faits pour orner, madame, un plus décent asile
Que des cercles obscurs et l'ombre de la ville.
Écoutez-moi : je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis sur moi, que je dois sûrement
Hériter, avant peu, d'une tante éternelle ! ..
Qui me remet toujours.

MÉLISE.

Cette dame est cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris son parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'est l'âge des retraites,
J'envahis sa fortune, elle est des plus complètes.
Le tout vous est offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va serrer nos liens.

MÉLISE.

L'opulence ! et le cœur ? est-il un autre empire ?
Le trésor d'un amant, c'est l'amour qu'il inspire.
Est-il riche, on l'ignore... on songe à ses vertus,

Est-il pauvre, on le venge, en l'aimant encor plus;
Voilà mes sentiments.

FLORICOURT.

Je vous en félicite;
Vous bravez la fortune et cédez au mérite:
Ce sacrifice est noble et surtout bien placé.
Je savois à quel cœur je m'étois adressé.

MÉLISE.

Par exemple, marquis, permettez-moi de rire.
Quoi! vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT, *avec la plus grande gaîté.*

Eh! comment s'y tromper? le détour est charmant.

MÉLISE.

Encor?

FLORICOURT, *hors de lui.*

Vous me voyez dans un enchantement!...
Je suis las d'espérer. Décidez-vous, de grâce.
Écoutons la raison et laissons la grimace.

(Il tombe à ses pieds.)

Ah! je vous le demande au nom de nos beaux jours;
Faisons à tout Paris envier nos amours.

MÉLISE.

Trève donc, s'il vous plaît, à la plaisanterie...
Il extravague... on vient : levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,
Que mon hommage a pris et ne vous déplaît pas.

(Damis entre dans ce moment. Il est aperçu de Mélise et non de Floricourt.)

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
Tout me sert, et je cours assurer ma conquête.

(Floricourt, en sortant, rencontre Damis, et lui fait des signes d'un air triomphant.)

SCÈNE VIII.

DAMIS, MÉLISE.

DAMIS, *du fond du théâtre.*

Fort bien, le tête à tête est un peu hasardé.
Est-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé?
Il est touchant!

MÉLISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire?

DAMIS, *avec une gaîté contrainte.*

Beaucoup.

MÉLISE, *ironiquement.*

Il me parloit de son ardeur sincère.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des transports si doux?
C'est l'usage, au surplus.

MÉLISE, *à part.*

Mais, seroit-il jaloux?

(*Haut.*)

J'étois libre, monsieur, lorsqu'on vous fit descendre.

DAMIS, *très froidement.*

Vos ordres sont sacrés; j'ai volé pour m'y rendre.

(*À part.*)

L'entretien sera vif.

MÉLISE.

M'expliquez-vous enfin
Les propos que mon oncle a tenus ce matin?
Qu'est-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accusoit?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,

Madame, en vérité pensez-vous à cela?
C'est une vision que cet outrage-là.
Ne le savez-vous pas? qui raconte, exagère,
Et c'est l'art d'embrouiller la chose la plus claire.
Votre oncle brusquement vient m'offrir votre main.
Je ne m'attendois pas à ce bonheur soudain;
Je n'avois ni le droit ni l'orgueil d'y prétendre;
C'est en m'appréciant que j'osai m'en défendre.
Voilà tout.

MÉLISE, *d'un ton ironique.*

Voilà tout?...

DAMIS, *se rapprochant.*

Mais vous, madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chasse?
Comment me suis-je donc attiré ma disgrâce?

MÉLISE.

Ma lettre vous l'apprend sans rien dissimuler.
Je suis lasse, monsieur, d'apprêter à parler;
Je suis jeune, on m'observe, on censure, on raisonne,
Et, pour fuir les amants, je ne vois plus personne.

DAMIS.

Est-ce à titre d'amant que je suis renvoyé?

MÉLISE, *très vite.*

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime, on s'échappe, on se trahit: madame,
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flamme?

MÉLISE, *avec vivacité.*

Eh! quand cela seroit?

DAMIS.

Oui : mais... cela n'est pas.

MÉLISE, *avec chaleur.*

Quoi! votre empressement à suivre tous mes pas,
Cette assiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalousie avec art retenue,
N'annonçoient pas assez un homme qui prétend
Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant?

DAMIS.

Ah! ne confondons point : tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur désire,
Des grâces, des talents...

MÉLISE.

Vous m'impatientez.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela signifioit que votre esprit enchante,
Qu'on se plaît à vous voir, que vous êtes charmante.
Enfin...

MÉLISE.

Parlez.

DAMIS.

Cela, je le dis sans détour,
Prouvoit tous vos attraits, sans prouver mon amour.

MÉLISE.

Soit, soit; eh! que me fait votre amour, je vous prie?

DAMIS.

Vous m'accusez, il faut que je me justifie.

MÉLISE.

De quoi donc? il m'outrage à chaque mot!

DAMIS.

De quoi?

De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MÉLISE.

Vous me haïssez donc, monsieur?

DAMIS.

Qui? moi, madame?

MÉLISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon âme;
Et c'est trop prolonger ici mon embarras.
Comment! lorsqu'on vous voit dire qu'on n'aime pas?
Un tel aveu pour vous seroit tout neuf peut-être,
Il pourroit vous fâcher; mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, si vos lois n'en veulent qu'aux amants,
Pourquoi m'envelopper dans vos ressentiments?
Pourquoi, prompte à risquer un arrêt qui m'accable,
Si je suis innocent, me traiter en coupable?

MÉLISE.

Allez, monsieur, allez, vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MÉLISE.

Éloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colère?
J'obéis et je sors, de peur de vous déplaire.

SCÈNE IX.

MÉLISE, *seule.*

Eh ! de cet homme-là je serois le jouet !
Qu'est-ce donc qui me tient? l'aimerois-je en effet?
Oh ! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchisse;
Je le veux par raison, bien plus que par caprice...
J'ai su toucher son cœur, il a beau se masquer,
Et son adroit orgueil ne veut pas s'expliquer.
C'est mon maudit billet !.... Qui me forçoit d'écrire?
Que prétendois-je avant qu'il m'eût osé rien dire?
Ma conduite est étrange, incroyable vraiment;
Mais la sienne !.... la sienne est un affront sanglant.
Oh ! cet homme est un monstre... eh bien ! il est aimable,
C'est la règle... que faire? ô trouble insupportable !
Ce monstre-là me plaît, je le sens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai, quand je l'aurai soumis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LISIMON, *seul.*

Ma foi, ce Floricourt n'est point aussi frivole...
Cet homme, avec le temps, peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encore il m'a très bien parlé.
Malgré mon air discret, comme il m'a démêlé!
La peste! quel coup-d'œil! oui, j'étois un barbare:
Je désolois Mélise, il faut que je répare...
Le marquis lui convient, il pense.... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir besoin.
Que sait-on?

SCÈNE II.

LISIMON, MÉLISE, DORINE.

LISIMON.

Eh bien! qu'est-ce? un air mélancolique?
Moi je veux qu'on me parle et qu'on se communique.
Çà, raisonnons un peu: j'avois jugé trop tôt,
Damis, je le vois bien, n'est pas ce qu'il vous faut:
Il a je ne sais quoi, qui d'abord intéresse;
Mais sa conduite sourde annonce trop d'adresse.
Trop de flegme, à la longue, est à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat! enfin, monsieur redevient raisonnable!
Damis a des moments; mais il n'est point aimable.

Il aime avec méthode, il brûle sensément;
La mode en peut venir, et rien n'est moins plaisant.

MÉLISE.

A ravir! comment donc!... allez, mademoiselle,
Sachez une autre fois mesurer votre zèle;
Renfermez avec soin ces transports indiscrets:
Et supprimez surtout le talent des portraits.

DORINE.

Madame, une autre fois je serai moins sincère,
Et je saurai...

MÉLISE.

Sachez m'obéir et vous taire.

LISIMON.

Sans doute, elle outre un peu; mais je crois qu'en effet
Damis est trop contraint et n'est point votre fait.

MÉLISE.

Y songez-vous? laissez, laissez aller les choses.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoses.

LISIMON.

Oh! je veux vous venger d'un insolent refus.

MÉLISE.

Je vous dispense, moi, de ces soins superflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui, dans cette circonstance,
Lui vaut, de votre part, un reste d'indulgence;
Mais je vois clairement que vous le détestez,
Et je ne prétends pas forcer les volontés.
Rejetez un hymen pour lui trop honorable.

MÉLISE.

Vous me persécutez. Il est insupportable.

LISIMON.

Assurément il l'est, et j'en suis révolté.

J'admire, en pareil cas, votre sécurité;
Je suis d'une fureur!... C'est que cette aventure
Peut prendre dans le monde une sotte tournure.
Je vois loin.

MÉLISE.

Oui, très loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai su
Que là-bas.... à la cour, il est très peu connu.

MÉLISE.

Quoi! cela vous reprend?

LISIMON.

L'obscurité me blesse.
Tout bien considéré, se borner est foiblesse.
Quand on a votre esprit, vos grâces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets... je veux... l'affaire m'intéresse,
Et, pour bien des raisons, je dois venger ma nièce.
En ce jour, à l'instant : oui, j'y cours de ce pas...
Vous m'arrêtez en vain, je n'en démordrai pas;
Je n'ai point comme vous une tête légère,
Qui veut et ne veut plus; il faut du caractère.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

VOILA du Floricourt... si pourtant son humeur...
Damis a dans mon oncle un zélé protecteur;
Je crois qu'il devient fou... mais moi, suis-je plus sage?

(A Dorine.)

De parler aujourd'hui vous avez une rage?

DORINE.

Moi!

MÉLISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, *entre ses dents.*

Il le mériteroit.

MÉLISE.

Hein? comment? votre esprit se forme tout-à-fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.

(A part.)

Mais, par où de mon oncle arrêter les lubies?
Il va trouver Damis, que lui va-t-il conter?

(Damis paroît; Dorine se retire.)

SCÈNE IV.

MÉLISE, DAMIS.

MÉLISE.

QUOI! c'est vous?

DAMIS.

Je me sauve.

MÉLISE.

Oh! vous pouvez rester.

(Après une pause.)

Savez-vous que tantôt j'étois fort singulière.

DAMIS.

Vous vous en souvenez?

MÉLISE.

J'en ai ri la première;

Je ne sais où j'ai pris ces indiscrets éclats,
Il est tout simple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai rassurée.

MÉLISE.

Et j'en suis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante.

MÉLISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'est qu'en vous défendant,
Vous paroissiez encore avoir l'air d'un amant.
Il régnoit dans vos tons je ne sais quelle gêne,
Qui sur vos sentiments me laissoit incertaine;
Oui; tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué?

MÉLISE.

C'est ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée!

MÉLISE.

En conscience,
Êtes-vous bien certain de votre indifférence?

DAMIS, *riant.*

Celui-là vient de loin. Quoi! vous n'y croyez pas?
Mais ne retournons point à nos premiers débats.
Prenez garde; au traité vous êtes infidèle;
C'est vous qui commencez à me chercher querelle.
Quand je vous aimerois, pensez-vous entre nous
Que j'irois l'avouer après votre courroux,
Moi qui sais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi qu'on vient de chasser sans nul préliminaire?

Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel sort me feriez-vous si j'osois vous aimer?

MÉLISE.

Le cas est différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh! je vous connois bien; malheur à qui vous aime!

MÉLISE.

Quelle obstination!

DAMIS.

Eh bien! n'en parlons plus.
Pourquoi, sans nul objet, s'échauffer là-dessus?

MÉLISE.

Vous êtes incroyable avec votre système!
Comment? si vous m'aimiez par un malheur extrême!
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, *avec une sorte de crainte.*

Mais... il est quelquefois très bon de voir venir.

MÉLISE.

Et le cœur est soumis à ces calculs infâmes!
Les hommes! quels fléaux! puis on s'en prend aux femmes.
D'un instinct libre et pur si l'amour est le fruit,
Du moment qu'on raisonne, il est déja détruit.
L'homme honnête, monsieur, dédaignant la finesse,
Doit tout à son penchant et rien à son adresse.
Eh! qu'attendre d'un cœur par lui-même géné,
Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné?
Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.
Qui sait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux
Mais qui plaît sans aimer, jouit sans être heureux.
Ah! je plains bien le sort d'une femme sensible!...

DAMIS.

Ce phénix, s'il existe, est au moins invisible.

MÉLISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'est l'affaire du temps.
Sous le masque entre nous reconnoît-on les gens?
De vos goûts passagers comment suivre les traces?
Le sentiment chez vous disparoît sous les grâces.

MÉLISE.

Quoi! vous ne savez pas lire au fond de nos cœurs?

DAMIS.

Moi! vraiment je le donne aux plus fins connoisseurs.

MÉLISE.

Vous n'avez donc pas vu que, cent fois dans sa vie,
Floricourt, par exemple, et m'excède et m'ennuie?
Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je méprise les sots;
Qu'au milieu du grand monde, où je parois légère,
Je me suis fait un plan et presque un caractère;
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai souvent préféré vos graves entretiens?
Et que...

DAMIS.

Vous vous taisez? pourquoi donc?

MÉLISE, *à part.*

Je m'admire.

DAMIS.

Eh bien?

MÉLISE.

Eh bien! monsieur... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne sent rien.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FLORICOURT.

FLORICOURT, *riant aux éclats dans le fond du théâtre.*
D'HONNEUR le tour est gai.
(S'approchant.)
Ah ! je respire enfin, notre oncle est subjugué.
Jugez s'il m'aime ! il veut, et dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hyménée.
Il est expéditif.

MÉLISE.
Fort bien ! marquis, fort bien !
L'aveu de Lisimon vous assure du mien :
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.
Après ce tour d'adresse,
Il seroit trop piquant...

MÉLISE.
Mais par quelle finesse
Avez-vous donc, monsieur, retourné son esprit?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.
Bien dit.

MÉLISE, *avec empressement.*
Voyons.

FLORICOURT.
Pour le réduire il a fallu lui plaire,
Votre oncle s'est d'abord armé d'un front sévère ;
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai surpris enfin l'instant de le flatter.

J'ai vanté son discours soi-disant laconique,
Sa pénétration, surtout sa politique :
Je me suis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fût point dans l'État très puissant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui disois-je à peu près : il l'a cru bonnement ;
Moi, de montrer alors un zèle véhément,
D'offrir tout mon crédit... enfin rien ne l'arrête,
Le voilà décidé.

MÉLISE.

Mais c'est une conquête.
(*A part et regardant Damis.*)
Voyez si rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MÉLISE, *sérieusement.*

Puisque mon oncle enfin est appuyé par vous,
A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.
Il faut...

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout prospère ;
Notre hymen...

MÉLISE.

Oui, marquis, devient très positif.

DAMIS, *d'un ton piqué.*

La grandeur de votre oncle est un point décisif,
Et...

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque temps la poursuite ;
On m'a tranquillisé.

DAMIS.

Qui donc?

MÉLISE, *vivement.*

Dites-nous vite.

FLORICOURT, *à Mélise.*

Je sais qu'il aime ailleurs.

MÉLISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh! comment donc? comment?

MÉLISE.

Il a certain portrait

Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'est Céladon lui-même.

MÉLISE.

Oui, pour ce portrait-là sa folie est extrême.

DAMIS.

Madame, il est trop vrai, je l'aime éperdument.

MÉLISE, *avec dépit.*

L'original, sans doute, est un objet charmant?

DAMIS, *d'un ton passionné.*

Oh! charmant!

MÉLISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien! s'il est ainsi, montre-nous son image.

DAMIS.

Si madame le veut, ma prudence consent;
Mais à condition que vous serez absent.

FLORICOURT.

Moi?

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait? allons, quelle manie!

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'est en donner copie.

FLORICOURT.

Il est d'une rigueur!... Madame, prononcez.

MÉLISE.

Mon sexe... est curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chassez.
Je vais de Lisimon aiguillonner le zèle;
Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle,
J'y vole : en m'éclipsant d'un air paisible et doux,
Je satisfais d'avance aux égards d'un époux.

(Il baise la main de Mélise, et il sort.)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DAMIS.

DAMIS.

CET hymen me paroît une affaire conclue.

MÉLISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y sois résolue?

DAMIS.

Pourquoi non? de votre oncle il a déja l'aveu,
Et... le vôtre suivra.

MÉLISE.

Le mien?... voyons un peu.
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MÉLISE.

Volontiers : mais de grâce,
Que vous importe enfin que cet hymen se fasse?
Vous êtes occupé, tout le prouve et le dit :
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.
Pour moi, ce qui m'en plaît, tout haut je le confesse,
C'est que vous possédez une étrange maîtresse.
Elle est assurément calme dans ses amours !
Elle sait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et son orgueil se tait, et son cœur est tranquille !
De tous vos soins pour moi spectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout est bien,
Et n'a garde avec vous de se plaindre de rien !
Elle a donc cinquante ans?

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore.
Elle n'en a que vingt.

MÉLISE, *à part.*

Quel conte ! je l'abhorre.

DAMIS.

Ah ! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez ;
C'est moi qui vous le dis.

MÉLISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment ?

MÉLISE.

Continuez ; oui, je vous le conseille :

Que m'importe?... Ah! je vois.... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur sans motif cache un dépit jaloux?
Cela seroit nouveau! moi, de la jalousie!
Moi vous aimer! non, non; je n'en ai nulle envie;
Je ne m'oppose point à vos félicités.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...
C'est votre dernier mot?

MÉLISE.

Ce doute-là m'offense.
Vos discours à la fin lassent ma patience.
Allez trouver, monsieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez constamment un aussi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien...

MÉLISE, *avec chaleur.*

Mon Dieu! j'en étois sûre...
Je me ravise, et veux connoître sa figure:
Son naturel paisible, unique en ses effets,
Me donne le désir de contempler ses traits.

DAMIS.

Oh! dans ce moment-ci, vous verriez mal sans doute.

MÉLISE.

Elle craint mes regards?

DAMIS.

C'est moi.... qui les redoute.

MÉLISE.

Mais j'ai votre parole... essuierai-je un refus?

DAMIS.

Pour juger sainement vos sens sont trop émus.

MÉLISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MÉLISE.

Comptez, comptez d'avance,
Puisqu'elle en a besoin, sur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, *tirant le portrait.*

Vous l'exigez?

MÉLISE, *arrachant le portrait.*

Oui, oui; mais donnez donc, monsieur.

DAMIS.

Oh! tout charmant qu'il est, il va vous faire peur.

MÉLISE, *avec le plus grand étonnement.*

Ciel!

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MÉLISE.

Mon portrait!

DAMIS.

Oui, lui-même:
C'est un vol que j'ai fait.

MÉLISE.

Cette audace est extrême!
(Après une pause et riant.)
Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puisqu'il est ressemblant, madame, il est vengé.

MÉLISE.

D'honneur! il est parlant, et... quel fourbe vous êtes!
Voilà donc contre nous les complots que vous faites?
Sur l'excès de vos torts je n'ose m'arrêter.
Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter?
Mais ce portrait enfin suffit-il pour m'instruire?

DAMIS.

Il est chargé de tout; moi je n'ai rien à dire.
D'ailleurs puis-je jamais fléchir votre courroux?

MÉLISE.

Puisque vous en parlez, je conviens avec vous...
C'est le cas ou jamais d'être fort en colère.

DAMIS.

Oh! oui, vous sévirez contre le téméraire.

MÉLISE.

C'est selon... cependant... je dois... que sais-je?

DAMIS.

Enfin..

MÉLISE.

Quand le coupable plaît.

DAMIS.

Fait-on grâce au larcin?
Il faut qu'absolument vôtre bouche prononce.

MÉLISE, *après un silence.*

Il vous tint lieu d'aveu : qu'il soit donc ma réponse.

(Elle lui rend le portrait.)

DAMIS, *avec la plus grande vivacité.*

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur!
Plus je me suis contraint, plus je sens mon bonheur.
Ne vous souvenez plus d'une ruse innocente,
Qui peut-être a fixé votre âme indépendante...
Ah! la mienne est à vous : recevez son serment.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant.
Je redoutois vos goûts, le marquis... vos caprices.
Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.
Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.
J'ai feint quelques instants pour ne feindre jamais.

L'amour seul m'inspira : c'est lui qui me couronne.
Le tour n'est pas si noir... vous riez.

MÉLISE.

Je pardonne.

(Damis se remet à ses genoux.)

SCÈNE VII.

LISIMON, FLORICOURT, *au fond du théâtre;* DORINE, GERMAIN, *entrant par une coulisse opposée;* DAMIS, MÉLISE.

(Ils restent tous dans une différente attitude.)

LISIMON, *à Dorine.*

Que le notaire...
(Apercevant Damis aux genoux de Mélise.)
Attends... je reste confondu..

FLORICOURT, *à Damis.*

L'attitude me plaît... d'ailleurs c'est un rendu.
Vous avez votre tour.

LISIMON, *à Floricourt.*

Quel est donc ce mystère?
Que diable! je croyois que vous aviez su plaire.

FLORICOURT.

Eh bien! vous vous trompiez.

DAMIS, *à Lisimon.*

Daignez combler mes vœux.

DORINE, *se mettant entre Floricourt et Lisimon.*

Courage... ou vous voilà disgraciés tous deux.

FLORICOURT, *à Lisimon, avec gaîté.*

Adieu nos grands projets! Tout amant à ma place
S'en iroit contristé, honteux de sa disgrâce;

Un tendre désespoir m'ennuiroit à mourir.
Éprouvé-je un revers, je médite un plaisir;
Je reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.
(A Mélise.)
Damis est trop heureux! je le suis, si vous l'êtes.
(Il s'échappe en faisant signe qu'on ne prenne pas garde à lui.)

SCÈNE VIII.

LISIMON, MÉLISE, DAMIS, DORINE, GERMAIN.

LISIMON, *à Damis.*
Pour chasser un rival ton secret est fort bon.
GERMAIN, *d'un air triomphant.*
Nous avons esquivé la déclaration.

FIN DE LA FEINTE PAR AMOUR.

LES

RIVAUX AMIS,

COMÉDIE,

PAR FORGEOT,

Représentée, pour la première fois, le 13 novembre 1782.

NOTICE
SUR FORGEOT.

N. Forgeot naquit à.... en....

Cet auteur, mort à Paris le 6 avril 1798, s'étoit rendu cher aux amateurs du théâtre par un assez bon nombre de jolies petites pièces qu'il avoit composées tant pour le théâtre françois que pour les italiens. Nous ne citerons des dernières que *les Dettes*, que l'on revoit toujours avec plaisir.

La première comédie de Forgeot jouée au théâtre françois fut les *Rivaux amis*. Cette pièce, en un acte, en vers, parut pour la première fois le 13 novembre 1782, et obtint un grand succès qui s'est toujours soutenu.

Une seconde comédie, également en un acte en vers, donnée pour la première fois le . . . 1785, intitulée *les Épreuves*, ajouta à la réputation de l'auteur, et fit concevoir les plus flatteuses espérances de son talent.

La Ressemblance, comédie en trois actes en vers, donnée en 1788, fut bien accueillie pendant plusieurs représentations.

Le Double Divorce, comédie en un acte en vers, donnée pour la première fois le 26 septembre 1794, obtint quelque succès.

La Rupture inutile, comédie en un acte en vers, parut pour la première fois le 2 juillet 1797, et eut cinq à six représentations fort applaudies.

Cette pièce est la dernière de cet auteur, qui mourut l'année suivante.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LISETTE.
MELCOUR.
DAMIS.

La scène est chez la Comtesse.

LES

RIVAUX AMIS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

DAMIS, MELCOUR.

MELCOUR.

Je veux te faire part d'un excellent projet,
Damis. Nous adorons tous deux le même objet.
Tous deux depuis long-temps nous gardons le silence,
Toi par timidité, moi, mon cher, par prudence.

DAMIS.

Par prudence, Melcour?

MELCOUR.

Je vais te le prouver;
Je suis fort étourdi, la comtesse est très sage :
Nous ressemblant si mal, il pourroit arriver
Qu'on ne reçût pas bien l'offre de mon hommage.
Mais si tu t'y prêtois, je sais un sûr moyen
De déclarer nos feux à l'aimable Julie,
Sans rien craindre, et peut-être avec succès.

DAMIS.

Eh bien!
Quel est-il?

MELCOUR.

De parler l'un pour l'autre.

DAMIS.

Folie !

MELCOUR.

Non. Peins-lui mon amour, je lui peindrai le tien.

DAMIS.

Ce dessein...

MELCOUR.

Est charmant, et de plus nécessaire.

DAMIS.

Que diroit la comtesse?

MELCOUR.

Il ne peut lui déplaire.

DAMIS.

Je craindrois...

MELCOUR.

Que crains-tu? Le mal sera pour moi.

DAMIS.

Il faudroit un motif.

MELCOUR.

Tu plaisantes, je croi.

Le notre est suffisant. Aimes-tu la comtesse?

DAMIS.

Je l'aime.

MELCOUR.

Voudrois-tu qu'elle connût ton cœur?

DAMIS.

Oui.

MELCOUR.

Bon. Oseras-tu lui peindre ta tendresse?

DAMIS.

Jamais.

MELCOUR.

Ce mot-là seul décide en ma faveur.
Ne te permettant point de rompre le silence,
Il faut bien que quelqu'un déclare ton amour.
Je serai ce quelqu'un, si Damis, à son tour,
Du mien au même objet veut faire confidence;
D'ailleurs chacun de nous, dans ces tendres aveux,
Ne parlant pas pour soi, nous pourrons tous les deux
Confirmer ou nier, suivant la circonstance :
C'est beaucoup.

DAMIS.

J'en conviens : mais...

MELCOUR.

Plus de résistance.
Surtout, quoique rivaux, soyons de bonne foi.

DAMIS.

Et tu commenceras?

MELCOUR.

Pourquoi la préférence?

DAMIS.

Comme auteur du projet.

MELCOUR.

Allons, par complaisance
J'y veux bien consentir : je vais parler pour toi.
Mais à ton tour aussi...

DAMIS.

Tu connoîtras mon zèle.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

Messieurs, je vous salue.

MELCOUR.

Ah! bonjour, mon enfant.
Peut-on voir ta maîtresse?

LISETTE.

Elle n'est pas chez elle.
Pour deux tendres amants cette absence est cruelle.

DAMIS.

Deux amants!

LISETTE.

Oui, messieurs, le fait est très constant.
L'amour se cache en vain; j'ai deviné le vôtre.

MELCOUR.

Parbleu! je suis charmé de ton discernement;
Et puisque tu sais tout, dis-nous confidemment
Lequel est préféré.

LISETTE.

Lequel? ni l'un ni l'autre.

MELCOUR.

Fort bien, point de jaloux.

DAMIS.

L'aveu n'est pas flatteur.

LISETTE.

Que chacun de vous deux déclare sa tendresse:
Vous serez mieux instruits.

MELCOUR.

Et si de ta maîtresse,

Un de nous deux alors doit obtenir le cœur,
Pour qui paricrois-tu?

LISETTE.

C'est mon secret.

MELCOUR.

Lisette.

LISETTE.

Je suis sourde, monsieur.

DAMIS.

Réponds.

LISETTE.

Je suis muette.

MELCOUR.

Pour Damis?

DAMIS.

Pour Melcour?

MELCOUR.

Je veux être éclairci.

LISETTE.

Vous ne le serez point.

DAMIS.

Et moi?

LISETTE.

Pas davantage.

DAMIS, *lui donnant sa bourse.*

Prends, et parle.

LISETTE.

Ma foi, c'est pour vous que je gage.

MELCOUR, *lui offrant la sienne.*

Elle l'aime, Lisette?

LISETTE, *la prenant.*

Elle vous aime aussi.

MELCOUR.

Comment donc! mais tu fais des progrès incroyables :
La comtesse à présent nous aime tous les deux.

LISETTE.

C'est que tous deux aussi vous êtes fort aimables.

DAMIS.

Lisette a de l'esprit : mais si j'en crois ses yeux,
Lisette ne sait rien.

LISETTE.

Justement, dont j'enrage.
Si vous vous déclariez, j'en saurois davantage.

DAMIS.

Je crains de lui déplaire.

LISETTE.

Un aveu plaît toujours.
Et vous?

MELCOUR.

J'aurois parlé, mais depuis quelques jours
Sa froideur me retient.

LISETTE.

Selon vous, pour bien faire,
Madame se devroit déclarer la première.

MELCOUR.

Oui. Je l'aimerois mieux.

LISETTE.

Ce projet vous sourit?
La déclaration seroit neuve.

MELCOUR.

Et divine.
Qu'en penses-tu?

LISETTE.

Monsieur, une femme d'esprit
Ne dit point son secret, il faut qu'on le devine.

DAMIS.

Aide-moi donc, Lisette, à deviner le sien.
Je ne suis point ingrat.

LISETTE.

Je ne réponds de rien :
Mais comptez sur mon zèle et mon expérience.

DAMIS, *s'en allant.*

Tu peux compter aussi sur ma reconnoissance.

MELCOUR.

Où vas-tu?

DAMIS.

Chez Florise. On m'attend, et j'y cours.

MELCOUR.

Notre convention a toujours lieu?

DAMIS.

Toujours.
Commence, et je finis.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MELCOUR, LISETTE.

MELCOUR, *à part.*

Mon nouveau ministère
N'est pas aisé.

LISETTE.

Monsieur, vous savez donc vous taire?

MELCOUR.

Pour la première fois.

LISETTE.

L'effort est surprenant:
Il faut que vous aimiez bien véritablement.

MELCOUR.

Juge de mon amour, puisque je me marie.

LISETTE.

Bientôt?

MELCOUR.

Tout aussitôt que l'on voudra de moi.
Je tremble cependant.

LISETTE.

De quoi donc, je vous prie?

MELCOUR.

L'hymen sage et constant me cause quelqu'effroi;
Lorsque l'amour plus gai, débitant la fleurette,
S'engage, se dégage à chaque instant du jour,
Contracte innocemment quelqu'agréable dette.

LISETTE.

Que l'hymen en bon frère acquitte pour l'amour.

MELCOUR.

C'est fort bien fait à lui.

LISETTE.

N'est-ce pas?

MELCOUR.

Et moi-même
Je veux me corriger, réformer mon système,
Être le protecteur de ce lien chéri.
J'aime, parle pour moi, ma victoire est complète,
Et je me charge alors de la dot de Lisette.

LISETTE.

Et Lisette, monsieur, se charge du mari.

MELCOUR.

Je m'en rapporte à toi.

LISETTE.

Chut, voici ma maîtresse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Lisette, en vérité j'admire votre adresse.
Damis vient pour me voir, vous le laissez partir.

LISETTE.

Si madame, en sortant, eût daigné m'avertir,
Je l'aurois retenu.

LA COMTESSE.

L'excuse est excellente.

LISETTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Une autre fois, soyez plus prévoyante.

MELCOUR.

Ce vif empressement est flatteur pour Damis.

LA COMTESSE.

Non. Mais il faut du moins ménager ses amis.

MELCOUR.

Ses amis?

LA COMTESSE.

Rien de plus.

MELCOUR.

Heureux d'être le vôtre,
Ce titre m'est bien cher : mais je vous avouerai
Que je viens près de vous en réclamer un autre.
Je n'ose...

LISETTE, *bas.*

Osez toujours, et je vous appuierai.

MELCOUR.

Je dois parler d'amour, la chose est délicate.

LA COMTESSE.

Cet aveu me surprend.

MELCOUR.

Bien plus qu'il ne vous flatte.

Ah! si vous connoissiez l'excès de cet amour,
Lui refuseriez-vous le plus léger retour?

LA COMTESSE.

Vous amoureux! J'en doute.

LISETTE.

Et moi j'en suis certaine.

MELCOUR.

Je sens trop que vers vous un doux penchant m'entraîne:
Mais ce n'est pas pour moi que je parle aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Comment?

LISETTE.

Pardonnez-moi, madame, c'est pour lui.

MELCOUR.

Non, madame.

LISETTE.

Si fait. Je suis son interprète.

MELCOUR.

Je ne suis en ces lieux que comme ambassadeur.

LISETTE.

Mais, que dites-vous donc?

MELCOUR.

La vérité.

LISETTE.

Monsieur.

MELCOUR.

Enfin c'est pour Damis...

LA COMTESSE.

Damis?... Sortez, Lisette.

LISETTE.

Une autrefois encor je parlerai pour vous.

SCÈNE V.

MELCOUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

PLAISANTEZ-VOUS, Melcour?

MELCOUR.

Non, d'honneur. Entre nous
Il faut sur cet amour que votre cœur prononce.
Damis brûle, et se tait : en ami généreux
J'ai promis aujourd'hui de déclarer ses feux;
Je l'ai dû, je l'ai fait, et j'attends la réponse.

LA COMTESSE.

Damis m'aime, et c'est vous qui m'en faites l'aveu!
L'idée est merveilleuse.

MELCOUR.

On peut m'y reconnoître.
Que lui dirai-je?

LA COMTESSE.

Mais...

MELCOUR.

L'aimeriez-vous un peu?

LA COMTESSE.

Si je vous consultois?

MELCOUR.

Il y perdroit peut-être.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas amis?

MELCOUR.

Oui. Mais il est des cas
Où l'amitié... Tenez, ne m'interrogez pas.
Si le premier aveu coûte beaucoup à faire,
Un second maintenant ne me coûteroit guère.

LA COMTESSE.

Un second! poursuivez.

MELCOUR.

Il ne m'est pas permis.

LA COMTESSE.

Sauriez-vous quelque trait qui pût nuire à Damis?

MELCOUR.

Non, madame.

LA COMTESSE.

Parlez.

MELCOUR.

Non, vous dis-je, au contraire
Damis est un jeune homme...

LA COMTESSE.

Aimable.

MELCOUR.

Assurément

LA COMTESSE.

Modeste.

MELCOUR.

Je le sais.

LA COMTESSE.

Plein d'honneur.

MELCOUR.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Estimable.

MELCOUR.

En tout point.

LA COMTESSE.

D'un commerce charmant,
Et qui feroit, je crois, le bonheur d'une femme.

MELCOUR.

Aie, aie!

LA COMTESSE.

En vérité, je ne vous comprends point.
Si vous aimez Damis, un éloge sincère,
Quand vous parlez pour lui, ne doit point vous déplaire.

MELCOUR.

Non, mais...

LA COMTESSE.

Expliquez-vous.

MELCOUR.

Je me tais sur ce point.

LA COMTESSE.

Encor?

MELCOUR.

C'est un secret.

LA COMTESSE.

Daignez m'ouvrir votre âme.
Éclaircissez un fait qui pourroit m'alarmer.
Auroit-il quelque tort à vos yeux?

MELCOUR.

Oui, madame,
Un bien grand.

LA COMTESSE.

Quel est-il?

MELCOUR.

Celui de vous aimer.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Melcour.

MELCOUR.

Non, j'ai toute ma tête.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, monsieur, vous êtes fort honnête.

MELCOUR.

Mais vraiment ce discours est très flatteur pour vous.

LA COMTESSE.

Vous m'impatientez.

MELCOUR.

Calmez ce grand courroux.

LA COMTESSE.

Parlez plus clairement, ou je quitte la place.

MELCOUR.

Je ne puis plus me taire après cette menace.

LA COMTESSE.

Parlez donc.

MELCOUR.

Eh bien!...

LA COMTESSE.

Quoi?

MELCOUR.

Vous saurez, s'il vous plaît...

(Il aperçoit Damis.)

Mais non, voici quelqu'un qui va vous mettre au fait.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DAMIS, *au fond.*

LA COMTESSE.

Vous partez?

MELCOUR.

Il le faut.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

MELCOUR.

Par modestie.

DAMIS, *au fond.*

Eh bien?

MELCOUR.

Avec succès je quitte la partie.

DAMIS.

La comtesse?...

MELCOUR.

A ton tour.

DAMIS.

Au moins...

MELCOUR.

Chacun le sien.

Adieu. Plaide ma cause, et surtout parle bien.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à part.*

IL approche : voyons.

DAMIS, *à part.*

Que faut-il que j'espère?...

Je le saurai bientôt en parlant pour Melcour.

Madame...

LA COMTESSE, *à part.*

Il est tremblant.

DAMIS.

Je suis un téméraire

Qui craint avec raison l'aveu qu'il doit vous faire.

LA COMTESSE.

Et quel aveu?

DAMIS.

Celui du plus sincère amour.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah!... je n'en doute plus.

DAMIS.

On vous aime, madame:

On pourroit vous déplaire en déclarant sa flamme.

LA COMTESSE.

Celui dont vous parlez seroit-il dans ce cas?

Son mérite..

DAMIS.

Il en a. Mais sa tête légère

Peut-être en sa faveur ne vous préviendra pas.

Il est fort étourdi.

LA COMTESSE.

Je croyois le contraire.

DAMIS.

Je ne le flatte point, je dis la vérité.

LA COMTESSE.

Ne le jugez-vous pas avec sévérité?

DAMIS.

Quand vous le connoîtrez, vous penserez de même.

LA COMTESSE.

Je l'ai cru raisonnable.

DAMIS.

Il est vrai qu'il vous aime.
C'est son seul titre.

LA COMTESSE.

Encor? Vous en parlez, Damis,
Comme s'il n'étoit point au rang de vos amis.

DAMIS.

Il m'est cher cependant.

LA COMTESSE, *riant.*

Vraiment?

DAMIS.

Je vous le jure.

LA COMTESSE.

Ce serment est de trop.

DAMIS.

Peut-être croyez-vous
Qu'un peu de jalousie...

LA COMTESSE.

Eh! non, non. Vous jaloux?
Et de quoi?

DAMIS.

Je voudrois son bonheur.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

DAMIS.

Peut-être à son égard ai-je été rigoureux;
Mais mieux que ses défauts je connois son mérite.
Il est franc, bon ami, sensible, généreux...

LA COMTESSE.

Trop timide surtout.

DAMIS.

Timide! Sa conduite...

LA COMTESSE.

Le prouve!

DAMIS.

Non.

LA COMTESSE.

Si fait.

DAMIS.

Nous nous trompons tous deux.

LA COMTESSE.

Je ne me trompe pas.

DAMIS.

Ce discours...

LA COMTESSE.

Vous étonne.

Allez, épargnez-vous tant de discrétion;
Je sais tout.

DAMIS.

Vous sauriez?

LA COMTESSE.

Je connois la personne.

DAMIS.

Qui vous aime?

LA COMTESSE.

Oui, vous dis-je. Et Melcour...

DAMIS.

Est son nom;

Vous l'avez deviné.

LA COMTESSE, *à part.*

Me serois-je méprise?

Melcour?...

DAMIS.

Est cet amant pour qui je vous parlois.

LA COMTESSE, *à part.*

Je suis jouée. O ciel!

DAMIS.

Vous paroissez surprise.

LA COMTESSE, *tranquillement.*

Moi surprise! et pourquoi, puisque je le savois?

DAMIS.

De lui-même?

LA COMTESSE.

Peut-être.

DAMIS, *à part.*

Il n'aura pu se taire.

Et vous l'avez sans doute écouté sans colère?

LA COMTESSE.

Sans colère.

DAMIS.

Fort bien. L'aveu qu'il vous a fait

Ne vous a pas déplu?

LA COMTESSE.

Devoit-il me déplaire?

DAMIS, *à part.*

Elle l'aime!

LA COMTESSE.

D'où vient ce transport indiscret?

DAMIS.

Moi! je suis enchanté.

LA COMTESSE.

Tout de bon?

DAMIS.

Oui, madame.

(*A part.*)

Monsieur Melcour!

LA COMTESSE.

Encor!

DAMIS.

J'approuve votre flamme.

LA COMTESSE.

Vous l'approuvez!

DAMIS.

Melcour méritoit d'être heureux.

LA COMTESSE.

Il est franc, bon ami, sensible, généreux.

DAMIS.

Cela peut être, mais...

LA COMTESSE.

Vous l'avez dit vous-même.

Quoiqu'un penchant secret m'entraînât vers Melcour,
Je n'osois cependant approuver son amour:
Mais vous me rassurez en louant ce que j'aime;
Et j'espère, Damis, vous prouver aujourd'hui
Que ce n'est pas en vain que vous parlez pour lui.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MELCOUR.

DAMIS, *seul.*

QUEL coup! cruel Melcour! ah! quelle perfidie!
Il parloit pour lui-même, et moi, complaisamment...

MELCOUR.

Eh bien! mon cher Damis, quel est le dénoûment?
Tu triomphes, sans doute, et l'on me congédie.

DAMIS.

Oui.

MELCOUR.

J'en suis enchanté pour toi.

DAMIS.

Bien obligé.

MELCOUR.

Ton triomphe étoit sûr, et je l'aurois gagé.
Allons, puisqu'il falloit que l'ingrate comtesse
Dédaignât fièrement l'hommage de mon cœur,
Au moins est-il heureux que tu sois son vainqueur:
Le bonheur d'un ami dissipe ma tristesse.
Tout sembloit vous lier, l'âge, l'humeur, le goût;
Et vous vous convenez tous les deux.

DAMIS.

Oui, beaucoup.

MELCOUR.

Je l'avois toujours dit; à quand ton mariage?

DAMIS.

C'est un peu fort.

MELCOUR.

Comment! tu ne l'épouses pas?

DAMIS.

Moi l'épouser, monsieur !

MELCOUR.

Mais c'est assez l'usage.

DAMIS.

Finirez-vous bientôt?

MELCOUR.

Pourquoi ces grands éclats?
Rassure-toi, mon cher. Elle a de la figure,
Des grâces, des talents; mais mon but, je t'assure,
N'est pas de te la faire épouser malgré toi.

DAMIS.

Je le crois bien vraiment, puisque c'est vous qu'elle aime.

MELCOUR.

Je ne m'en doutois pas.

DAMIS.

Loin de parler pour moi,
Selon votre projet, vous n'avez pas vous-même
Déclaré votre amour?

MELCOUR.

Monsieur se divertit.

DAMIS.

Répondez, répondez. Eh bien?

MELCOUR.

Tu perds l'esprit.
Auprès de la comtesse, à mes projets fidèle,
J'ai déclaré pour toi ta tendresse pour elle.

DAMIS.

Vraiment?

MELCOUR.

Rien n'est plus vrai. Bien plus, c'est que son cœur
M'a paru, j'en conviens, pencher en ta faveur.

DAMIS.

Allons, vous vous moquez, monsieur.

MELCOUR.

Je suis sincère.

DAMIS.

Mais encore une fois je suis sûr du contraire.
La comtesse est plus franche, et m'a dit, entre nous,
Qu'elle vous aimoit.

MELCOUR.

Moi! qu'elle m'aimoit!

DAMIS.

Oui, vous.

MELCOUR.

Je n'y comprends plus rien. Tout ce que je puis dire,
C'est que de mon amour je n'ai point fait l'aveu.
Peut-être à nos dépens elle aura voulu rire,
Et de nous intriguer se sera fait un jeu.

DAMIS.

Pourquoi?

MELCOUR.

Pour nous punir tous deux de notre ruse.

DAMIS.

C'est toi qui l'as voulu.

MELCOUR.

Mon zèle est mon excuse.

DAMIS.

Mais que faire à présent?

MELCOUR.

Il faut la détromper.

DAMIS.

Je n'oserai jamais me présenter chez elle.

MELCOUR.

Je te présenterai, moi: viens.

DAMIS.

L'offre est nouvelle.
Écoute. A son humeur si tu veux échapper,
Crois qu'il est dangereux de nous montrer ensemble.

MELCOUR.

Le danger n'est pas grand. Suis-moi toujours.

DAMIS.

Je tremble:
Je ne puis.

MELCOUR.

Adieu donc. Amant plus courageux,
Je vole à ses genoux soupirer pour nous deux.

SCÈNE IX.

DAMIS, *seul.*

Cette explication nous étoit fort utile,
Mais je suis détrompé sans être plus tranquille.
Ma conduite, mes torts, la comtesse, Melcour,
Je crains tout. J'attends tout; et la moindre apparence,
Tour à tour me rendant ou m'ôtant l'espérance,
Semble, pour son malheur, accroître mon amour.

SCÈNE X.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, c'est un billet.

DAMIS.

Un billet de Julie?

LISETTE.

Lisez, et répondez.

DAMIS *lit.*

« J'ai à vous parler d'une affaire qui vous intéresse.
« Trouvez-vous dans mon salon dans une demi-heure.

« Ne dites rien à Melcour de ce rendez-vous, et ne l'ou-
« bliez pas. »

Qui? moi, que je l'oublie,

Lisette?

LISETTE.

Eh bien, monsieur?

DAMIS.

Tu peux me mettre au fait.

LISETTE.

Voyons, parlez.

DAMIS.

Pourquoi m'écrit-on ce billet?

LISETTE.

Ma foi, je n'en sais rien.

DAMIS.

Crois-tu qu'on me pardonne?

LISETTE.

Quoi donc?

DAMIS.

J'ai quelque tort.

LISETTE.

Ma maîtresse est si bonne!

DAMIS.

Elle m'excuseroit?

LISETTE.

Je ne dis pas cela.

DAMIS.

Du moins puis-je espérer?

LISETTE.

Sur cet article-là

Attendez votre arrêt.

DAMIS.

L'attente est si cruelle!

LISETTE.

Il le faut.

DAMIS.

Allons donc. Melcour est auprès d'elle.
Je veux en m'éloignant le laisser dans l'erreur;
Mais bientôt je reviens aux pieds de ta maîtresse,
Reconnoître mes torts, déclarer ma tendresse,
Mériter mon pardon, et peut-être son cœur.

SCÈNE XI.

LISETTE, *seule.*

Il aime, il est tremblant; et Melcour, au contraire,
En recevant de moi ce billet circulaire,
Sembloit croire déja son triomphe complet.
D'abord se conformant aux termes du billet,
Loin d'entrer chez Julie, il fuit avec mystère;
Et sur ce rendez-vous m'a promis de se taire.
Mais pour se consoler d'une si dure loi,
Monsieur de son mérite ose tout se promettre;
Et quand pour le tromper j'osois tout me permettre,
Son amour-propre encor le trompoit mieux que moi.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Avez-vous vu Damis?

LISETTE.

J'ai remis votre lettre,
Madame. En vérité c'étoit avec regret.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien sensible.

LISETTE.

Ah ! madame, il vous aime,..

LA COMTESSE.

Oui, beaucoup.

LISETTE.

Il étoit dans un chagrin... Vous-même,
Vous ne l'auriez pas vu sans y prendre intérêt.

LA COMTESSE.

Je n'en prends point à lui.

LISETTE.

Du tout? je plains sa flamme.

LA COMTESSE.

Il étoit donc bien triste?

LISETTE.

Hélas ! votre billet
A fait naître un moment quelque espoir dans son âme.
Mais à tort?

LA COMTESSE.

Sûrement... Viendra-t-il?

LISETTE.

Oui, madame.
Monsieur Melcour aussi.

LA COMTESSE.

Je veux les réunir,
Et les faire expliquer.

LISETTE.

Peut-être les punir.
Je vous livre Melcour : punissez son audace,
Mais pour Damis au moins je vous demande grâce.

LA COMTESSE.

Tu le protèges ?

LISETTE.

Oui, je connois son amour;
Et sa conduite enfin n'est qu'une étourderie.

LA COMTESSE.

Elle est forte.

LISETTE.

Là, là. D'ailleurs monsieur Melcour,
Madame, en est l'auteur.

LA COMTESSE.

Melcour?

LISETTE.

Je le parie.
Il l'a presqu'avoué.

LA COMTESSE.

D'après un tel aveu...

LISETTE.

Damis n'est plus coupable.

LA COMTESSE.

Ou du moins l'est bien peu.
N'est-il pas vrai, Lisette?

LISETTE.

Oui, si peu que sa grâce...

LA COMTESSE.

Sa grâce! eh bien?

LISETTE.

Voyez.

LA COMTESSE.

Mais toi-même à ma place,
Parle, que ferois-tu?

LISETTE.

Pardonner est si doux!

Damis vous aime tant!

LA COMTESSE.

Tu crois?

LISETTE.

En doutez-vous?

Tenez, je sens très bien la faute qu'il a faite;
Mais moi, je l'oublierois.

LA COMTESSE.

Oublions-la, Lisette.

LISETTE.

Ah! qu'il sera content!

LA COMTESSE.

Et Melcour?

LISETTE.

Le voilà.

LA COMTESSE.

Déja! rentre, et tais-toi.

(La comtesse entre dans un cabinet.)

LISETTE.

Comptez sur mon adresse.

J'ai ma réponse prête.

SCÈNE XIII.

LISETTE, MELCOUR, DAMIS.

MELCOUR.

Ah! que fait ta maîtresse?

(Lisette fait la révérence, et se retire.)

MELCOUR

On ne répond pas mieux que cette fille-là.

DAMIS, *entrant du côté opposé à Melcour.*

Attendons la comtesse.

MELCOUR.

Attendons notre belle.

DAMIS.

Si Melcour me savoit tête à tête avec elle !

MELCOUR.

Si Damis connoissoit jusqu'où va mon bonheur !

DAMIS.

Il m'en voudroit sans doute.

MELCOUR.

Il auroit de l'humeur.

DAMIS.

Aussi pour l'éviter j'ai pris un soin extrême.

(Il aperçoit Melcour.)

Ah !

MELCOUR.

Ah ! que fais-tu là?

DAMIS.

Mais qu'y fais-tu toi-même?

MELCOUR.

Ma foi... je te cherchois.

DAMIS.

Je te cherchois aussi.

MELCOUR.

Il faut faire expliquer Julie.

DAMIS.

Elle est ici.

Cours vite lui parler, l'instant est favorable.

MELCOUR.

Que n'y vas-tu plutôt ; ce rôle te convient.

DAMIS.

Non. Comme au plus hardi cet honneur t'appartient.

MELCOUR.

Je te le cède, moi, comme au plus raisonnable.

DAMIS.

Je ne sors pas d'ici.

MELCOUR.

Je l'attends dans ces lieux.

DAMIS.

Nous avons, tu le sais, quelques torts à ses yeux.

MELCOUR.

Eh bien! je me fais fort d'obtenir notre grâce.
Tu ne peux plus, d'après un motif aussi bon,
Te dispenser, je crois, de me céder la place.

DAMIS.

Si fait; car je l'attends pour la même raison.

MELCOUR.

Je m'en charge, mon cher.

DAMIS.

Cède-moi, je t'en prie.

MELCOUR.

Mais ta timidité!

DAMIS.

Mais ton étourderie!

MELCOUR.

Je vois que du secret tu veux être éclairci.

DAMIS.

Avec toi, je le sens, il faut être sincère.

MELCOUR.

De la discrétion.

DAMIS.

Songe qu'il faut se taire.

MELCOUR.

Avec Julie...

DAMIS.

Eh bien?

MELCOUR.

J'ai rendez-vous ici.

DAMIS.

Avec elle en ces lieux j'ai rendez-vous aussi.

MELCOUR.

Tu plaisantes.

DAMIS.

C'est toi.

MELCOUR.

Le mien est véritable.

DAMIS.

Le mien pareillement.

MELCOUR.

Cela n'est pas croyable.

DAMIS.

Je puis te le prouver.

MELCOUR.

Tout de bon?

DAMIS.

Tout de bon.

A cinq heures, ce soir...

MELCOUR.

Cinq heures!

DAMIS, *montrant sa lettre.*

La comtesse

Me promet par écrit d'être dans son salon.

MELCOUR, *montrant la sienne.*

Pour la même heure aussi j'ai la même promesse.

DAMIS.

Quoi?

MELCOUR.

Nous sommes joués : mais le tour est charmant,
Nous comptions tous les deux que nous avions su plaire.

DAMIS.

Notre triomphe, hélas ! n'a duré qu'un moment.

MELCOUR.

Ne te chagrine point, sais-tu ce qu'il faut faire?
Partons et taisons-nous.

DAMIS.

Mon secret est le tien.

MELCOUR.

Tu peux compter sur moi ; notre gloire est commune.

DAMIS.

Tu ne publieras pas notre bonne fortune.

MELCOUR.

Imite ma prudence, et l'on ne saura rien.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, ET LISETTE *qui paroît à la fin de la scène.*

LA COMTESSE, *sortant du cabinet.*

Je ne vous promets pas de garder le silence.

DAMIS.

O ciel !

MELCOUR.

Vous écoutiez?

DAMIS.

Oubliez notre offense.

LA COMTESSE.

Si vous m'avez jouée, au moins je vous le rends.

MELCOUR.

Nous ne nous devons rien, notre grâce est certaine;
Et puisque cet instant à vos pieds nous ramène,
Prononcez notre arrêt, madame, je l'attends.

LA COMTESSE.

Comment?

MELCOUR.

Damis vous aime, et Melcour vous adore.
Quel sera le vainqueur?

LA COMTESSE.

Vous plaisantez encore.

DAMIS.

Il dit la vérité.

MELCOUR.

Vous doutez d'un aveu?...

LA COMTESSE.

Qui chez nous est beaucoup, et chez vous n'est qu'un jeu.

MELCOUR.

Pour triompher enfin de votre résistance,
Qu'exigez-vous de nous?

LA COMTESSE.

Mais... deux ans de constance.

DAMIS.

Il est d'autres moyens que l'on peut employer.

LA COMTESSE.

C'est le plus sûr.

MELCOUR.

Deux ans! le terme m'épouvante.

LA COMTESSE.

Déja?

DAMIS.

Pour un amant l'épreuve est violente.

LA COMTESSE.

Le titre de mari ne se peut trop payer.
Vous feroit-on subir le plus rude esclavage,
Obéir sans se plaindre est toujours le plus sage.
Vous avez votre tour : affranchi de ses fers,
L'époux venge l'amant des maux qu'il a soufferts.

MELCOUR.

Oui, mais...

LA COMTESSE.

Vos droits bientôt détruiroient mon empire.

DAMIS.

Des droits! Vous rendre heureuse est le seul où j'aspire.

LA COMTESSE.

Si je vous en croyois, quels seroient mes garants?
Vous êtes jeune encor.

DAMIS.

J'aimerai plus long-temps.

LA COMTESSE.

L'hymen est un lien dangereux à votre âge.

MELCOUR.

Je suis plus vieux que lui.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas plus sage.

MELCOUR.

Avant trois mois d'hymen je serai corrigé.
Vous verrez un Caton.

LA COMTESSE.

Vraiment?

MELCOUR.

Je le parie.

Le cœur est-il pour moi?

DAMIS, *à genoux.*

Prononcez, je vous prie.

(Lisette paroît et reste au fond du théâtre.)

MELCOUR, *à genoux.*

Prononcez, dussiez-vous me donner mon congé.

LA COMTESSE.

La crainte me retient.

MELCOUR.

Crainte qui m'humilie.

DAMIS.

Si vous m'aimiez...

LA COMTESSE.

Hélas?

DAMIS.

Adorable Julie,

Qu'annonce ce soupir?

MELCOUR.

Parlez, je suis discret.

LA COMTESSE, *à Damis.*

Ah! c'est un imprudent qui vous dit mon secret.

DAMIS.

Vous m'aimez?

LA COMTESSE.

Oui, Damis.

DAMIS.

Agréable surprise!

Ah! madame, ah! Melcour! que ce moment est doux!

MELCOUR, *se relevant.*

Je puis me dispenser de rester à genoux.

LISETTE.

Je viens chercher la dot que vous m'avez promise.

MELCOUR.

Quand je me marierai. Pour nous, mon cher Damis,
Cessons d'être rivaux sans cesser d'être amis.

FIN DES RIVAUX AMIS.

LES ÉPREUVES,

COMÉDIE,

PAR FORGEOT,

Représentée, pour la première fois, en 1785.

PERSONNAGES.

La Comtesse.
Émilie.
Damis.
Florville.

La scène est chez la Comtesse.

LES ÉPREUVES,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

Oui, mon aimable sœur, enfin voici le jour
Où ma main de Damis va couronner l'amour.
Long-temps avec raison j'ai craint sa jalousie;
J'ai voulu l'éprouver : d'un défaut dangereux
Je pense avec plaisir que son âme est guérie;
Mais ce prompt changement peut n'être pas heureux.
Un calme trop profond, si j'en crois l'apparence,
Succède dans son cœur aux transports les plus doux:
Tant de tranquillité mène à l'indifférence;
Et l'homme indifférent ne vaut pas un jaloux.

ÉMILIE.

S'il n'aimoit plus, en lui vos yeux verroient un traître;
Les miens, plus indulgents, l'excuseroient peut-être:
Vous l'avez fait souffrir.

LA COMTESSE.

Pour le mieux corriger.

ÉMILIE.

Pour corriger un cœur faut-il donc l'affliger?

LA COMTESSE.

Ses tourments finiront.

ÉMILIE.

Quelle sera sa joie!
Le sort le plus heureux l'appelle auprès de vous;
Et, de quelques chagrins qu'un amant soit la proie,
Un hymen fortuné les fait oublier tous.

LA COMTESSE.

Il doit subir, avant, de nouvelles épreuves.

ÉMILIE.

Ne vous offre-t-il pas chaque jour mille preuves
D'un esprit confiant et d'un cœur sans détour?
Vous le dites vous-même.

LA COMTESSE.

Oui, ma chère Émilie;
Mais feignant d'éprouver encor sa jalousie,
Je veux adroitement réveiller son amour.
A mes nouveaux desseins je fais servir Florville:
Des soupçons de Damis long-temps il fut l'objet;
S'il sut me seconder dans mon premier projet,
Il peut en ce moment m'être encor fort utile,
Et l'on va de ma part lui rendre ce billet:
Lis.

ÉMILIE *lit.*

« Accourez, chevalier, vous m'êtes nécessaire: comme « il s'agit de Damis, soyez discret avec lui. Depuis long- « temps j'abuse de votre complaisance; mais j'espère « bientôt ne vous devoir plus rien, si la main de ma « sœur...

LA COMTESSE.

Tu crains d'achever?
« si la main de ma sœur peut m'acquitter envers vous. »
Que dis-tu de mon style?

ÉMILIE.

Ma sœur...

LA COMTESSE.

Ma sœur! eh bien! pourquoi se récrier?
Sans toi, sans ton aveu je ne puis rien promettre;
Rien n'est fait... Tu rougis! Enverrai-je la lettre?
Heim?

ÉMILIE.

Puisqu'elle est écrite, il faut bien l'envoyer.

LA COMTESSE.

La réponse me plaît; je l'avois devinée.
Veuve depuis deux ans, au moment où mon cœur
Va devenir le prix d'un second hyménée,
J'ai cru devoir mes soins à ma discrète sœur;
Et, profitant du droit de faire son bonheur,
Me venger du chagrin de me voir son aînée.

(Damis entre; il observe la comtesse.)

ÉMILIE.

Voici notre jaloux; il a sur vous les yeux.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DAMIS.

DAMIS.

L'ESPÉRANCE et l'amour m'ont conduit en ces lieux,
Madame, décidez du bonheur de ma vie.
Obtenir votre main est ma plus chère envie.
J'ai quelques droits peut-être; et, sans oser parler
D'une épreuve cruelle, offerte à ma tendresse,
Je pourrois réclamer ici votre promesse;
Mais c'est à votre cœur à vous la rappeler.
Moi, sûr d'avoir vaincu mon premier caractère,

Si ce cœur aujourd'hui me nomme votre époux,
Heureux de vous aimer, plus heureux de vous plaire,
De quel mortel encor pourrois-je être jaloux?

LA COMTESSE.

Enfin ce nom, Damis, n'est donc plus fait pour vous?

DAMIS.

Si je le méritois, j'oserois me permettre
Sur des riens mille traits d'un dépit concentré;
J'oserois demander ce que c'est qu'une lettre
Que vous lisiez, je crois, lorsque je suis entré.
Mais le moindre soupçon à mes yeux est un crime;
Et désormais je veux respecter vos secrets.

LA COMTESSE.

Mais seriez-vous fâché si je vous la montrois?

DAMIS.

On est toujours flatté d'une preuve d'estime!

LA COMTESSE.

Et souvent il en est que l'on peut accorder.

DAMIS.

Il faut les mériter, et non les demander.

LA COMTESSE.

Je dois récompenser tant de délicatesse:
A l'un de vos amis cette lettre s'adresse;
Rendez-la lui, Damis; dissipez son erreur,
Et que ce soit de vous qu'il tienne son bonheur.

(Elle sort avec Émilie.)

SCÈNE III.

DAMIS, *seul.*

Non, je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quel est donc ce mystère? et pour qui ce billet?
Ciel! pour Florville! eh quoi! serois-je leur jouet?

Je sais qu'elle l'accueille, et que Florville l'aime;
En seroit-il aimé?... « Dissipez son erreur,
« Et que ce soit de vous qu'il tienne son bonheur. »
Un semblable discours s'explique de lui-même.
Oui, je n'en puis douter, Florville est son amant.
Mais depuis quelques jours il ne vient plus chez elle:
Ils sont brouillés... On veut terminer la querelle,
Et l'on me charge, moi, du raccommodement.
Oh! non pas, s'il vous plaît; la chose seroit neuve.
Votre lettre est à moi; je tiens votre secret:
Ah! que n'est-il permis de rompre le cachet!
Que vois-je! elle est ouverte: est-ce encore une épreuve?
Elle est forte!... tant mieux; je veux être discret.
Je ne le lirai point ce funeste billet:
Qu'en faire? Faudra-t-il le remettre à Florville?
Faudra-t-il?... Le voici.

SCÈNE IV.

FLORVILLE, DAMIS.

FLORVILLE, *courant embrasser Damis.*

Bon jour, mon cher Damis.

DAMIS, *froidement.*

D'un accueil si flatteur je connois tout le prix;
Votre vive amitié...

FLORVILLE.

La vôtre est bien tranquille.
Pourquoi cet air d'humeur, et ce front sérieux?
Voyez-vous à regret mon retour en ces lieux?
Ou plutôt la comtesse?... Oh! oui, je le parie:
Vous boudez tous les deux, grâce à la jalousie.

DAMIS.

J'aurois tort.

FLORVILLE.

Je le crains. Que cela soit ou non,
Puis-je être assez heureux pour vous prouver mon zèle?
Mon amitié constante a quelques droits sur elle.

DAMIS.

Oh! je n'en doute point.

FLORVILLE.

Et vous avez raison.

DAMIS.

Depuis peu cependant vous devenez plus rare;
J'en cherchois le motif; et souvent, entre nous,
Je vous ai cru brouillés.

FLORVILLE.

Oh! non, rassurez-vous:
Entraîné malgré moi par un oncle barbare,
Au fond d'un vieux château, tête à tête avec lui,
J'ai passé huit grands jours consacrés à l'ennui.
Que mon cœur a souffert d'une si longue absence!

DAMIS.

A la comtesse au moins vous écriviez souvent?

FLORVILLE.

Jamais.

DAMIS.

Jamais?

FLORVILLE.

Non.

DAMIS.

Ah! c'est elle qui commence.

FLORVILLE.

Je ne vous entends pas.

DAMIS.

J'aime cette prudence :
Oui, je sens que l'aveu doit être embarrassant ;
Mais j'ai bien quelques droits à votre confiance :
Si vous êtes discret, moi je suis complaisant.

(Il lui remet la lettre.)

FLORVILLE.

Une lettre?

DAMIS.

Lisez.

FLORVILLE, *après avoir lu.*

Quel espoir séduisant !

DAMIS.

Quoi donc?

FLORVILLE.

Embrassez-moi.

DAMIS.

Moins de reconnoissance.

FLORVILLE.

De grâce, permettez...

DAMIS.

Non, je vous en dispense.

FLORVILLE.

Que ne vous dois-je pas !

DAMIS.

Oh ! rien.

FLORVILLE.

Mon cher Damis,
Rien n'égale ma joie.

DAMIS.

Apprenez-m'en la cause ;
Nul ne sent mieux que moi celle de ses amis.

FLORVILLE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quel scrupule ! achevez donc.

FLORVILLE.

Je n'ose.

C'est un secret.

DAMIS.

Pour moi?

FLORVILLE.

Pour vous.

DAMIS.

Je le saurai.

FLORVILLE.

J'en doute.

DAMIS.

J'en suis sûr ; soit de force ou de gré,
Je prétends...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, messieurs? ah ! cette lettre
M'instruit de tout.

FLORVILLE.

Damis est un peu curieux.

LA COMTESSE.

Je vous sais gré, monsieur, d'avoir su la remettre ;
Mais il faut respecter ce qu'on cache à vos yeux.
Un tel éclat m'offense ; et de votre conduite
Ce soupçon déplacé détruit tout le mérite.

DAMIS.

Ah ! sur votre billet je suis loin d'en former :
D'ailleurs je suis certain, s'il pouvoit m'alarmer,
Que pour récompenser ma complaisance extrême,
De tout ce qu'il contient vous m'instruiriez vous-même.

LA COMTESSE.

Non ; rien à cet effort ne pourroit m'engager.
La lettre est à monsieur.

DAMIS.

Mais pourquoi m'en charger?

LA COMTESSE.

Ma confiance en vous peut-elle vous déplaire?

DAMIS.

J'y suis sensible ; mais...

LA COMTESSE.

Vous vous en passeriez.

DAMIS.

Sa joie en la lisant paroissoit si sincère !

ÉMILIE.

Elle étoit donc bien grande?

FLORVILLE.

Oh ! oui.

DAMIS.

Vous le voyez.

LA COMTESSE.

De l'humeur ! c'est assez. J'ai mal jugé votre âme ;
Et ces transports jaloux...

DAMIS.

Moi jaloux ! ah ! madame,
Faut-il pour dissiper ce doute injurieux,
Faut-il à l'instant même abandonner ces lieux?

Laisser Florville ici? tout me sera facile.
Je veux voir désormais votre ami dans Florville;
Car il n'est que cela? Je le crois; j'en suis sûr.
Cette conviction rend mon bonheur plus pur,
Mon amour plus brûlant, et mon cœur plus tranquille.
Eh bien! faut-il partir?

LA COMTESSE.

Vous riez?

DAMIS.

Non; parlez.

LA COMTESSE.

J'y consentirai donc, puisque vous le voulez.

DAMIS.

Comment?

LA COMTESSE.

Je ne crains plus de paroître exigeante.
Florville et moi, monsieur, nous avons pour l'instant
A traiter tous les deux un objet important,
Et nous profiterons de cette offre obligeante.

DAMIS.

Vous plaisantez.

LA COMTESSE.

Non.

DAMIS.

Quoi?...

LA COMTESSE.

Voulez-vous vous dédire?

DAMIS.

Non vraiment... trop heureux!... Allons, je me retire.
Sur-le-champ?

LA COMTESSE.

S'il vous plaît.

DAMIS.

Je le laisse avec vous :
L'effort seroit plus grand, si j'en étois jaloux.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, ÉMILIE, FLORVILLE.

FLORVILLE.

On peut se dispenser de croire à sa parole.

LA COMTESSE.

Vous savez maintenant quel sera votre rôle.

FLORVILLE, *regardant Émilie.*

Et l'espoir fortuné que vous m'avez permis.

LA COMTESSE.

Il est juste.

FLORVILLE.

Daignez le confirmer vous-même.

ÉMILIE.

Monsieur?...

FLORVILLE.

Puis-je espérer?

LA COMTESSE.

Oui, Florville, on vous aime.
Cet aveu dans sa bouche auroit eu plus de prix;
Mais l'honneur la retient, lorsque l'amour l'entraîne :
Dans ce tendre embarras je dois l'aider un peu,
Et lui sauver l'effort de ce premier aveu,
Qu'on fait avec plaisir, mais qu'on prononce à peine.

FLORVILLE.

Ah! comment mériter?...

LA COMTESSE.

En faisant son bonheur.

Aujourd'hui seulement il faudra vous contraindre;
Il faudra de Damis justifier l'erreur;
Oublier Émilie, et m'aimer.

ÉMILIE.

Ou le feindre.

LA COMTESSE.

Tremblerois-tu déja? Rassure-toi; demain,
Pour prix de cet amour, je lui donne ta main.

ÉMILIE.

Demain?...

FLORVILLE.

Est l'heureux jour qui pour jamais nous lie.

ÉMILIE.

On pourroit différer.

FLORVILLE.

Différer? Émilie,
Pourquoi tant de rigueur, et que redoutez-vous?
Quand on aime l'amant, peut-on craindre l'époux?
(A genoux.)
Ah! cessez d'alarmer celui qui vous adore;
Par un plus long délai n'affligez pas son cœur.

ÉMILIE.

Mais un jour, c'est bien peu.

FLORVILLE.

Combien il dure encore,
Quand le jour qui le suit nous promet le bonheur!

LA COMTESSE.

O ciel! voici Damis.

FLORVILLE, *restant à genoux, et se retournant du côté de la comtesse.*

Ne craignez rien, madame:
Eh quoi! vous douteriez de la plus vive flamme?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DAMIS.

DAMIS.

Le style du billet à présent m'est connu.

LA COMTESSE.

Vous voyez qu'on sait tout lorsque l'on veut attendre.

FLORVILLE.

Cet élan d'amitié vous paroît un peu tendre?

DAMIS.

Oui, c'est mal à propos que je suis revenu.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc? pourrions-nous craindre votre présence?
Vous êtes raisonnable.

DAMIS.

Et d'une complaisance...

LA COMTESSE.

Bien grande assurément : pour prouver aujourd'hui
Jusqu'à quel point encor j'ose compter sur elle,
Sans craindre vos soupçons sur un ami fidèle,
Je vous laisse en ces lieux, et je sors avec lui.

SCÈNE VIII.

DAMIS, ÉMILIE.

DAMIS.

L'expression me manque, et ma bouche est muette.
Quel coup! et je l'aimois! Qu'elle soit satisfaite.
Que de ses soins trompeurs Florville soit l'objet,
Sans craindre qu'aujourd'hui son triomphe m'afflige;
Il peut l'adorer.

ÉMILIE.

Non.

DAMIS.

L'épouser.

ÉMILIE.

Non, vous dis-je.

DAMIS.

J'applaudirai moi-même à ce noble projet.

ÉMILIE.

Ah! gardez-vous-en bien... votre erreur est extrême.

DAMIS.

Non, je suis détrompé.

ÉMILIE.

La comtesse vous aime.

DAMIS.

Sa conduite avec moi le prouve.

ÉMILIE.

Assurément.
Je voudrois m'expliquer, parler plus clairement;
Mon silence est cruel, et l'honneur me l'impose.
Mais Émilie est franche; elle connoît sa sœur,
Et malgré vos soupçons vous répond de son cœur.

DAMIS.

Ses torts en sont plus grands.

ÉMILIE.

Eh bien! je le suppose.
Mais, Damis, croyez-moi, modérez vos transports;
Ne vous séparez point d'une amante chérie;
Souvent, pour l'oublier, il faut toute la vie,
Quand un jour eût suffi pour oublier ses torts.

DAMIS.

Eh bien! je puis me rendre : oui, charmante Emilie,

Dans ce cœur déchiré l'amour est le plus fort;
Et je veux, méritant les soins de mon amie,
Pour excuser sa sœur, faire un dernier effort.
C'est à vous de m'aider, mon sort vous intéresse,
Et vous consentiriez à servir ma tendresse.

ÉMILIE.

Oh ! de tout mon pouvoir: que voulez-vous?

DAMIS.

Je veux
Qu'en ce jour, qu'à l'instant vous receviez mes vœux.

ÉMILIE.

Je ne le puis.

DAMIS.

Si fait.

ÉMILIE.

Je sais bien le contraire.
Si vous alliez m'aimer, jugez quel embarras!

DAMIS.

Non, non, rassurez-vous, je ne vous aime pas.
Je le voudrois en vain : sans dessein de vous plaire,
Sans espoir, sans amour, je prétends seulement
Me parer aujourd'hui du nom de votre amant.
Votre sœur me jouoit; ce plan va la confondre.
Pour mieux sonder son cœur, à ses yeux chaque jour
J'affecterai pour vous le plus ardent amour...

ÉMILIE.

Et vous me permettrez de ne pas y répondre?

DAMIS.

Tout comme il vous plaira; vous ferez le traité :
Trop heureux d'être encore un amant maltraité,
Si, secondant l'espoir auquel je m'abandonne,
Du secret de mon cœur vous n'instruisez personne.

ÉMILIE.

Je tremble que ma sœur...

DAMIS.

Non, soyez sans effroi.
Vous n'avez rien à craindre, et je prends tout sur moi.
Eh! comment pourriez-vous redouter sa colère,
Lorsque pour me servir il ne faut que vous taire?

ÉMILIE.

Oh! je vous le promets.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je reviens sur mes pas.

DAMIS.

Ce retour est flatteur: mais je n'y comptois pas.

LA COMTESSE.

Un reproche secret près de vous me ramène,
Et je veux m'expliquer.

ÉMILIE.

Ma présence vous gêne,
Je vais me retirer.

DAMIS, *bas.*

Songez à notre plan.

ÉMILIE.

Au moins souvenez-vous que ce n'est qu'un semblant.

SCÈNE X.

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

J'AI craint que ma conduite avec vous et Florville
Ne vous ait alarmé.

DAMIS.

Non, j'étois fort tranquille.

LA COMTESSE.

Vous voulez me cacher votre ressentiment.

DAMIS.

Je n'en ai point.

LA COMTESSE.

Un peu.

DAMIS.

Du tout absolument;
J'apprends à respecter tous vos goûts en silence.

LA COMTESSE.

Soyez moins complaisant; cette grande indulgence
Pourroit peut-être nuire à votre amour pour moi.

DAMIS.

Il est toujours brûlant.

LA COMTESSE.

En effet, je le voi.
D'un aveu si flatteur je suis très satisfaite;
Mais il me déplairoit, si j'étois plus coquette.

DAMIS.

Vous ne l'êtes point; moi, je ne suis point jaloux.
Nous en avons tous deux la flatteuse assurance;
Et désormais la paix, l'aimable confiance,
Le bonheur le plus vrai renaîtront parmi nous.

En vous tout me plaira, jusques à vos caprices;
Je préviendrai vos vœux, j'étudierai vos goûts;
Et pour suivre un projet dont je fais mes délices,
Je saurai me porter aux derniers sacrifices.

LA COMTESSE.

Moi, je crois qu'il en est d'impossibles pour vous.

DAMIS.

Vous ignorez encor jusqu'où va ma tendresse,
Madame, en m'éprouvant vous connoîtrez mon cœur.

LA COMTESSE.

Voyons donc; vous savez qu'une double promesse
Nous engage tous deux.

DAMIS.

Et j'en fais mon bonheur.

LA COMTESSE

Fort bien : mais un amant dont l'amour est extrême,
Renonçant à l'hymen qu'il pourroit espérer,
De ce lien gênant m'affranchiroit lui-même,
Si mon cœur un moment sembloit le désirer.

DAMIS.

Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Il est de ces femmes légères,
Que l'on voit par malheur varier dans leur choix,
Qu'un caprice conduit, mais dont l'aveu parfois
A su faire excuser les erreurs passagères.
Si je leur ressemblois?

DAMIS.

Vous, madame?

LA COMTESSE, *à part.*

Il pâlit.

(Haut.)
L'amour le mieux fondé quelquefois s'affoiblit,
Souvent il disparoît : je sens le prix du vôtre;
Personne mieux que vous ne mérite ma main.
Mais si mon cœur vouloit que j'en choisisse un autre?

DAMIS.

Florville, par exemple.

LA COMTESSE.

Oui; je suppose enfin
Que ce soit justement le choix fait pour me plaire.

DAMIS, *à part.*

Elle veut me piquer; mais je saurai me taire.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DAMIS.

Eh bien!...

LA COMTESSE.

Parlez; vous ne répondez rien?
Sans doute à cet hymen, monsieur seroit contraire?

DAMIS.

Vous vous trompez : qui? moi, rompre un si beau lien!
Non, non, vous me verriez maîtrisant mieux mon âme,
Y souscrire avec joie.

LA COMTESSE.

Avec joie?

DAMIS.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Je l'épouserai donc.

DAMIS.

Et vous ferez très bien.

LA COMTESSE.

(*A part.*)

Quel ami! Quel sang froid!... Votre âme est généreuse:
De ma main ma promesse étoit un sûr garant,
Et vous me la rendez! le sacrifice est grand.

DAMIS.

Il cesse d'en être un, puisqu'il vous rend heureuse.

LA COMTESSE.

Peut-être éprouvez-vous de violents combats?

DAMIS.

Oui, l'effort est pénible.

LA COMTESSE.

On ne le diroit pas.

DAMIS.

Ah! malgré l'apparence il m'afflige sans doute;
Mais je sais à la fois me taire et m'immoler;
Je fais votre bonheur, et pourrois le troubler
Si je vous instruisois de tout ce qu'il me coûte.
J'avois des droits sur vous, et je vous les remets:
Sans me plaindre un moment, j'y renonce à jamais;
Mais trouvant à vous voir un plaisir nécessaire,
Je veux dans l'avenir rendre mon sort plus doux,
En cherchant les moyens de vivre près de vous.
Vous me le permettez?

LA COMTESSE.

Oui; mais je n'en vois guère.

DAMIS.

Moi, j'en vois un bien simple, il peut nous réunir;
Il m'offre la douceur de vous appartenir,
Et même en me privant de celle que j'adore,
Il pourra sous vos yeux me consoler encore,
Et me faire entrevoir une ombre de bonheur.

LA COMTESSE.

Et quel est ce moyen?

DAMIS.

D'épouser votre sœur.

LA COMTESSE.

Ma sœur!

DAMIS.

Qu'en pensez-vous? ce projet vous enchante,
Je le vois. Quel tableau ce double hymen présente!
L'amour lui prêtera tous ses charmes pour vous,
La constante amitié l'embellira pour nous.
Heureuse avec Florville, et moi près d'Émilie,
Nous jouirons du sort le plus digne d'envie.
Quel jour l'épousez-vous?

LA COMTESSE.

Mais peut-être demain.

DAMIS.

Flatteur empressement! souffrez que je l'imite;
Demain de votre sœur accordez-moi la main;
Ma conduite avec vous peut-être le mérite.
Je cours l'en prévenir; d'ailleurs pour votre amour
Ma présence en ces lieux est au moins inutile,
C'est un temps précieux que je vole à Florville.
Je fus jaloux, son cœur pourroit l'être à son tour,
Je sors; mais secondez ma vive impatience,
Vous êtes aujourd'hui mon unique espérance:
Soit en me rappelant un titre dangereux,
Soit enfin sous le nom du frère le plus tendre,
De vous seule toujours mon destin doit dépendre,
Et ce n'est que par vous que je puis être heureux.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, *seule.*

Je croyois l'éprouver, et c'est lui qui m'éprouve.
Aussi pourquoi vouloir corriger un jaloux?
Pourquoi tous ces détours que mon cœur désapprouve?
Il m'aimoit; j'aurois dû... Mais vous! monsieur, mais vous!
Vous me croyez des torts? soit : eh bien, on s'explique;
On ne voit point les gens avec un air glacé,
Et l'on ne parle pas d'un projet insensé,
Auquel je ne crois point, et qui pourtant me pique.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous! approchez. Vous quittez Damis?

ÉMILIE.

Non.

LA COMTESSE.

Il vous parloit tantôt, et même avec mystère.
Que vous disoit-il donc?

ÉMILIE.

Ma sœur...

LA COMTESSE.

Eh bien?

ÉMILIE.

Pardon.
Mais...

LA COMTESSE.

Me répondrez-vous?

ÉMILIE.

J'ai promis de me taire.

LA COMTESSE.

De vous taire?

ÉMILIE.

Hélas! oui; moi, je croyois bien faire.
C'étoit pour l'obliger.

LA COMTESSE.

Vous prenez trop de soins.

ÉMILIE.

Eh! ne le dois-je pas? pour prix de sa tendresse
Vous vous faites un jeu de l'affliger sans cesse...

LA COMTESSE.

Et vous l'en consolez.

ÉMILIE.

Je le voudrois au moins.

LA COMTESSE.

Sensible à l'intérêt qu'à lui vous daignez prendre,
Sans doute il a pour vous l'amitié la plus tendre?

ÉMILIE.

Oh! oui.

LA COMTESSE, *d'un ton piqué.*

Fort bien.

ÉMILIE.

Comment! a-t-il tort de m'aimer?

LA COMTESSE.

Non, il vous rend justice; et loin de l'en blâmer,
Pour vous prouver combien ce beau choix m'intéresse,
Demain vous l'épousez.

ÉMILIE.

O ciel!

LA COMTESSE.

Je l'ai promis.

ÉMILIE.

Mais, ma sœur...

LA COMTESSE.

Il suffit : je vais joindre Damis
Pour lui renouveler cette heureuse promesse.

ÉMILIE.

Ah ! souffrez que...

LA COMTESSE.

Restez.

ÉMILIE.

Dans l'instant vous saurez...

LA COMTESSE.

Je sais qu'il vous convient, et vous l'épouserez.

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, *seule.*

Elle n'écoute rien ; que je suis malheureuse !
L'ai-je donc mérité? Sans être curieuse,
Je sais tout : malgré moi je suis de deux projets ;
On me donne à garder malgré moi deux secrets ;
Je veux servir Damis, et son étourderie...

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, DAMIS.

ÉMILIE, *courant à lui.*

Ah ! ne m'épousez pas, monsieur, je vous en prie.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? votre sœur seroit-elle en courroux?

ÉMILIE.

Oui, j'ai pu lui déplaire, et je ne veux plus feindre.
Courons la détromper.

DAMIS.

Un moment, calmez-vous.

ÉMILIE.

Non, vous ne savez pas combien je suis à plaindre!
Elle veut que demain vous soyez mon époux.

DAMIS.

Demain?

ÉMILIE.

Rien n'est plus vrai : sentez-vous ma disgrâce?

DAMIS.

Allez, ne craignez rien, cet hymen est un jeu.

ÉMILIE.

Elle le veut, vous dis-je.

DAMIS.

Oui; mais pour qu'il se fasse,
Il faudra bien aussi que je le veuille un peu.

ÉMILIE, *voulant sortir.*

Permettez que de tout elle soit éclaircie.

DAMIS.

Ah! vous me perdriez.

ÉMILIE.

Je lui dois cet aveu.

DAMIS.

Différez-le d'un jour.

ÉMILIE.

Non.

DAMIS.

Je vous en supplie ;
Faut-il pour l'obtenir se mettre à vos genoux?

ÉMILIE.

Si l'on vous y voyoit! de grâce, levez-vous.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous pourriez mieux cacher les transports de votre âme.

DAMIS.

Il est permis, je crois, d'être aux pieds de sa femme.

ÉMILIE.

Ma sœur...

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

DAMIS, *bas, à Émilie.*

Et ne lui dites rien.

ÉMILIE.

Je n'ose m'expliquer...

DAMIS.

Fiez-vous à mon zèle.
Je ferai votre paix.

ÉMILIE.

Vous me le devez bien.

SCÈNE XVI.

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vos projets sont brillants!

DAMIS.

Trouvez-vous?

LA COMTESSE.

L'entretien
Paroissoit vif : enfin vous vous fixez près d'elle?

DAMIS.

Si comblant mes désirs, votre aveu suit le sien.

LA COMTESSE.

Pourquoi non? cet hymen me semble très sortable.

DAMIS.

Plus je la vois, et plus je le crois raisonnable.

LA COMTESSE.

Vous l'aimez donc?

DAMIS.

Mon cœur sait au moins l'estimer.

LA COMTESSE.

Quel cœur! quelle constance! un jour le rend volage.

DAMIS.

Lorsque l'on vous connoît, il suffit pour aimer;
Mais pour vous oublier, il en faut davantage.

LA COMTESSE.

Dès demain cependant vous épousez ma sœur?

DAMIS.

Et même cet hymen nous promet le bonheur.

LA COMTESSE.

Comment?

DAMIS.

Pour être amants, il suffit de se plaire;
Pour être époux, madame, il faut se convenir,
Au moment de son choix entrevoir l'avenir,
Plus que l'esprit enfin chercher le caractère :
Celui de votre sœur n'est pas encor formé;
Je veux, si quelque jour je puis en être aimé,
Développer le sien avec un soin extrême,
La porter à penser, à tout voir par moi-même;
Pénétrer dans son cœur, le suivre pas à pas;
Je le disposerai surtout à l'indulgence :
J'ai tant de défauts!

LA COMTESSE.

Vous?

DAMIS.

Je ne m'aveugle pas.
Je vois entre nous deux quelle est la différence :
Oui, je renonce à vous, et je sens qu'il le faut;
Pour vous appartenir j'étois né trop sensible.

LA COMTESSE.

C'est souvent un malheur, mais jamais un défaut.

DAMIS.

Pour triompher de moi, j'ai tenté l'impossible :
Je suis toujours jaloux, et vous les haïssez;
A mes moindres penchants les vôtres sont contraires;
Notre conduite enfin, tout nous démontre assez
Qu'il est peu de rapports entre nos caractères.

LA COMTESSE.

Moi j'en trouve beaucoup.

DAMIS.

Peut-être sans raison;
Car, en examinant, vous verrez... Mais, pardon,

J'oubliois que demain vous épousez Florville,
Et qu'un plus long détail deviendroit inutile.

LA COMTESSE.

Voyons toujours.

DAMIS.

Demain n'est-il pas l'heureux jour
Choisi pour couronner vos vœux et son amour?

LA COMTESSE.

Mais rien n'est décidé. Que disions-nous?

DAMIS.

Madame,
Nous parlions des rapports qui sont entre nous deux.

LA COMTESSE.

Ah! oui.

DAMIS.

Je croyois voir qu'ils n'étoient pas nombreux.
D'abord s'il faut ici vous dévoiler mon âme,
Je ne puis vous cacher que je suis exigeant.

LA COMTESSE.

Peut-être un peu.

DAMIS.

Beaucoup : je voudrois que ma femme
Vît mes torts sans colère et d'un œil indulgent;
Qu'elle me pardonnât un peu de jalousie.

LA COMTESSE.

Vous pourriez y compter.... Je connois Émilie.

DAMIS.

Je voudrois du reproche éviter le danger;
Pour ne rien craindre enfin, la lui voir partager.

LA COMTESSE.

Vraiment?

DAMIS.

Je sens très bien que c'est un ridicule.

LA COMTESSE.

Mais non ; pour bien aimer, je le dis sans scrupule,
Il faut avoir senti quelque dépit jaloux ;
L'amour en est plus vif.

DAMIS.

Je le crois, moi ; mais vous,
Vous ne le pensez pas.

LA COMTESSE.

Et pourquoi moins qu'un autre ?
Je le répète encor, mon système est le vôtre.

DAMIS.

Vous riez.

LA COMTESSE.

Je dis vrai.

DAMIS.

Pour croire à cet aveu,
Il faudroit qu'à mes yeux vous devinssiez jalouse.

LA COMTESSE.

Si je l'étois déja ?

DAMIS.

Vous ! allons, c'est un jeu.

LA COMTESSE.

Non.

DAMIS.

Là, de bonne foi, vous le seriez un peu ?

LA COMTESSE.

Oui.

DAMIS.

Quel bonheur !... faut-il qu'un autre vous épouse !
Ah ! si nous avions su nous connoître plus tôt !

LA COMTESSE.

Souvent pour tout changer il ne faudroit qu'un mot.

DAMIS.

Comment le deviner?

LA COMTESSE.

Ma sœur est libre encore.

DAMIS.

Florville aussi.

LA COMTESSE.

Sans doute, et Florville l'adore.

DAMIS.

Eh! non : c'est vous qu'il aime.

LA COMTESSE

Il l'a feint un moment.

DAMIS.

Vous le croyez?

LA COMTESSE.

Ma sœur, pour reprendre sa chaîne,
Peut-être à votre main renonceroit sans peine.

DAMIS.

Oui; son amour pour moi n'est pas très violent.

LA COMTESSE.

Faudra-t-il les unir?

DAMIS.

La question me gêne.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DAMIS.

Voyez.

LA COMTESSE.

Parlez.

DAMIS.

Je prononce en tremblant :
En réglant leurs destins nous décidons des nôtres.
Pour son propre intérêt mon cœur est alarmé ;
Mais je veux m'oublier pour le bonheur des autres :
Vous aimez votre sœur, Florville en est aimé,
Je lui remets ses droits.

LA COMTESSE, *lui présentant sa main.*

Et je vous rends les vôtres.

DAMIS.

Ah ! d'un pareil bienfait je connois tout le prix :
Me pardonnerez-vous le détour que j'ai pris?
Déguisant à vos yeux cette ardeur qui m'enflamme,
Il falloit avec art vous piquer à mon tour ;
Il falloit par degrés faire entrer dans votre âme
Ce sentiment jaloux, le seul tort de l'amour.
Amant trop fortuné, je vous l'ai fait connoître :
Vous sentez qu'en aimant on ne peut l'éviter.
Vous me rendez des droits dont j'abusai peut-être,
Et je ne les reprends que pour les mériter.
Oublierez-vous mes torts?

LA COMTESSE.

La feinte étoit cruelle.

DAMIS.

Vous aviez commencé, j'ai pu vous imiter ;
Et pour fixer un cœur qui sembloit infidèle,
Me servir d'un moyen peut-être peu flatteur.
Pardon.

LA COMTESSE.

Ma vanité souffroit moins que mon cœur.

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, DAMIS, ÉMILIE, FLORVILLE.

DAMIS.

Voici nos deux amants. Venez, belle Émilie,
Que je m'acquitte enfin de ce que je vous doi;
Donnez-moi votre main.

LA COMTESSE, *à Florville.*

La vôtre, je vous prie.

DAMIS.

Donnez-la sans trembler.

ÉMILIE.

Mais...

DAMIS.

Ce n'est pas pour moi.

ÉMILIE.

Ah!

DAMIS.

Vos vœux sont remplis.

ÉMILIE.

Si ma sœur est heureuse.

LA COMTESSE.

Oui; de nos démêlés je soupirois tout bas,
Et je sens que l'épreuve est souvent dangereuse.

ÉMILIE.

Ah! Florville, aimez-moi; mais ne m'éprouvez pas.

FLORVILLE.

Non, jamais; pour l'hymen le doute est une offense,
Et son premier plaisir est dans la confiance.

DAMIS.

Je le crois, et promets de n'être plus jaloux.
Oui, tout me le défend, malgré votre indulgence,
Votre bonheur, le mien, peut-être la prudence:
On pardonne à l'amant; mais on punit l'époux.

FIN DES ÉPREUVES.

LE

JALOUX SANS AMOUR,

COMÉDIE,

PAR IMBERT,

Représentée, pour la première fois, le 8 janvier 1781.

NOTICE

SUR IMBERT.

Barthélemi Imbert, né à Nîmes en 1747, mourut à Paris en 1790, dans sa quarante-quatrième année. On a de lui des poëmes, des contes, des fables, des pièces pour le théâtre italien; mais nous ne parlerons, suivant notre usage, que de celles qu'il a composées pour le théâtre François.

Le Gâteau des Rois, comédie en un acte, en vers, jouée le 6 janvier 1775, n'eut que cette représentation.

Le 8 janvier 1781 parut, pour la première fois, *le Jaloux sans Amour,* comédie en cinq actes, en vers libres. Cette pièce fut mal accueillie : on la donna néanmoins le surlendemain; le public ne la reçut guère mieux; mais, au moyen des changements que l'auteur y a faits, elle a obtenu depuis un succès flatteur.

L'Inauguration du Théâtre François, pièce en un acte, en vers, représentée le 7 avril 1782, à l'occasion de l'ouverture de la salle du faubourg Saint-Germain, fut fort applaudie.

Les Fausses apparences, ou *le Jaloux malgré lui*, comédie en trois actes, en vers, fut représentée, pour la première fois, le 24 avril 1789, et eut peu de succès.

Marie de Brabant, tragédie, donnée le 9 septembre de la même année, obtint plusieurs représentations; mais elle n'est point restée au répertoire. C'est la dernière pièce de son auteur.



PERSONNAGES.

LE COMTE D'ORSON.
LA COMTESSE D'ORSON.
LE MARQUIS DE RINVILLE.
LE CHEVALIER D'ELCOUR.
MADEMOISELLE D'ORSON.
LISETTE.
FRONTIN.
DUMON.

La scène est à Paris, chez le comte d'Orson.

LE
JALOUX SANS AMOUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Un serviteur fidèle et sage,
Mon enfant, fait toujours passer
Les devoirs du service avant ceux du ménage.

LISETTE.

Ainsi donc tu vas me laisser
Sans me dire un seul mot?

FRONTIN.

Si fait, ma chère femme;
Je te dis.. bon jour.

LISETTE.

Oui, pour t'enfuir de ces lieux.
Tous tes bons jours sont des adieux.

FRONTIN.

J'attends ici mon maître.

LISETTE, *entendant sonner.*

Et moi, j'entends madame.
(Elle sort.)

SCÈNE II.

FRONTIN, *seul.*

Mon cher Frontin, un moment, s'il vous plaît.
Quand dans la tête on a plus d'une affaire,
Il faut se raconter le soir ce qu'on a fait,
Et le matin ce qu'on doit faire.
D'abord, aller parler au joaillier Martin;
Venir de mon message aussitôt rendre compte;
Puis porter à Sophie un billet du matin;
Puis... voilà tout, je crois. Monsieur le comte
Ne me laisse pas vivre en homme désœuvré.
De deux emplois ici je me vois honoré:
Courir après Sophie, et garder la comtesse;
Avoir l'œil sur la femme, et servir la maîtresse;
Ce n'est pas là, je crois, un petit embarras.
Mais ne nous plaignons point; mon maître n'a-t-il pas
Une peine égale à la nôtre?
Comme nous, il a deux emplois
Assez embarrassants : être tout à la fois
Jaloux de l'une, amant de l'autre;
C'est employer son temps, je crois.
Voici le chevalier. Tâchons de disparoître.
Je crains son entretien. Quoiqu'ami de mon maître,
De notre train de vie il paroît mécontent;
Il nous condamne aujourd'hui, quand peut-être
Hier il en faisoit autant.

(Il fait semblant de ranger dans l'appartement, pour tâcher de s'esquiver.)

SCÈNE III.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

FRONTIN, ce confident si discret, si fidèle,
Pourroit bien nous servir à démasquer la belle.
(Haut.)
Bon jour, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Venez, des bons valets rare et parfait modèle.

FRONTIN.

Monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Vous savez allier
L'amour et le respect, la prudence et le zèle.

FRONTIN.

Ah! monsieur...

LE CHEVALIER.

Approchez; allons, point de pudeur.
Tant de timidité me paroît bien étrange :
Quand on mérite la louange,
Il ne faut pas en avoir peur.

FRONTIN, *à part.*

(Haut.)
Voudroit-il me sonder? Monsieur, c'est trop d'honneur.

LE CHEVALIER.

Eh non! point du tout; c'est justice.
Je vous trouve pour le service
Un homme d'or.

FRONTIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Aussi
Le comte librement vous parle, vous écoute;
Il vous traite... en ami.

FRONTIN.

Moi, monsieur, en ami?
Monsieur le chevalier veut plaisanter, sans doute.
Oh! monsieur sait trop bien ce qu'un maître aujourd'hui
Doit laisser de distance entre un valet et lui.
Non, il se rend justice, et je sais me la rendre.
Comme il connoît ses droits, je connois mon devoir.
Vraiment, il nous feroit beau voir,
Moi monter jusqu'à lui, lui jusqu'à moi descendre!
Il seroit, à vrai dire, un sot de le vouloir;
Je serois un fat d'y prétendre.

LE CHEVALIER.

C'est être trop modeste; un fidèle valet,
Sans avilir son maître, obtient sa confiance.
Le comte est juste; il vous connoît discret;
Et je gagerois bien, s'il a quelque secret,
Qu'il vous en a fait confidence.
Il le doit du moins.

FRONTIN, *d'un air indifférent.*

En ce cas,
Il faut croire qu'il n'en a pas;
(A part.)
Car il ne m'a rien dit. Il me cherche.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il m'évite.

FRONTIN, *d'un air pénétré.*

Ah! monsieur, il n'est plus, ce temps passé trop vite,
Où les maîtres moins fiers, plus sages, plus humains,
Nous venoient confier leurs plus secrets desseins.
Dans leurs plus graves entreprises
D'amour, d'hymen, de tout absolument,
Pas un mot au valet. Vraiment,
Je ne m'étonne plus s'ils font tant de sottises!
Pour le conseil on nous a cassés tous :
Hors les moments où l'on nous gronde,
On ne songe pas plus à nous
Que si nous n'étions pas au monde.
Le service autrefois de tant d'honneur suivi
Est bien tombé! C'est à n'y rien connoître.
Quelle pitié! maintenant chaque maître
Ne prend des serviteurs que pour être servi.
Des valets confidents? on n'en voit plus paroître;
Il ne s'en fait plus ici-bas.

LE CHEVALIER.

Oh! moi, j'en vois encor.

FRONTIN.

Moi, je n'en connois pas.

(A part.)

Il s'avance.

LE CHEVALIER, *à part.*

(Haut.)

Il recule. Oh! çà, mon cher, écoute;
Entre nous, comment va son cœur?

FRONTIN.

De qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

De ton maître. Sans doute
Il la voit souvent?

FRONTIN.

Qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

Parbleu! cette aimable personne

FRONTIN.

Je ne vous entends point. Monsieur en connoît tant...

LE CHEVALIER, *s'approchant de l'oreille de Frontin.*

Sa maîtresse. Hem! cela s'entend?

FRONTIN, *reculant deux pas.*

Ah! monsieur!

LE CHEVALIER.

Quoi! cela t'étonne?
Quel mal vois-tu donc à cela?

FRONTIN.

O ciel! que me dites-vous là?
Comment! monsieur pourroit vivre en mari coupable,
Possédant une épouse honnête, douce, affable,
Qui n'a nul défaut, nul travers;
Une femme, en un mot, qui dans tout l'univers
N'aime que lui, ne voit que lui d'aimable?
Non, monsieur, non, cela n'est pas croyable;
Et si la chose étoit réellement,
Sans un chagrin mortel je ne pourrois l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Allons, tu ne sais rien, soit. Dis-moi seulement,
Ton maître... à ton insu, va-t-il assidûment?...

FRONTIN.

Fort bien, je commence à comprendre;
Cet entretien pour vous n'est qu'un amusement.

Être gai, je le sais, est votre affaire unique ;
Mais j'en ai d'autres, moi : si je les différois,
Auprès de vous, à coup sûr, je perdrois
Ce beau renom de parfait domestique :
Je veux le conserver. Pardon, monsieur, pardon.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, *seul.*

Le coquin est impénétrable,
Et cependant la comtesse d'Orson
Se désole, est inconsolable.
Son cœur auprès de moi se déguisoit en vain ;
Hier j'en arrachai l'aveu de son chagrin.
Cesser de plaire étoit trop peu pour elle ;
Il faut que son injuste époux
Joigne à l'affront d'être infidèle
Le travers d'être encor jaloux.
Cet assemblage-là n'est que trop en usage ;
Plus d'un époux, en promenant ses vœux,
Au dehors est amant volage,
Au dedans mari soupçonneux.
D'un cœur qu'on a quitté l'on veut être encor maître ;
Il est de faux jaloux, j'en trouve chaque jour ;
Et l'amour-propre fait peut-être
Autant de tyrans que l'amour.
La comtesse, quoiqu'un peu fière...
La voici.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Chevalier, vous dînez avec nous?

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Point de mais, car j'ai compté sur vous :
Je vous retiens pour la journée entière.
Vous êtes gai; moi, vous n'en doutez pas,
J'ai besoin de gaîté.

LE CHEVALIER.

Madame, je défie
Mon enjouement, dont on fait tant de cas,
De pouvoir égaler votre philosophie.
Sans que votre chagrin ait jamais éclaté,
Des amours de d'Orson vous avez connoissance;
Vous feignez, par votre silence,
D'ignorer sa légèreté;
Et votre amoureuse prudence
Dérobe aux yeux d'autrui son infidélité,
Comme vous cacheriez votre propre inconstance.
Par exemple, sa fête arrive; c'est demain :
A son insu, d'Erbon fait exprès une pièce
Pour son bouquet, où l'on vous voit soudain
Prendre un rôle amoureux, touchant, plein de tendresse...
On vous croiroit heureuse au milieu du chagrin.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous? la plainte, en pareille infortune,
Est toujours inutile... et souvent importune.

Tout inconstant qu'il est, chevalier, entre nous,
Je l'avouerai, j'aime encor mon époux.
Mes reproches pourroient exciter sa colère.
Si je suis triste auprès de lui,
Il me fuira pour éviter l'ennui.
Quoi ! si, même en l'aimant, j'ai cessé de lui plaire,
Croirai-je que l'humeur, les cris me le rendront?
Dois-je espérer que mes plaintes feront
Ce que mon amour n'a pu faire?
Contre moi ce seroit l'armer.
Exhaler son dépit contre un mari coupable,
C'est, en voulant se faire aimer,
S'efforcer d'être moins aimable.
L'avouerai-je? il me semble aussi que dès ce jour,
Feignant de ne pas voir un amour qui me blesse,
Je facilite son retour,
S'il me rend jamais sa tendresse.
Mais s'il savoit déja qu'on m'a dit ses secrets,
Une fausse pudeur, mêlée à ses regrets,
Peut rendre vain un remords véritable;
Pour ne pas s'avouer coupable,
Il le seroit peut-être encore après.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour le coup, c'est-là, je le confesse,
Mettre d'accord l'amour et la raison.

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit, pour vous, vivez avec d'Orson;
Attendons que le temps me rende sa tendresse.
Vous voulez épouser sa sœur, dont la jeunesse...
A propos, chevalier, (pour changer l'entretien
Qui, grave en commençant, malgré moi pourroit bien
Finir encor par la tristesse)

Votre ami dès long-temps, d'Orson veut aujourd'hui
Par d'autres nœuds vous attacher à lui;
Il désire votre alliance.
Mais, vous le dirai-je? entre nous,
Je redoute souvent en vous
Un certain air.... peu sage, un ton d'insouciance....
De bonne foi, trouvez-vous, là,
Que, sans risque, d'Orson vous destine pour femme
Sa jeune sœur?

LE CHEVALIER.

Je vous entends, madame.
Vous craignez... des écarts. Oh! ce n'est plus cela.
Bon, je me suis rangé; mais là, réforme entière.
Il est vrai qu'autrefois, apôtre de l'amour,
Mille exploits ont marqué ma brillante carrière.
Peu touchés de ma gloire, un jour
Mes chers parents, je le confesse,
Furent près d'obtenir un ordre de la cour
Pour m'enfermer, par défaut de sagesse.
Peut-être ils disoient vrai; mais on voit bien, je croi,
Que maintenant c'est par là que je brille;
Je suis plus sage qu'eux, à coup sûr; et ma foi,
Aujourd'hui ce seroit à moi
A faire enfermer ma famille.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez donc fermement
Guéri, là, tout-à-fait?

LE CHEVALIER.

Oh! radicalement.

LA COMTESSE.

Je ne sais, quelquefois je trouve difficile...

LE CHEVALIER.

Ah ! soyez raisonnable aussi.
Il ne faut pas juger de mes mœurs par mon style ;
Car bien que ma réforme ait des mieux réussi,
Elle est nouvelle encor, c'est un apprentissage ;
J'ai bien changé mes mœurs ; mais ma foi, jusqu'ici,
Je n'ai pas eu le temps de changer mon langage.
Agir vaut, après tout, mieux que parler, dit-on.
Combien de gens qui, dans la vie,
Se conduisent en fous et qui parlent raison !
Pour moi j'agis en sage et je parle folie.
Voyez un peu le grand malheur !
Madame, pour mon style ayez quelqu'indulgence ;
Encore un coup, par lui ne jugez point mon cœur ;
Je ne suis libertin que par réminiscence.

LA COMTESSE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, à parler franchement,
Si j'étois père de famille,
Avec tout l'or du monde, impitoyablement
Je refuserois pour ma fille
Un gendre qui toujours eût vécu sagement ;
Quelque peu de dérangement
Me donneroit bien plus de confiance.
Vous riez ?

LA COMTESSE.

Cette idée est neuve. Apparemment,
Chevalier, c'est ici quelque réminiscence ?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je crains tout précoce Caton ;
Je crains toujours son arrière-saison.

On n'est pas bon marin, si l'on n'a fait naufrage;
A force de broncher, on marche en sûreté :
Il faut enfin, pour être vraiment sage,
Ne l'avoir pas toujours été.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, sur votre mariage
Je reprends ma sécurité.
Mais notre jeune sœur? çà, que pensez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

J'ai peur de l'aimer trop. Ma foi...

LA COMTESSE.

Cette crainte est encor nouvelle.

LE CHEVALLIER.

Oui, j'en ai peur. N'en déplaise à l'effroi
Que vous donne mon caractère,
Je crois que c'est moi seul qui suis le téméraire.

LA COMTESSE.

Le téméraire? Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Votre charmante sœur a tout; elle sait plaire.
De son couvent elle apporte chez nous
Cette aimable candeur qui nous est étrangère :
Malgré sa précoce raison,
Son esprit toujours gai conserve encor le ton
Et presque les goûts de l'enfance;
C'est un charme de plus, d'accord. Mais quand j'y pense,
Elle est bien jeune! elle n'aime encor rien!
Elle a mon cœur, et moi j'attends le sien.
Sous les lois de l'hymen sans peine elle se range;
Mon enjouement lui plaît; je la vois chaque jour :
Mais il est clair qu'on me donne en échange

De l'amitié pour de l'amour.
C'est perdre gros!

LA COMTESSE.

Un peu de patience.
L'amour viendra; peut-être est-il déja venu.

LE CHEVALIER.

Il se cache donc bien.

LA COMTESSE.

Non, je trouve.... j'ai vu
Dans ses regards un air de complaisance,
Certain intérêt...

LE CHEVALIER.

Moi je voi
Qu'avec plaisir elle cause avec moi.
Ma gaîté lui plaît, elle en use.
Je lui parle d'amour? après,
Demandez-lui si je lui plais;
Elle répond que je l'amuse.
Voilà tous mes succès.

LA COMTESSE.

Attendez jusqu'au bout.
D'avance je vous suis garant de sa tendresse.
Mais à notre vieux oncle attachez-vous surtout;
Vous connoissez son crédit, sa richesse;
Il aime sa petite nièce...
Comme il vous aimera, j'en ferois le serment.
Du fond de son château, le marquis de Rinville
Vient passer avec nous quelques jours seulement;
Il faut vous le dépeindre. Aimable, doux, facile,
Sur un mot, quelquefois, le marquis brusquement,
De l'extrême douceur, passe à l'emportement;
Sitôt qu'il parle, il aime qu'on l'admire;

Et quand ce qu'il a fait, ou ce qu'il vient de dire,
Mérite la louange, on le voit à l'instant
Faire lui-même sa satire
Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend.
Du reste il se dévoue aux personnes qu'il aime;
Il met à les servir une chaleur extrême;
Toujours allant, venant, actif, plein de raison,
Même d'esprit.

LE CHEVALIER.

Je connois son mérite;
Je sais aussi comme il aime d'Orson.
Mais le plaisant, c'est que sur sa conduite
Il n'ait pas le moindre soupçon.
Il croit voir, en vous deux, Astrée et Céladon.
Et son erreur ne doit pas nous surprendre;
Chez la femme l'ennui prend l'air gai; chez l'époux,
L'infidèle est caché sous les traits du jaloux;
Qui pourroit ne pas s'y méprendre?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

C'est encor moi.

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Oui, je dîne avec vous;
J'ai changé mes projets. Il n'est pas si facile
De se débarrasser du marquis de Rinville.
(A la comtesse.)
Monsieur le chevalier, votre valet. Ma foi,

Le cher époux aussi revient ; je vous l'amène.
Cela vous fait bien de la peine?
Vous m'en voulez?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Moi, non.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! je le croi.
Que vous vous haïssez!... Savez-vous qu'il m'étonne?
Comment! il raffole de vous.
C'est un amant, et non pas un époux.
Oh! celui-là, je vous le donne
Pour un mari fidèle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui, fidèle est bien vu :

LE MARQUIS.

Même jaloux. D'Orson n'en est pas convenu;
Mais j'ai vu ce travers, et je le lui pardonne.
(Confidemment.)
Avouez cependant qu'en lui donnant la main,
A ce qui vous arrive enfin
Vous étiez loin de vous attendre?

LA COMTESSE, *en soupirant.*

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Avouez que le connoissant peu,
Vous n'auriez jamais cru, dans mon jeune neveu,
Trouver un époux aussi tendre?
Que vous ne comptiez pas du moins
En être à la fleurette encore, aux petits soins,
Une fois la noce passée?

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Hem? vous voir aimer si constamment!
A la folie! éperdument!
Comme un enfant gâté sans cesse caressée!

LA COMTESSE.

De grâce, brisons sur ce point...

LE MARQUIS, *s'emportant.*

Eh bien, quoi! ne diroit-on point
Qu'il vient de sortir de ma bouche
Des termes, quelques privautés
Dont votre pudeur s'effarouche?
Vous avez quelquefois des puérilités...
Vous fais-je tort de?...

LA COMTESSE.

Non, sans doute,
Et ce n'est rien de tout cela;
Mais je crois que ces discours-là
Amusent peu monsieur, qui nous écoute.

LE CHEVALIER.

Madame!...

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi donc, s'il vous plaît? moi je croi
Que ceci l'intéresse ainsi que vous et moi.
Oui, monsieur, vous avez mon estime; et j'espère
Qu'à son tour l'amitié va bientôt nous unir.

LE CHEVALIER.

Je ferois tout, monsieur, pour l'obtenir.

LE MARQUIS.

Je vous soupçonne un fort bon caractère;
Oui, jamais d'humeur, toujours gai;
Ici d'abord je vous ai distingué,
Et j'aurois fait le choix que d'Orson vient de faire.

LE CHEVALIER.

Vous en doublez le prix.

LE MARQUIS.

Je l'ai beaucoup loué
De donner à sa sœur un époux enjoué.
A mon sens, la gaîté vaut presque la sagesse.
On dit que c'est un don? pour moi, je le confesse,
J'en fais une vertu. D'un long cercle boudeur,
Comme un seul homme gai sait bannir la tristesse!
L'homme gai, dans le monde, est un vrai bienfaiteur.
Moi-même, pour beaucoup, je voudrois de bon cœur
L'être aussi malgré la vieillesse.

LE CHEVALIER.

J'ignore si réellement
L'âge a, monsieur, pris sur votre enjouement;
Mais quant à moi, je vous proteste
Qu'à vous juger sur ce que j'ai pu voir,
Tout ce que je peux en avoir
Ne vaut pas ce qui vous en reste.

LA COMTESSE.

Mon oncle? il est plus gai que nous,
Plus gai cent fois.

LE MARQUIS.

Oui, trouvez-vous?
Ma foi, dans cette triste vie
Je ris tant que je peux, je ne le cèle point.
Le code entier de ma philosophie
Se renferme dans ce seul point.
Pourquoi donc s'affliger tant que le plaisir dure?
Avant que l'ennui vienne, à quoi bon s'ennuyer?
Dois-je prendre au mois d'août le manchon, la fourrure,
Parce qu'il doit geler au milieu de janvier?

Au gré du temps je m'amuse ou m'ennuie;
Comme il vient, je le prends; quand la goutte me tient,
Je ne fais pas le fier, je crie;
Je ris d'autant quand ma santé revient.
Mais peut-être, ma nièce, avec mon bavardage,
Je radote? hem? n'est-ce pas? mes amis,
C'est le lot des vieillards, c'est un fruit de mon âge.

LE CHEVALIER.

Monsieur, si l'on radote en tenant ce langage,
Nulle sagesse, à mon avis,
Ne vaut un pareil radotage.

LA COMTESSE.

Pardon, messieurs, je vous quitte un instant.
D'Elcour, je vais parler à ma sœur qui m'attend;
Elle a quelque chose à m'apprendre;
Et les secrets qu'on va me confier,
J'aurai peut-être à vous les rendre.

LE MARQUIS.

Allez, allez.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Voici d'Orson; j'ai cru l'entendre.
Gageons, monsieur le chevalier,
Qu'au passage elle va l'attendre,
Pour lui dire en particulier
Son petit bonjour. Hem?

LE CHEVALIER.

Cela pourroit bien être.

LE MARQUIS.

Oh! oui, ces pauvres enfants là,
Ce sont deux tourtereaux. J'avois prévu cela.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui-da, c'est fort bien s'y connoître!

LE MARQUIS.

Allons trouver d'Orson. Monsieur, j'attends de vous
Qu'à son tour ma petite nièce,
Quand une fois vous serez son époux,
Aura le sort de la comtesse.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est lui vouloir grand bien!

LE MARQUIS.

Je vous en prie au moins.
Vous me le promettez?

LE CHEVALIER.

J'emploierai tous mes soins...

LE MARQUIS.

Et qu'après votre mariage
Vous montrerez, en dépit du bon ton,
Autant d'amour qu'en a d'Orson.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, monsieur, d'en avoir davantage.

LE MARQUIS.

Nous y voilà! bon! serment d'amoureux!
Qui promet trop, tient peu : laissez ce style;
Aimez autant, c'est tout ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, monsieur, qu'il me sera facile
D'obéir sur ce point au-delà de vos vœux.

LE MARQUIS.

Eh non!

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur; je vous assure...
Mon cœur me dit...

LE MARQUIS.

Il ment.

LE CHEVALIER.

J'ai là
De quoi l'aimer...

LE MARQUIS.

Eh ! je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Je sens bien plus...

LE MARQUIS.

Ne sentez que cela.

LE CHEVALIER.

Je vous dis...

LE MARQUIS.

Eh ! monsieur !

LE CHEVALIER.

Mon cœur...

LE MARQUIS, *le prenant par dessous le bras et l'entraînant.*

Ah ! quelle rage !
Ma nièce ne veut pas qu'on l'aime davantage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

D'Orson, à ce que j'aperçoi,
Vous chérit tendrement.

LE CHEVALIER.

Nulle amitié, je croi,
Ne peut l'emporter sur la nôtre;
Et nous boudons toujours : souvent, Dieu sait pourquoi!
Nous ne pouvons, le comte et moi,
Ni vivre en paix, ni vivre l'un sans l'autre.
Ce qui, par exemple, est pour nous
La cause d'un débat toujours prêt à renaître,
C'est son caractère jaloux.

LE MARQUIS.

Jaloux? oh! tant qu'il peut.

LE CHEVALIER.

Et plus qu'on ne doit l'être :
Car la comtesse enfin doit à peine endurer
Cette ennuyeuse frénésie.

LE MARQUIS.

Eh! non, non; les amants, j'ose vous l'assurer,
Se plaignent de la jalousie
Et sont ravis de l'inspirer:
Lorsqu'un jaloux déplaît, c'est qu'on est sans tendresse;

Mais un jaloux qu'on aime afflige rarement.
Pour mon neveu, je le confesse,
Du privilège il use largement.

LE CHEVALIER.

Mais, qu'est-il devenu? J'ai cru qu'en ce moment
Il nous suivoit.

LE MARQUIS, *après avoir rêvé.*

Ah! la bonne folie!
Ma nièce alloit écrire un mot à son amie;
J'oserois gager hardiment
Qu'il est parti sans nous rien dire,
Pour épier ce qu'elle alloit écrire.

LE CHEVALIER.

Il en est capable, entre nous.

LE MARQUIS.

Avez-vous aperçu presqu'un air de courroux
Sitôt qu'elle a parlé de billet?

LE CHEVALIER.

Ce langage,
Sans doute, dans son cœur, a réveillé l'image
De toutes les horreurs qu'enferme un billet doux.
Il entre...

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Il a l'air pensif.

LE CHEVALIER.

Sa figure
A, ce me semble, un peu d'humeur.

(Au comte.)

Qui peut t'avoir donné, comte, cet air rêveur?
Seroit-ce encor ton aventure
D'hier?

LE MARQUIS.

Une aventure? et peut-on la savoir?

LE COMTE, *avec un rire forcé.*

Elle est... fort plaisante.

LE CHEVALIER.

A te voir,
On ne la croiroit pas plaisante, je te jure.

LE COMTE.

Hier au soir, est arrivé d'Erbon.
Tout en entrant il a bien vite
Demandé madame d'Orson,
A qui, pour une affaire, il faisoit sa visite.
Je l'ai voulu mener chez elle promptement,
Voyant qu'il ne pouvoit l'attendre;
Et quelqu'un a couru vers son appartement,
L'avertir que j'allois m'y rendre.
Nous montons donc assez vite et sans bruit.

LE CHEVALIER.

Bon! ceci sent un peu l'aventure de nuit;
Le récit encor m'intéresse.

LE COMTE.

A peine arrivons nous, sur-le-champ la comtesse
Se lève, accourt, s'avance à travers une pièce,
Éclairée... assez foiblement.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Oh! c'est ici... que commence la scène...

Elle couroit... l'on ne voyoit qu'à peine...
Et... par méprise apparemment...
Dans les bras de d'Erbon...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Elle se jette:
Vous voilà, mon ami, dit-elle tendrement!...
Et jusqu'à mon oreille arrive promptement
Un bruit qui soudain se répète...

LE MARQUIS.

Comme tu disois bien, l'aventure est vraiment
Plaisante.

LE CHEVALIER, *riant aux éclats.*

Oh! rien n'est plus comique.

LE COMTE, *le regardant d'un air de courroux, puis se remettant.*

Vous sentez que pour moi je n'ai témoigné rien
Qui pût...

LE MARQUIS.

Je le crois, c'est une méprise...

LE CHEVALIER, *riant aussi fort.*

Unique.

(Le comte lui jette encore un coup-d'œil courroucé.)

LE MARQUIS.

Oui, ma foi!

LE CHEVALIER, *toujours riant.*

Vous devez avoir bien ri tous trois!

LE COMTE, *avec colère.*

Oui, nous avons bien ri, monsieur.

LE CHEVALIER.

Oh! je le vois.

LE MARQUIS, *bas.*

Tenez, chevalier, je parie
Qu'il en est jaloux.

LE CHEVALIER.

Je le crois.

LE MARQUIS, *bas.*

Quel amour!

LE CHEVALIER, *bas.*

Quelle jalousie!

LE MARQUIS, *haut.*

Après ce transport amoureux,
Dont elle-même auroit dû rire,
Je gage que ma nièce avoit l'air tout honteux.

LE COMTE.

Oh! nous sommes tous trois... ils sont, ma foi, tous deux
Un moment restés sans rien dire.

LE CHEVALIER.

Vous étiez tous les trois à peindre.

LE COMTE, *d'un air rêveur.*

Savez-vous
Qu'il se pourroit fort bien qu'une pareille fête...
N'amusât pas tout-à-fait un jaloux?
Que la méprise enfin pourroit troubler sa tête?

LE MARQUIS, *à part.*

(Haut.)
Bon, la sienne est déja troublée. Eh! mais pourquoi?

LE COMTE, *avec action.*

Mais vous ne sauriez croire, et je ne puis vous rendre
Toute l'impression... non, j'en donne ma foi,
Je ne reçus jamais un accueil aussi tendre.

LE MARQUIS.

Le fût-il encor plus, tu le prendras, je croi,

Comme un gage de sa tendresse ;
Ce qu'a reçu d'Erbon ne fut donné qu'à toi ;
Rien n'est plus sûr.

LE COMTE.

Oui, je confesse
Que peut-être...

LE CHEVALIER.

Je dis plus, moi ;
Quand plus loin la comtesse eût poussé la méprise...

LE COMTE, *vivement.*

Monsieur...

LE MARQUIS.

Écoute ; une faveur surprise
Pourroit-elle éveiller un amoureux souci?
Où le cœur est, les faveurs sont aussi.
Tu peux m'en croire un peu, j'eus aussi mon jeune âge ;
Nous avons à l'amour donné quelques moments,
Et quelques-uns même au libertinage.
Mais de mon temps, oh ! le premier hommage
Étoit au cœur : sans le cœur, point d'amants.
Dans ce siècle, l'amour vit d'une autre manière.
Le cœur changea de place un beau jour à la voix
Des médecins du bon Molière ;
Nous l'avons déplacé depuis, une autre fois ;
Par un procédé fort honnête,
Quittant sa place, alors il fut mis près de là :
Aujourd'hui nous changeons cela,
Nous mettons le cœur dans la tête.
Mais je dois me dédire, au moins par un billet,
De mon dîner ; avec vous je m'oublie.
Adieu, pardonnez, s'il vous plaît,

Mes longs discours et ma folie;
Car je suis un peu fou.

LE COMTE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Adieu.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

D'ORSON

Oh! çà, parlons avec franchise;
Confesse que d'hier la burlesque méprise
A troublé ta tête.

LE COMTE.

Mais... non.

LE CHEVALIER.

Eh! mon cher, apprends, je te prie,
Qu'un jaloux, puisqu'il faut te nommer par ton nom,
Ne peut cacher sa maladie.

LE COMTE.

Ah! je suis donc jaloux?

LE CHEVALIER.

Mais, qu'es-tu donc? Comment!
Au moindre bruit ton âme est alarmée;
Sur un mot équivoque, et dit innocemment,
Voilà ta fièvre rallumée;
Qu'on ajoute un souris, c'est un redoublement;
Et cela, sans aimer. Ma foi, pour une belle,
Cette mode, je crois, seroit un peu cruelle.

LE COMTE.

Qui t'a dit que je veux être aimé d'elle, moi?

LE CHEVALIER.

Tout.

LE COMTE.

Non, je veux qu'elle n'aime personne.

LE CHEVALIER.

Non, tu veux qu'elle t'aime, oui, toi.
Encor si ton honneur s'alarmoit, cet effroi
Est un vieux préjugé qu'aux maris on pardonne,
Je te plaindrois sincèrement;
Mais non, ce n'est, sur ma parole,
Ni préjugé, ni faux raisonnement;
C'est une passion aussi triste que folle.

LE COMTE.

Point; c'est un sentiment par la raison dicté;
C'est de l'honneur.

LE CHEVALIER.

C'est de la vanité.
(Plus gaîment, mais plus bas.)
Mais il me vient une pensée, écoute :
Si ton cœur est jaloux de ce qu'il n'aime pas,
De ce qu'il aime il ne l'est pas, sans doute?
Et sans danger on pourroit, en ce cas...

LE COMTE.

Hem?

LE CHEVALIER.

En conter à ta maîtresse.

LE COMTE, *avec humeur.*

Enfin, il faut absolument
Que monsieur plaisante sans cesse.

LE CHEVALIER.

Point du tout.

LE COMTE.

Oh ! finissons.

LE CHEVALIER.

Franchement,

J'admire de ton cœur les vastes fantaisies.
Il est, ma foi, partout. Comment !
Mener de front deux jalousies !
C'est n'être pas oisif, vraiment...

LE COMTE, *d'un ton piqué.*

Écoute, chevalier, parlons sans nous déplaire.
Endoctriner le frère en épousant la sœur,
C'est trop d'affaire aussi ; l'on ne peut pas tout faire.
Si tu le veux, dès demain sois mon frère ;
Mais ne sois pas mon précepteur.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, *seul.*

Hom ! mon frère se fâche ; il avoit l'air sévère :
Mais je suis fait à sa prompte fureur ;
L'apaiser n'est pas une affaire ;
Il est sensible, il a bon cœur...
Mais cette jalousie à quoi donc lui sert-elle ?
Est-ce une volupté qu'un éternel courroux ?
Je conçois les plaisirs d'un époux infidèle ;
Mais je ne conçois pas les plaisirs d'un jaloux.
Voici sa jeune sœur. Ses grâces, son langage
M'amusent fort ; mais tout ce badinage
Pour moi bientôt n'est plus un jeu ;
Quand je vois sa gaîté, la mienne baisse un peu ;
De jour en jour je sens que je m'engage.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *seul.*

J'AIME et je hais son enjouement.
(Haut.)
Mademoiselle, ah! de grâce, un moment.
Vous me fuyez?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Moi? non. Je fuis un tête-à-tête:
Car, si l'on m'a dit vrai, c'est un mal que cela.

LE CHEVALIER.

C'est selon la personne; et ces libertés-là
Deviennent un plaisir honnête,
Et très permis au terme où nous voilà.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Il est vrai qu'on me dit sans cesse
De voir en vous un époux.

LE CHEVALIER.

Et ces mots
Vous causent-il de la tristesse?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Rien ne m'attriste, moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Toujours mêmes propos.
(Haut.)
Mais est-ce sans regret que votre cœur s'engage?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Je ne peux pas savoir auparavant
Si j'aimerai le mariage;
Mais je sais bien que je hais le couvent.

LE CHEVALIER.

(A part.)

Fort bien. Plus d'une fille, aux autels amenée,
N'a pas d'autre amour dans le cœur;
Du couvent ainsi la laideur
Embellit souvent l'hyménée.
(Haut.)
Mais n'entrevoyez-vous ici d'autre bonheur
Que de trouver une chaîne nouvelle?
Le mariage en soi n'est rien, mademoiselle;
C'est l'époux, non l'hymen, qui plaît ou qui déplaît.
Quand on hait le mari, le mariage est laid.
Or, dites-moi donc, je vous prie,
Avez-vous du penchant à m'aimer en effet?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Il le faut bien, puisque l'on nous marie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il le faut bien est galant tout-à-fait.
(Haut.)
Mais c'est par goût, non par obéissance,
Qu'on doit aimer.

MADEMOISELLE D'ORSON.

J'aime par goût aussi,
Car, depuis que je suis ici,
Vous me voyez toujours chercher votre présence;
Je m'amuse avec vous beaucoup.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous y voilà;
Elle s'amuse. Avec ces discours-là,
Ensemble elle me charme et me met en colère.
(Haut.)
C'est que si j'allois vous déplaire,

Ma maison deviendroit pour moi
Un vrai couvent; et le couvent, ma foi,
Non plus qu'à vous ne me plaît guère.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oh! du mien votre cœur sera toujours content;
Car je vous aimerai toujours autant.

LE CHEVALIER, *à part.*

Autant!

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais promettez qu'aussi rien ne pourra détruire
Notre enjouement, nous donner l'air boudeur;
Vous ne changerez point d'humeur,
Et vous me ferez toujours rire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah! bon, je la ferai rire.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui; c'est que je voi
Que chaque jour vous riez moins que moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle a, ma foi, raison; je ris moins qu'elle.
(Haut.)
Ne craignez rien; pour vous nous rirons tous;
Vous ne vieillirez pas pour moi, mademoiselle;
J'aime mieux rajeunir pour vous.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais il me reste encore une crainte. Entre nous,
Je vois des gens qui, ce me semble,
Sitôt qu'ils sont unis, cessent de vivre ensemble.
Il vient ici grand monde, et j'observe tout bas
Ce que fait monsieur ou madame.
Quand nous avons l'époux, nous n'avons point la femme;
Et quand la femme vient, le mari ne vient pas.

C'est ainsi qu'avec la comtesse
Mon frère même en use tous les jours;
Moi je voudrois, je le confesse,
Un mari qui le fût... toujours.

LE CHEVALIER.

Oh bien! avec vous je m'engage
Pour un mari qui veut l'être à jamais;
Mademoiselle, je promets
De ne vous pas laisser un moment de veuvage.
Quand...

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE D'ORSON, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

J'amène le comte ici,
D'Elcour; j'ai deux mots à lui dire.

LE CHEVALIER.

Madame, après je voudrois bien aussi
Vous entretenir, vous instruire
De mes projets sur le comte et sur vous.

LA COMTESSE.

Volontiers. Il vient; laissez-nous.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Avant que le marquis revienne,
Monsieur le comte, trouvez bon
Qu'un moment je vous entretienne.

LE COMTE.

De qui, madame? de d'Erbon?

LA COMTESSE.

De d'Erbon! mais de lui, je n'ai, qu'il me souvienne,
Rien à vous dire.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison;
C'est lui qui peut parler de vous.

LA COMTESSE.

Oui, je veux croire
Qu'il peut en parler; mais sur quoi?

LE COMTE.

Eh mais! d'hier il peut conter l'histoire.

LA COMTESSE.

S'il la raconte, on en rira, je croi,
Et puis c'est tout.

LE COMTE.

Et c'est déja trop.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Mais j'espère
Que sans peine de vous j'obtiendrai le pardon
D'un transport si peu volontaire;
Et que votre amitié ne voudra pas me faire
Un tort réel d'une méprise.

LE COMTE.

Non...
Mais pourquoi cette course imprévue et subite?
Vous auriez pu m'attendre en votre appartement;
Vous auriez pu, du moins, courir... plus lentement.

LA COMTESSE.

Il est vrai; je reçois si peu votre visite,

Que le plaisir, l'étonnement,
M'ont fait courir un peu trop vite.

LE COMTE.

Je parle de cela pour vous, et non pour moi.
Dans le monde d'Erbon va raconter l'affaire...

LA COMTESSE.

Eh bien! après? d'où vous vient cet effroi?

LE COMTE.

L'on veut, dans ses récits, être gai... l'on veut plaire.

LA COMTESSE.

Oui, mais je crois d'Erbon sincère;
Et je vois en lui...

LE COMTE.

Moi, je voi,
Qu'en racontant, même de bonne foi,
Assez souvent on exagère.

LA COMTESSE.

Soit. Mais c'est un ami; pour moi, je ne crains rien.

LE COMTE.

Et puis, le monde est plein d'échos; tout se répète;
Tout s'envenime; on interprète
Souvent le bien en mal, jamais le mal en bien...
Mais, expliquez-moi donc d'où vient qu'une partie
De votre appartement est presque sans bougie,
Est à peine éclairée? Oh! vous avez des gens
Si paresseux, si négligents!

LA COMTESSE.

C'est que jamais le soir il ne me prend envie
De m'enfermer chez moi; j'ai dû les étonner.
On ne devine pas...

LE COMTE.

Il falloit deviner.

On ne peut pas être plus mal servie;
C'est à faire pitié, madame. Et, s'il vous plaît,
Quel est donc ce charmant valet,
Qui me voyant chez vous prêt à me rendre,
Sans aucun ordre, étourdiment,
A couru vite vous l'apprendre?

LA COMTESSE.

Oh! c'est excès de zèle; il a cru bonnement...

LE COMTE.

Vous auriez bonne grâce encore à le défendre!
Vous ne voyez donc pas où cela va? Comment!
Sentez-vous quels soupçons un jaloux pourroit prendre?
Et si je l'étois, moi, jaloux?

LA COMTESSE.

Il est certain
Que c'est tout mettre au pis, aussi.

LE COMTE.

Soit, mais enfin
Il en est, des jaloux. Or, vous devez comprendre
Que de tels valets, entre nous,
Vous feroient soupçonner de craindre qu'un époux
Ne vînt, un beau jour, vous surprendre.

LA COMTESSE.

Comme vous allez loin!

LE COMTE.

Vraiment,
C'est que pour vous cela me pique.
Même je vous prierai quelque jour instamment
De faire maison nette impitoyablement,
Et de vous composer un nouveau domestique.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, ordonnez librement;
Prenez sur ma maison un pouvoir despotique.
Mais, venons à l'objet dont, au moins en ce jour,
Je voudrois avec vous parler en confidence.
Votre sœur est promise au chevalier d'Elcour;
Souffrez que mon âme, à son tour,
Sur cet hymen s'ouvre avec confiance.

LE COMTE.

Quoi! madame, auriez-vous blâmé?...

LA COMTESSE.

Non, monsieur, non.
Chez mademoiselle d'Orson
Le goût seul tiendra lieu de l'amour qu'elle ignore.
Mais je voudrois vous voir encore
Interroger le cœur de son époux,
Le sonder...

LE COMTE.

Mais son cœur s'est montré devant vous
Cent et cent fois; d'Elcour est incapable
De vouloir vous en imposer.

LA COMTESSE.

Oui; mais peut-on lui supposer
Un amour tant soit peu durable?

LE COMTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Vous savez, je crois,
Ce qu'il est.

LE COMTE.

Dites mieux, ce qu'il fut autrefois.
Peut-être sa gaîté garde encor le langage,

L'apparence des mœurs qu'il n'eut qu'un seul moment;
Mais il est généreux, bon ami, bon amant;
Il sera bon mari.

LA COMTESSE.

J'accepte ce présage.
Pardon; vous connoissez mon cœur;
Vous le savez, pour votre jeune sœur
J'ai la tendresse d'une mère.
Voyez encor d'Elcour. Ah! recommandez-lui,
Priez-le bien, comme ami, comme frère,
D'être toujours ce qu'il est aujourd'hui.
Je la connois, je réponds d'elle;
Elle l'aimera quelque jour;
S'il alloit trahir son amour?
S'il n'étoit plus qu'un époux infidèle?
Ah! j'en suis sûre, elle en mourroit.
Oui, par fierté, peut-être, elle voudroit
Cacher aux yeux d'autrui sa blessure cruelle;
Peut-être même aux yeux de son époux,
Pour ne pas l'affliger, et par délicatesse,
Dans son cœur, en secret jaloux,
Elle renfermeroit ses ennuis, sa tristesse;
Elle craindroit...

LE COMTE, *troublé.*

Eh! mais pourquoi...
Se créer par avance un chimérique effroi?
Pourquoi... du chevalier soupçonner la tendresse?

LA COMTESSE, *avec abandon.*

Vous ne connoissez pas les supplices affreux
D'une épouse qui cache un amour malheureux;
Qui, de ses pleurs, la nuit, baigne sa triste couche,
Et fait mentir, le jour, ses regards et sa voix;

Qui toujours se condamne à porter à la fois
Le chagrin dans le cœur, et le rire à la bouche?
Si vous saviez tout ce qu'on souffre, hélas!
A n'être plus aimée, alors qu'on aime encore!
N'avoir que le mépris d'un époux qu'on adore!...
Tant de secrets ennuis! de douloureux combats!...
Qu'à jamais, s'il se peut, votre sœur les ignore!...
(Se reprenant.)
Mais, pardonnez, je vais plus loin que je ne dois;
Mon amitié...

LE COMTE.

(A part.)
Madame!... Oh! non, jamais sa voix
(Haut.)
Ne m'a si fort troublé! Ma surprise est extrême!
Sur un ton si chagrin vous parlez des époux,
Que vous avez l'air, entre nous,
D'en être... au repentir vous-même.

LA COMTESSE, *très gracieusement.*

Non, mon ami, vous avez mal jugé
Des mots où pour ma sœur mon âme se déploie;
Non, je suis votre épouse, et la suis avec joie;
Avec ma main mon cœur est engagé.
Du couvent à l'autel par mon père amenée,
Je ne fis qu'obéir, ma main vous fut donnée;
Mais libre, dans vos bras j'irois d'un cœur content;
Vous fûtes accepté lors de notre hyménée;
Vous seriez choisi maintenant.
Pardon, je n'ai pu me contraindre;
Mais par ce long discours, qui peut vous étonner,
Non, mon dessein ne fut pas de me plaindre,
Moins encor de vous chagriner...

N'est-ce pas, mon ami, vous m'allez pardonner?
Vous ne m'en voulez point? et je n'ai pas à craindre...

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE D'ORSON, LE COMTE LA COMTESSE.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mon frère, on a servi; mon oncle est prêt; et moi,
De sa part, je viens pour vous dire
Qu'il vous attend tous deux.

LE COMTE, *à part.*

Ma foi,
C'étoit fait de moi! je respire.

LA COMTESSE, *à part.*

(Haut.)

Elle arrive à propos. Nous descendons, ma sœur.
(Au comte, en lui tendant gracieusement la main.)
Donnez-moi donc la main, monsieur le comte.
Vous ne me tiendrez pas rigueur?
(Après que le comte lui a donné la main comme un homme qui sort d'une rêverie dont il est confus.)
Voilà la paix faite; et j'y compte.

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE D'ORSON, *seule.*

Elle rit! mais en même temps
On voit qu'elle déguise une douleur secrète.
Ai-je donc tort quand je répète
Que les époux ne sont pas tous contents?
Mais que faire? S'il faut qu'on choisisse à mon âge

Le couvent ou l'hymen, quiconque auparavant
Aura vu le premier, voudra du mariage;
Ce doit être un dur esclavage,
S'il fait regretter le couvent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, *seul.*

Oh ! me voilà pris ! oui, ma foi !
Que de charmes divers un seul objet rassemble !
Tant de candeur et d'esprit tout ensemble !
Que de graces !... mais en ce jour
Un soin plus sérieux m'appelle :
C'est par les seuls devoirs d'une amitié fidèle
Que je dois mériter les faveurs de l'amour.
J'ai vu Sophie enfin, cette Circé nouvelle,
Qui fait du comte aujourd'hui le destin.
J'ai dit deux mots, mon projet est en train.
Si le comte est aveugle, il est temps qu'on l'éclaire,
Ma charmante Sophie ; et j'en fais mon affaire.
Je sais sur votre cœur comme on acquiert des droits ;
Si je vous rends dupe une fois,
C'est pour vous empêcher d'en faire.
Relisons mon épître ; oui, ce ton préviendra...
Vos charmes... elle y croit... *mon cœur*... elle y croira.
Eh ! pas mal ! comme ici le sentiment pétille !
Ah ! séducteur ! fort bien ; et puis, par apostille,
Des diamants ! quel style ! oh ! ma lettre prendra ;
J'en suis sûr, on m'écoutera.
(Il donne à son laquais une lettre et un écrin.)
Germon, partez, et faites diligence ;
Mais surtout point de confidence.

(*Seul.*)

Tout, ses biens, son honneur lui-même est en danger.
Je ne vois qu'un moyen d'empêcher son naufrage;
Mais ce moyen, qui peut le dégager,
Je risque tout à le mettre en usage.
Il peut m'ôter sa jeune sœur.
N'importe; l'amitié, l'honneur...
Dois-je de mon projet avertir la comtesse?
Mais non. Pourquoi réveiller sa tristesse?
Ah! plutôt puisse-t-elle, appelant sa raison,
Toujours de sa rivale ignorer jusqu'au nom!
Épargnons sa délicatesse.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORSON, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Je vous croyois parti.

LE CHEVALIER.

Non; je pars à l'instant.

LA COMTESSE.

Oui; mais songez quon vous attend.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE.

Vous savez si pour vous mon âme s'intéresse,
Ma sœur; pour prix de ma tendresse,
Traitez-moi, non pas comme sœur,
Mais comme amie; ouvrez-moi votre cœur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Quoi! m'avez-vous surprise à n'être pas sincère?

LA COMTESSE.

Non : mais ici surtout il faut ne me rien taire.
Aimez-vous bien l'époux que l'on va vous donner?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais oui, je l'aime assez.

LA COMTESSE.

Je sais que votre frère
Désire cet hymen, sans vous y condamner.
Si quelqu'autre...

MADEMOISELLE D'ORSON.

A présent, c'est une affaire faite;
Et je ne pourrois plus en prendre un autre.

LA COMTESSE.

Quoi!
Vous ne pourriez...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Le chevalier et moi,
(*A l'oreille de la comtesse, et d'un air d'enfantillage.*)
Nous sommes arrangés.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Bon!

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, je le répète;
Ni l'un ni l'autre ailleurs ne peut donner sa foi.
Puis il m'a promis.... Il me semble
Que l'hymen quelquefois donne un air triste?

LA COMTESSE.

Eh bien?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Nous serons toujours gais.

LA COMTESSE.

Fort bien.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Souvent de deux époux qu'un même nœud rassemble,
Quand l'un est ici, l'autre est là?

LA COMTESSE.

Eh bien?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Nous changeons tout cela,
Et nous serons toujours ensemble.

LA COMTESSE, *avec l'expression du sentiment.*

Oui, sans doute, oui, l'hymen vous doit des jours heureux.
Mais du bonheur quand on se fait l'image,
On doit craindre, si l'on est sage,
D'exagérer son espoir et ses vœux.
Quand on voit trop beau par avance,
Quelquefois (tant de près le charme est affoibli!)
Le bien que l'espérance avoit trop embelli,
Est gâté par la jouissance.
Sans vouloir vous offrir un portrait affligeant
De cette chaîne auguste et souvent fortunée,
Craignez qu'espérant trop des nœuds de l'hyménée,
Votre cœur ne devienne un jour trop exigeant.
Souvenez-vous, enfin, qu'user de complaisance
Est le bonheur et le devoir de tous;
Et que souvent, pour deux époux,
L'art d'être heureux, c'est l'indulgence.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais si le chevalier alloit être jaloux?

LA COMTESSE.

Eh bien! un cœur jaloux et tendre
Peut faire encor notre bonheur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Que vous devez être heureuse, ma sœur!
Car mon frère est jaloux à ne pas s'y méprendre.

LA COMTESSE, *avec effort.*

Je suis heureuse aussi.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Cependant, pardonnez,
Votre air chagrin, je le confesse,
M'alarme quelquefois.

LA COMTESSE.

Croyez-moi, vous prenez
L'air occupé pour la tristesse.
Le nom d'épouse, en comblant nos désirs,
Ajoute à nos devoirs ainsi qu'à nos plaisirs.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, souvent vous m'avez fait craindre
Que mon frère en secret n'osât vous chagriner.

LA COMTESSE.

Votre frère! et sur quoi peut-on le soupçonner?
Me vîtes-vous jamais l'accuser ou m'en plaindre?
La paix et l'union habitent parmi nous.
Vous le voyez, demain nous célébrons sa fête;
Pour lui, sans l'avertir, un spectacle s'apprête;
Et j'ai pris dans la pièce un rôle, ainsi que vous.
Sont-ce là des projets que le dégoût enfante?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous m'assurez donc bien que vous êtes contente,
Heureuse?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Oui.

MADEMOISELLE D'ORSON.

De quel poids vous soulagez mon cœur!

Ainsi votre amitié m'engage
A tenter à mon tour le sort du mariage?
A prendre un époux?

LA COMTESSE, *de même.*

Oui, ma sœur.

(A part.)

Je souffre à lui parler, et ne sais que lui dire;
A chaque mot mon âme se déchire.

(Haut.)

Allez, ma sœur.... d'Elcour nous attend au jardin....
J'ai quelque ordre à donner.... je vous rejoins soudain.

MADEMOISELLE D'ORSON, *seule*

Bon. Ne voilà-t-il pas l'ennui qui la tourmente,
Et qu'elle dissimule en vain!
Quand elle dit qu'elle est contente,
Elle le dit d'un ton chagrin.
J'en reviens toujours là; ma sœur aura beau dire:
De quelque ennui secret son cœur est dévoré;
Chaque fois que je la vois rire,
Je m'aperçois qu'elle a pleuré.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE MARQUIS, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE MARQUIS.

Quoi! ma petite nièce ici seule?
(S'approchant de l'oreille de mademoiselle d'Orson.)
Il nous quitte;
Mais je le crois encore au jardin. Vite! eh vite!
(Il la pousse vers la coulisse; mademoiselle d'Orson s'en va, et le marquis rit de plaisir en la regardant.)

SCÈNE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AVANT de m'en aller, d'Orson, causons un peu;
Rien ne nous presse. Mon neveu,
C'est moi qui fis ton mariage,
Et je suis, grâce au ciel, content de mon ouvrage;
De ta conduite, enfin, je suis édifié.

LE COMTE.

Je ne mérite pas ce....

LE MARQUIS.

Point de modestie.
Aussi pour toi mon amitie,
Comme tu vas le voir, ne s'est pas ralentie.
Je viens solliciter, d'Orson; sais-tu pourquoi?
Connois-tu mon projet?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

Va, qu'il réussisse;
Le succès te fera plaisir autant qu'à moi.
J'en suis certain.

LE COMTE.

Vous me rendez justice.

LE MARQUIS.

Oh! je m'entends.

LE COMTE.

Cela paroît vous occuper?

LE MARQUIS.

Beaucoup; et c'est ainsi qu'il faut que tout se traite.
C'est peu de demander la grâce qu'on souhaite;
Il faut courir après, si l'on veut l'attraper.
La faveur est comme une belle,
Aux modestes amants toujours fière et cruelle.
Fatiguez à grands cris ceux par qui doit couler
De ses dons la source infidèle :
Avant d'avoir réponse, il faut long-temps parler.
Enfin ces bienfaiteurs que partout on renomme,
Cherchent assez souvent, en obligeant quelqu'un,
Moins à servir un galant homme,
Qu'à s'affranchir d'un importun.
J'ai toujours voulu me conduire
D'après les sentiments que je t'expose ici.
Ont-ils le sens commun? je n'oserois le dire;
Car l'âge avec le corps use l'esprit aussi.

LE COMTE.

Comment! de ce discours aussi vrai qu'énergique
Chaque mot devroit être écrit;
C'est parler en homme d'esprit,
Et penser en grand politique.

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que j'ai le sens commun?

LE COMTE.

Vous? vous êtes la raison même.

LE MARQUIS.

J'en suis bien aise. Allons, tu sais combien je t'aime;
Mais par trop d'amitié l'on peut être importun.
Ah! tiens, voilà Frontin.

Et que ses qualités, ses charmes et son âge,
Méritoient un sort plus heureux.

LA COMTESSE.

Plus heureux? Quel est ce langage?
Mais je suis très heureuse.

LE MARQUIS.

Oh! nous n'y sommes pas.
Il a dit que de la comtesse
Le monde faisoit tant de cas,
Qu'avec chagrin tous les gens délicats
T'avoient vu prendre une maîtresse.
(En riant de toutes ses forces.)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel incident fâcheux!

LE COMTE.

Quoi, monsieur?

LE MARQUIS, *de même.*

Il prétend
Que d'une jeune fille achetant la tendresse,
Tu montres pour ta femme un mépris éclatant.
Hem? que dis-tu du personnage?
Conter tout cela, moi présent!
Ne trouves-tu pas bien plaisant
Qu'il vienne?...

LE COMTE.

(A part.)
Oh! très plaisant. J'enrage.

LA COMTESSE, *à part.*

Je me passerois fort d'un pareil entretien;
En effet, pour nous faire rire,
Mon oncle s'y prend assez bien!

LE COMTE.

Il est vrai que sa langue est un peu singulière ;
C'est un tic. Par bonheur je suis fait à son ton ;
Même en l'interrogeant je savois la manière
Dont il alloit répondre à chaque question.

LE MARQUIS.

Moi qui n'y suis pas fait, avec lui je te laisse ;
Plus à son aise *on* pourra te parler.

SCÈNE VII.

FRONTIN, LE COMTE.

LE COMTE.

Ce soir au bal elle veut donc aller?

FRONTIN.

Monsieur, à ce seul mot qui bannit la tristesse,
J'ai vu dans ses beaux yeux éclater l'allégresse.

LE COMTE.

A-t-on dit à quelle heure on veut partir, au moins?

FRONTIN.

Non, monsieur ; il faut tant de soin !
Mais quand il sera plus facile
De prévoir le moment auquel on sera prêt,
Quelqu'un viendra vous parler en secret,
Ou bien à moi, si monsieur est en ville.

LE COMTE.

On choisira sans doute un messager habile?

FRONTIN.

Oh ! de vos soins on sait que le plus important
C'est le secret ; que, par délicatesse,
Monsieur, vous ne craignez rien tant
Que d'affliger madame la comtesse,

Que vous êtes humain, et qu'il est parmi nous
Peu de maris qui soient faits comme vous.
Monsieur, votre prudence est telle,
Qu'on doit...

LE COMTE.

Vous savez que sans bruit
Il faut que mon carrosse, avant d'être chez elle....

FRONTIN.

Oui, monsieur, vous attende à cent pas.

LE COMTE.

Et la nuit....

FRONTIN.

Je sais, point de flambeau; je suis assez instruit.
Vous voulez au censeur le plus inexorable
Fermer la bouche forcément;
Je sais que vous voulez, monsieur, absolument
Vivre en époux irréprochable...

LE COMTE.

Mais à Lisette, au moins, vous n'allez pas conter?...

FRONTIN.

Moi! vous pourriez de moi craindre ce tour infâme!
A qui pourrois-je résister,
Si j'étois séduit par ma femme?
Aux grands crimes toujours on parvient pas à pas
Et mon premier forfait, monsieur, ne seroit pas
Une malice aussi profonde.
A ma femme, qui, moi, j'irois conter cela?
Il faudroit donc qu'avant d'en venir là,
Je l'eusse dit à tout le monde.

LE COMTE

Avertissez mes gens qu'on peut laisser monter

Un laquais qui tantôt viendra se présenter.
J'attends madame...

FRONTIN.

On vient, je me retire
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE

FAUT-IL être attristé, madame, ou réjoui
De ce qu'on vient de vous écrire?
Vous avez eu, je crois, des lettres?

LA COMTESSE.

Oui,
Et j'oubliois de vous le dire.
C'est de mon vieux parent le marquis d'Ervaley;
Il arrive à Paris, et son retour m'étonne.

LE COMTE.

Je ne demandois pas le nom de la personne.

LA COMTESSE.

Je le sais bien, monsieur; et si j'en ai parlé,
C'est... pour parler.

LE COMTE, *après un silence.*

Je viens vous faire confidence
D'un doute qu'aujourd'hui m'inspire votre honneur;
A votre jugement je le soumets d'avance.
Quoique d'Elcour bientôt soit l'époux de ma sœur,
Il ne l'est pas encore; et durant mon absence,
Il précède, accompagne ou suit partout vos pas...
Comme moi, ne craignez-vous pas?

LA COMTESSE.

Quoi?

LE COMTE.

Les propos. Vous savez comme on donne
Un ridicule?

LA COMTESSE, *à part.*

Bien! ceci fait des progrès;
Ses soupçons, grâce au ciel, n'ont épargné personne.
(Haut.)
D'Elcour est votre ami.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien! après?
Ce n'est pas moi non plus qui le soupçonne.
Vous avez la fureur de me mêler exprès
Partout où je n'ai point affaire.
Je vous parle en ami, je ne suis là pour rien.
Voyez, je crains peut-être un mal imaginaire;
Je peux m'être trompé.

LA COMTESSE.

Non, vous voyez très bien;
Je ne recevrai plus d'Elcour en votre absence.

LE COMTE.

Oh! j'en croirai votre prudence.
Mais à d'Elcour, de tout cet entretien,
Vous ne ferez, j'espère, aucune confidence?
Vous le verriez bientôt (oh! je connois d'Elcour)
Me prêter des motifs... et peut-être à vous-même,
Vous taxer envers moi d'un véritable amour;
Me croire aimé par vous... là... comme on aime.
Ce seroit, n'est-ce pas, vous... calomnier?...

LA COMTESSE.

Moi?...

Mais j'ai toujours pour vous...

LE COMTE.

Oui, je le croi,

Une amitié bien douce, bien tranquille.

LA COMTESSE, *à part.*

Tranquille!

LE COMTE.

Et l'amitié, j'en fais toujours grand cas.

M'aimer d'un autre amour vous seroit difficile;

Cela doit être, et je ne prétends pas

Être exigeant, cruel.... Mais à propos, madame,

Vous a-t-on dit la nouvelle du jour?

LA COMTESSE.

Non, monsieur.

LE COMTE.

Le marquis d'Herté, contre sa femme,

Vient d'obtenir un ordre de la cour:

Elle est partie.

LA COMTESSE.

Ah Dieu! quelle triste nouvelle!

Que je la plains!

LE COMTE.

Mais, avec elle,

Vous n'aviez, ce me semble, aucun nœud d'amitié.

LA COMTESSE.

Son malheur est si grand, monsieur, que la pitié

Doit...

LE COMTE.

C'est avoir l'âme fort belle:

Mais son malheur n'est pas le terme tout-à-fait.

LA COMTESSE.

La marquise, dit-on, avant d'être infidèle,
Avoit perdu son cœur.

LE COMTE.

On l'a dit en effet
Pour la rendre moins criminelle.

LA COMTESSE.

Par là je ne veux point excuser ses erreurs.
Je sais que d'un mari les volages ardeurs
N'autorisent jamais les travers d'une femme;
Quand un époux a pu nous oublier,
La vengeance est un droit qu'en vain l'amour réclame;
Imiter un ingrat, c'est le justifier.
Il étoit fort jaloux.

LE COMTE.

Il avoit tort, madame.
Oh! oui... Mais il disoit qu'un mari vigilant,
Même à l'excès, devient utile;
Qu'à sa femme, en la surveillant,
Il rend la vertu plus facile;
Qu'il fait doubler les forces de son cœur
Par sa jalousie importune;
Et qu'à tout prendre enfin, pour garder son honneur,
Deux sagesses valent mieux qu'une.
Il avoit de l'esprit.

LA COMTESSE.

D'accord.
Mais on dit qu'il grondoit sans cesse.

LE COMTE.

Il avoit tort.
Mais il disoit, il prouvoit même
Que toujours un objet qu'on aime,

Triste ou gai, plaît également.
Assez bien parfois il raisonne.

LA COMTESSE.

Et sitôt qu'il alloit joindre son régiment,
Il falloit qu'enfermée en son appartement
La marquise ne vît personne.

LE COMTE.

Il avoit tort assurément.
Mais voici son raisonnement :
Du sexe, disoit-il, moi, je suis idolâtre ;
Je crois qu'il se défend par sa seule vertu ;
Mais le plus sûr, pour n'être point battu,
C'est de n'avoir pas à combattre.
Puis il l'aimoit...

LA COMTESSE.

Ah ! bon, insistez sur ce point,
Si vous le défendez.

LE COMTE.

Je ne le défends point ;
Je suis historien.

LA COMTESSE.

Quoi ! d'un époux aimable
Elle avoit la tendresse ! Est-il un sort plus doux ?
Quoi ! pouvant être heureuse au sein de son époux,
Elle aima mieux être coupable !
On l'aimoit, et son cœur a formé d'autres vœux !
Elle a détruit son bonheur elle-même !
Qu'importe que l'objet qu'on aime
Soit jaloux, s'il est amoureux ?
Ses soupçons outrageants, même ses violences,
Tout ce que l'amour fait est absous par l'amour :
Ses peines sont des récompenses ;

Et pour lui le cœur, chaque jour,
De ses privations se fait des jouissances.
Oui, que l'on me condamne au reproche, au courroux,
A la gêne, à tous les supplices
Que puisse inventer un jaloux;
S'ils viennent de l'amour, j'en ferai mes délices.

LE COMTE.

Eh! pourquoi, si l'on peut vous aimer sans cela?...

LA COMTESSE.

(A part, mettant la main sur son cœur.)

Oui, vous avez raison... Mon mal est toujours là.
Oh! je le vois, j'aurois beau faire;
Je ne peux jusqu'au bout l'entretenir sur rien
Sans me trahir.

LE COMTE, *à part.*

Ah! j'avois bien affaire
De demander cet entretien!

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Ah! vous voilà tous deux! Je viens
Vous faire un récit qui, j'espère,
Va vous amuser.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA COMTESSE, *à part.*

J'en ai besoin.

LE COMTE.

Eh bien!
Nous voilà prêts, mon oncle.

LE MARQUIS.

Écoute.

En te quittant, il te souvient sans doute
Que chez le commandeur j'allois dire deux mots.
J'étois à peine assis qu'il arrive à propos
Un de ces grands parleurs, féconds, intarissables,
Du bulletin du jour courriers infatigables...
Tu ne vois rien encor de plaisant?

LE COMTE.

Jusque-là...

LE MARQUIS.

Un moment, et nous y voilà.
J'écoutois peu sa harangue indiscrète;
Même ennuyé déja, j'allois me retirer,
Quand ton nom a frappé mon oreille distraite.

LE COMTE.

Mon nom?

LE MARQUIS.

Oui, ce monsieur t'a daigné consacrer
Un article de sa gazette.

LE COMTE.

C'est trop d'honneur, assurément.
Mais, qu'a-t-il donc dit?

LE MARQUIS.

Un moment.

Il ignoroit mon nom. Sa politesse,
Ayant fait de toi-même un éloge flatteur,
A vanté fort au long et l'esprit et le cœur,
Et la beauté de la comtesse.
(*En riant.*)
Puis d'un ton presque douloureux,
Il a dit que c'étoit dommage,

LE MARQUIS.

Je l'ai pris au mot, et bien vite.

LA COMTESSE, *à part.*

Je souffre, hélas! pour lui comme pour moi.

LE COMTE.

Eh! pourquoi vous mêler?...

LE MARQUIS.

Tais-toi donc, il mérite

Que je le pousse à bout. Oh! j'irai.

LE COMTE, *vivement.*

Non;

Ne vous commettez point; c'est moi seul qu'on offense;

J'irai moi-même, et j'en aurai raison.

LE MARQUIS.

Point : je te dis que j'irai.

LA COMTESSE.

Moi, je pense,

Si vous me demandez mon avis sur cela,

Qu'il faut répondre à tous ces propos-là

Par le mépris et le silence.

LE MARQUIS.

Eh bien! quel air dolent avez-vous là tous deux?

Quel diable de maintien!

LE COMTE.

Ah! c'est qu'il est fâcheux...

LE MARQUIS, *toujours riant.*

Oh! très fâcheux, je le confesse.

Ah! fort bien, petit scélérat!...

Prenez bien garde à vous, ma nièce:

Vous avez pour époux un perfide, un ingrat:

On diroit qu'il vous aime avec idolâtrie:

Il n'en est rien, c'est un détour:

Pour vous son cœur a de la jalousie,
Pour une autre il a de l'amour.
(Il rit encore plus fort.)

LA COMTESSE.

Monsieur le marquis !...

LE MARQUIS.

Eh bien ! qu'est-ce?
Encor de l'humeur, du courroux?
Toujours effarouchée? en vérité, ma nièce,
On ne peut pas rire avec vous.

LE COMTE.

C'est qu'il est vrai qu'un pareil persifflage,
S'il se prolonge trop, mon oncle, amuse peu.

LE MARQUIS.

Tu me trouves diffus? parbleu,
Notre conteur l'est un peu davantage.
Et l'histoire, dis-moi, de ta belle? entre nous,
En abrégé, penses-tu qu'il l'ait faite?
Il en parloit d'un ton à tuer un jaloux.
Il faudroit voir comme il la traite !
Monsieur le comte, vous pensez
L'avoir séduite, être aimé d'elle?
Si vous l'avez écrit dans la tête, effacez.
Elle vous est pleinement infidèle.

LE COMTE, *vivement, et avec un rire forcé.*

Comment?... car en effet ceci devient plaisant.
Oui, mon oncle a raison, madame;
Il faut en rire. On dit donc à présent
Que ma belle a trahi ma flamme?
Ah ! contez-nous cela.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous trahit.

LE COMTE, *de même.*

Bon!

C'est un malheur. Et pour qui? le dit-on?

LE MARQUIS.

Pour mille autres.

LE COMTE, *de même.*

Pour mille?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

LE COMTE, *de même.*

C'est dommage!

LE MARQUIS.

Ah! vous vous avisez, vous, monsieur le volage,
D'être à la fois dupe et fripon!
Sûr du cœur de votre maîtresse,
Sûr de votre secret, donnant un libre essor!...
Mais, chût! n'en parlons plus, car nous ferions encor,
A coup sûr, pleurer la comtesse.

LA COMTESSE.

Non, mon oncle, c'est moi qui crains de vous troubler.
Je ne me sens pas bien; souffrez que je vous quitte.

(Elle sort.)

LE MARQUIS, *au comte.*

Que t'ai-je dit? Va-t'en bien vite;
Va, cours la consoler. Va, va.

(Il le pousse, en riant, vers la comtesse. Le comte, qui fait d'abord semblant de la suivre, sort par une autre porte, sans que le marquis s'en aperçoive.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *seul.*

Oh! les amants,
Je l'avouerai, sont de drôles de gens!
Quand j'y songe pourtant, mon récit trop sincère,
De ma nièce, après tout, pourroit troubler le cœur;
Nouveau motif pour moi d'éclaircir cette affaire,
Pour pouvoir dissiper ensuite son erreur.
Allons, je me prépare une triple allégresse,
Humilier d'un fat le babil scandaleux,
De mon neveu d'Orson justifier les feux,
Et remettre la paix dans l'esprit de ma nièce.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

QUOI! vous partez si vite?

LE MARQUIS.

Une affaire qui presse...

LE COMTE.

Vous n'allez pas sans doute éclaircir de ce pas,
L'histoire, là, de ma maîtresse?
Ces contes de tantôt?

LE MARQUIS.

Non pas.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Oh! non; c'est pour une autre affaire.

LE COMTE.

Je l'ai craint d'abord, à vous voir.

LE MARQUIS.

Oh! je n'y songeois pas.

LE COMTE.

Vous auriez pu vouloir...
Mais il est mieux de n'en rien faire.
Vous n'irez donc pas?

LE MARQUIS.

Non, je n'irai que ce soir.

LE COMTE, *vivement.*

Ce soir?

LE MARQUIS.

Oui. N'est-ce pas assez tôt?

LE COMTE.

Au contraire.
Même je craindrois, entre nous,
Qu'on ne jugeât trop peu digne de vous
D'aller vérifier une aussi triste fable :
Car dans le fond rien n'est plus misérable.
Et si j'étois de vous...

LE MARQUIS.

Eh! non, non, mon neveu.
Aux dépens du conteur je prétends rire un peu;
Car il aura promis plus qu'il ne pourra faire.
Mais changeons de propos.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison.

LE MARQUIS.

Hier tu t'étonnois, d'Orson,
De me voir éveillé plus tôt qu'à l'ordinaire?

LE COMTE.

Mais, oui.

LE MARQUIS.

C'est qu'à la cour se traite mon affaire;
Et dans ce pays-là, mon neveu, sois certain
Que fût-on éveillé long-temps avant l'aurore,
En arrivant on trouve encore
D'autres gens levés plus matin.

LE COMTE.

Oui, qui vient tard n'a ni profit ni gloire....

Convenez qu'on a su pourtant vous régaler
D'un conte impertinent, absurde. J'ose croire....

LE MARQUIS.

De quel conte veux-tu parler?

LE COMTE.

Là, de la ridicule histoire
De mes amours.

LE MARQUIS.

Ah! rien n'est si plaisant.
Mais il s'agit d'autre chose à présent.
Je n'ai fait jusqu'ici parler que mes services;
Mais si, de jour en jour, après m'avoir promis,
Le ministre me fait essuyer des caprices,
Je saurai l'entourer de nos communs amis.

LE COMTE.

Mais je pourrois bien, moi, lui couper les oreilles.

LE MARQUIS.

Au ministre? es-tu fou, d'Orson?
Pour le succès cela feroit merveilles!
C'est fort bien solliciter!

LE COMTE.

Non;
Je parlois de ce fat....

LE MARQUIS, *en colère.*

Oh! ce propos, d'Orson,
Me lasse enfin, commence à me déplaire.
M'écoutez-vous?

LE COMTE.

Ah! mon oncle, pardon:
Rien ne pourra plus me distraire.
Parlez.

LE MARQUIS, *toujours en colère.*

C'est bien le moins, je croi,
Lorsque pour toi j'agis, que tu daignes m'entendre;
Car ce que je viens d'entreprendre,
Ce que j'ose espérer est pour toi seul.

LE COMTE.

Pour moi?

LE MARQUIS, *du ton le plus affectueux.*

Oui, mon cher neveu, c'est pour toi.
Auprès du roi, ce que je sollicite,
C'est, entre nous, son agrément,
Pour te céder...

LE COMTE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Mon gouvernement;
C'est pour cela qu'ici je te fais ma visite.

LE COMTE.

Vous me voyez confus, mon cher oncle; eh! comment
Pourrai-je jamais reconnoître?...
Quoi! vous venez exprès?....

LE MARQUIS.

Toujours les vieilles gens,
Mon neveu, sont embarrassants;
Tu ne m'attendois pas; je te gêne peut-être.

LE COMTE.

Qui? vous, mon oncle? O ciel! ni le temps, ni le lieu...

m

SCÈNE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, *au marquis.*

Monsieur, votre notaire attend.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Il falloit dire :

(Au comte.)

On attend. Sors-tu, toi?

LE COMTE.

Non; je m'en vais écrire,
En attendant d'Elcour.

LE MARQUIS.

En ce cas, sans adieu.

(Le comte et le marquis sortent.)

SCÈNE III.

FRONTIN, *seul.*

Monsieur s'est ennuyé d'être un mari fidèle;
De mon mieux je me prête à ce goût passager.
A-t-il bien ou mal fait?.... Quant à moi, je me mêle
D'obéir à mon maître, et non de le juger.
Je crois bien qu'on pourroit, en critique sévère,
Le chicaner un peu sur cette humeur légère :
Mais suis-je fait pour le changer?
Et d'ailleurs, raisonnons. Pour aimer sa maîtresse,
Il me paye assez bien; il faut noter ce point;
Mais, pour aimer sa femme, il ne me paieroit point.
J'use de son argent, et lui de mon adresse :

Tout est dans l'ordre. Il se peut qu'en effet
Il m'en coûte un peu d'innocence :
Mais, ma foi, je ne suis pas fait
Pour décider les cas de conscience.

SCÈNE IV.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *arrêtant Frontin.*

Mais, un moment, Frontin, un moment.

FRONTIN.

Eh bien ! quoi ?

LISETTE.

Tu fuis toujours.

FRONTIN.

Et toi sans cesse tu déclames.
Çà, voyons ; dépêchons : j'ai hâte.

LISETTE.

Oh ! je le croi.
Quand je te parle, je te voi
Toujours pressé.

FRONTIN.

C'est que vous autres femmes ;
Vous ne l'êtes jamais, sitôt qu'il faut parler.

LISETTE.

Allons, allons, deux mots ; puis tu vas t'en aller.
Quoi ! Frontin, à ce point tu peux me méconnoître ?
Quoi ! tu ne me parleras pas,
A moi ta femme, et tu me quitteras
Sans me rien dire de ton maître ?
Quoi ! j'aurai beau prier soir et matin,
Tu ne me conteras jamais de bonne grâce

Ce qui se passe ici, mon cher Frontin,
Ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce que tu sais enfin?

FRONTIN.

Que viens-tu me chanter? Est-ce que rien se passe?
Est-ce qu'il se fait rien? Est-ce que l'on dit rien?
Est-ce que je sais rien?

LISETTE.

Ah! barbare! ta femme
N'a donc plus de droits sur ton âme?
Quand je t'ouvre mon cœur, tu me fermes le tien!
Ton maître t'a sonné ce matin pour écrire;
Tu tiens même en ce moment-ci
Une réponse; et tu viendras me dire
Qu'il ne se passe rien ici?
Inhumain! comme tu me traites!
N'est-il pas de règle, en tout temps,
Que les valets disent tout aux soubrettes?

FRONTIN.

Oui, les valets encore amants;
Mais moi je suis époux. Écoute:
Il fut un temps où l'amour m'eût sans doute
Fait babiller; car tu n'ignores pas
Qu'au temps passé, comme au siècle où nous sommes,
L'amour a fait faire ici-bas
Des sottises aux plus grands hommes.
J'en aurois fait aussi pour toi;
Je voyois au babil ma langue disposée;
J'ai senti le danger, je t'ai vite épousée.
Depuis ce jour je suis maître de moi,
Et je ne causerai jamais.

LISETTE, *pleurant.*

Oh! je le croi.

FRONTIN.

De combien de défauts guérit le mariage!
J'étois bavard, je suis silencieux.

LISETTE, *de même.*

Je le vois bien.

FRONTIN.

J'étois jaloux; ah! grâce aux cieux,
Je suis guéri de cette rage.

LISETTE, *de même.*

Oh! je n'en doute point.

FRONTIN.

Je ne pouvois dormir;
Oh! maintenant, la nuit, je ne fais plus qu'un somme.

LISETTE, *pleurant plus fort.*

Je le sais bien.

FRONTIN.

Il faut en convenir,
Le mariage aussi corrige bien un homme!

LISETTE.

Ingrat, je t'aimois mieux avec tous tes défauts.
Ta conscience, enfin, peut-elle être en repos?
Quand de te dire tout j'eus toujours la foiblesse!
Tu le sais.... Viens, ingrat, m'interroger ici
Sur les défauts de ma maîtresse.

FRONTIN.

Je ne suis pas curieux, Dieu merci;
Et c'est encor grâces au mariage.

LISETTE.

Tu me pousses à bout par d'éternels refus.
Mais, lâche, tu ne sais donc plus
Dans quels périls ta cruauté t'engage?

FRONTIN.

Ma chère enfant, je tiens du mariage encor
Une vertu de grande conséquence,
Nécessaire, et qui vaut de l'or
Pour les maris : la patience.

LISETTE.

Hom, le dénaturé! Mais, quoi!
Tu ne m'aimes donc plus, d'après ce que je voi?

FRONTIN.

Adieu, mon cœur.

SCÈNE V.

LISETTE, *seule.*

Adieu, monstre! Quelle foiblesse,
De n'oser châtier, ainsi que je le dois....
Le fripon conduit tout, à ce qu j'aperçois.
Eh! mais, ce chevalier? se pourvoir d'une belle,
Sur le point d'épouser ici mademoiselle!
Il donne des écrins, notre galant berger!
Ah! j'ai bien fait d'interroger,
Pour apprendre cette nouvelle.
Tous les valets, grâce au ciel, aujourd'hui
N'ont pas fait du silence une étude profonde.
Je vivrois toujours, quel ennui!
Sans savoir un seul mot des affaires d'autrui,
S'il n'existoit que des maris au monde.
Profitons de ceci du moins. Monsieur d'Elcour,
Madame va savoir votre innocent amour;
Il faudra que tout s'éclaircisse.
Les deux amis sont dignes de courroux;
Et, sans miséricorde, on doit faire justice

Des volages amants et des maris jaloux.
Allons, courons, l'affaire presse.

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE D'ORSON, LISETTE.

MADEMOISELLE D'ORSON.

LISETTE, avez-vous vu le chevalier?

LISETTE.

Moi? non,
Mademoiselle... mais pardon...
Je vais parler à ma maîtresse.

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE D'ORSON, *seule et rêvant.*

A tout ce que j'entends, à tout ce que je voi,
En vérité, je ne peux rien comprendre.
Partout un air de mystère, d'effroi;
L'un pleure, l'autre est triste, un autre gronde, et moi,
Je ne sais rien.

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

On est prêt à se rendre;
On a promis réponse à mon doux compliment.
Mais moi, dans ce fatal moment,
Je ne me défends point d'une frayeur extrême;
Car peut-être, ce soir, je perds tout ce que j'aime.
C'est jouer trop gros jeu; risquer tout en un jour!

MADEMOISELLE D'ORSON, *à part.*

Ah! bon, voici le chevalier d'Elcour.
Il cause avec ma sœur; il peut avoir su d'elle...
(Haut.)
Monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Pardon, j'étois rêveur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Savez-vous d'où vient que ma sœur
Est triste?

LE CHEVALIER.

Non, mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais savez-vous pourquoi mon frère a de l'humeur?

LE CHEVALIER.

Non.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Savez-vous pourquoi mon oncle gronde?

LE CHEVALIER.

Non.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous verrez que tout le monde
Sera fâché, sans qu'on sache pourquoi.
Çà, monsieur, savez-vous quelle triste nouvelle
Vous donne un air chagrin? Ah! nous verrons, je croi,
Si vous saurez quelque chose.

LE CHEVALIER.

Qui?... moi?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, vous; ne pouvez-vous parler?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous ne m'aimez donc plus?

LE CHEVALIER.

Jamais jusqu'à ce jour
Mon cœur ne fut pour vous si tendre et si fidèle.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mon amitié cruelle
Coûtera cher peut-être à mon amour.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Comment?

LE CHEVALIER.

Notre devoir souvent inexorable....
Mademoiselle, on peut m'accuser aujourd'hui;
Je peux, quoiqu'innocent, vous paroître coupable....
Croyez plutôt mon cœur que les discours d'autrui....

MADEMOISELLE D'ORSON.

Eh! parlez-moi donc.... Il soupire....

(Le chevalier sort.)

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE D'ORSON, *seule.*

Eh bien donc, à présent il s'en va sans rien dire?
Oh! non, je n'entends rien à tout ce que je voi;
Tout a changé de face ici depuis une heure.
Et puis ce chevalier qui s'éloigne de moi!...
Qui me regarde!... et d'un air!... Eh bien! quoi?
Ne voilà-t-il pas que je pleure
Comme lui, sans savoir pourquoi?
S'il vient d'apprendre ici quelque triste nouvelle,
Il devroit bien...

SCÈNE X.

MADEMOISELLE D'ORSON, LE COMTE.

LE COMTE, *brusquement.*

Rentrez, mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Quel son de voix ! Quoi ! mon frère, il se peut
Que contre moi !... Cette rigueur m'étonne...

LE COMTE, *plus doucement.*

Rentrez.

MADEMOISELLE D'ORSON, *s'en allant.*

Moi qui jamais n'ai rien fait à personne,
Il semble qu'aujourd'hui tout le monde m'en veut.

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul d'abord.*

A merveille ! Lisette est dans sa confidence.
J'ai bien fait d'épier leur secret entretien.
Ah ! c'est d'Erbon ; ce soir, en mon absence,
On l'attend donc ici ? Fort bien !
Frontin ?... je souffre le martyre !
Dieu !... Frontin ?

FRONTIN.

Monsieur, me voici.

LE COMTE, *vivement.*

On me trahit.

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

LE COMTE.

Quoi ! tu sais quelque chose aussi ?

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur: vous aviez dit, sans doute,
Que vous ne restiez pas à souper?

LE COMTE.

Oui.

FRONTIN.

Là-bas,
J'ai vu madame, à part, s'entretenir tout bas
Avec le chevalier. Je m'approche, j'écoute...
Vous l'avez permis...

LE COMTE, *avec impatience.*

Oui.

FRONTIN.

L'on appelle ce soir
D'Erbon.

LE COMTE, *avec emportement.*

(A part.)

Eh! je le sais. Traîtres! nous allons voir.

FRONTIN.

Mais cette fâcheuse nouvelle
N'est pas le seul danger pressant.

LE COMTE.

Comment?

FRONTIN.

Sophie...

LE COMTE.

Eh bien? seroit-elle infidèle?

FRONTIN, *à part.*

Faisons-nous délateur pour nous rendre innocent.

LE COMTE.

Parleras-tu?

FRONTIN.

Monsieur, j'ai voulu par moi-même
Voir les gens qui tantôt avoient quelque soupçon
Sur Sophie...

LE COMTE.

Hem?

FRONTIN.

Ma frayeur est extrême.
Oui, je croirois qu'ils ont raison.

LE COMTE.

Que dis-tu? ciel! Frontin, tandis que je demeure,
Va, cours chez Sophie, et sur l'heure...
Mais non, j'irai moi-même; il faut,
Dans ces cas-là, parler en face;
Un tiers peut aisément se trouver en défaut;
Il n'a jamais les yeux de l'amant qu'il remplace;
Il n'entend que ce qu'on lui dit,
Ne voit que ce qu'on montre; il juge la surface,
Et jamais dans l'âme il ne lit.
Mais tandis que je sors pour venger cet outrage,
Si le complot qu'ici l'on trame contre moi?...

FRONTIN, *à part.*

Quel trouble est peint sur son visage!

LE COMTE.

Puis-je?...

FRONTIN.

Irez-vous, monsieur?

LE COMTE.

Tais-toi.
Oui, je dois me venger; oui, j'y vole, et j'espère
Qu'à mon retour...

FRONTIN.

Au fond, c'est fort bien fait;
Car ce que madame peut faire,
Tous ses rendez-vous, en effet,
Auprès d'un tel chagrin ne vous importent guère

LE COMTE, *le prenant à la gorge.*

Ne m'importent guère! Comment!
Tu veux que je souffre en silence?...
Qu'en m'éloignant d'ici je sois d'intelligence?...

FRONTIN.

Eh non! monsieur... Restez.

LE COMTE.

Tu vois qu'en ce moment
Je ne peux pas sortir.

FRONTIN.

Sans doute.

LE COMTE.

Et je ne puis rester.

FRONTIN.

Il est vrai.

LE COMTE.

Viens, écoute.
Va, cours, vole...

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Non, reste là.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *avec fureur.*

Eh bien! te voilà?
Avec tes bras pendants et ton morne visage,

Qui n'exprime jamais qu'un stupide embarras,
Tu me verrois périr sans me tendre les bras ;
Digne et trop ressemblante image
De tes pareils, vil peuple de valets,
Qu'on achète sans cesse, et qu'on n'acquiert jamais.

FRONTIN.

Voilà pour la gent domestique,
Si je m'y connois bien, un beau panégyrique.

LE COMTE.

Mon cher Frontin, je n'espère qu'en toi ;
Cours chez Sophie, observe tout pour moi :
Ne m'abandonne pas ; sois l'ami de ton maître.
Va, malgré mon courroux, je dois me contenir ;
Ici j'épierai tout, et je saurai peut-être
Confondre un cœur coupable avant de le punir.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Mais la voici.

LA COMTESSE.

D'Elcour en ce lieu devroit être.

LE COMTE.

Non... pas encor.

LA COMTESSE.

Sans doute il va bientôt paroître ?

LE COMTE.

Oui, je le crois. Mais, quel air d'embarras !
Vous paroissez troublée?

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien tranquille?

LE COMTE.

Eh! pourquoi donc ne le serois-je pas?
(A part.)
Que veut-elle dire? ce style...

LA COMTESSE.

Pour la dernière fois, il faut parler enfin.
Avez-vous toujours le dessein
De donner votre sœur pour femme
Au chevalier?

LE COMTE.

Et vous, madame,
Aurez-vous donc sur lui toujours quelque soupçon?
Pourquoi sur sa gaîté prenant un faux ombrage,
D'après son ton léger, croire son cœur volage?

LA COMTESSE.

Je vais vous affliger; pardon.
Je voudrois vous sauver le déplaisir extrême...

LE COMTE.

Comment? expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Voici d'Elcour lui-même.

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Quand pour calmer, d'Elcour, de trop justes frayeurs,
Votre bouche avoua quelques torts de jeunesse,
Je n'ai pas dû penser que ces aveux trompeurs
Fussent un voile heureux, une perfide adresse
Pour nous cacher encor de coupables erreurs.

LE COMTE.

Je vous l'ai déja dit, madame,
Que votre amitié pour ma sœur,
A d'injustes soupçons avoit ouvert votre âme.
D'Elcour est mon ami; je réponds de son cœur

LE CHEVALIER, *à part.*

Que prétend-elle donc? Je n'y peux rien comprendre.

LE COMTE.

Oui, vous devez compter sur lui.

LE CHEVALIER.

Mais, est-ce tout de bon qu'on m'accuse aujourd'hui?
Et sérieusement faudra-t-il se défendre?

LA COMTESSE.

Vous deviez employer des confidents discrets,
Monsieur le chevalier; on a dit vos secrets.
C'est à monsieur de voir s'il veut, ami fidèle,
Donner pour époux à sa sœur
Un homme qui, tout près d'en être possesseur,
Arrange une intrigue nouvelle;
Et qui, prétendant tour à tour
De devoirs, de plaisirs remplir sa destinée,
Veut apparemment que l'amour
Le console de l'hyménée.

LE COMTE.

Propos!

LE CHEVALIER, *à part.*

Si j'avois pu lui dire mon dessein!

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Osez les réfuter, si c'est une imposture.
On n'a pas vu tantôt une lettre, un écrin?....

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel!

LE COMTE.

Un écrin?...

LE CHEVALIER.

Madame, je vous jure
Qu'on vous a mal expliqué mon projet;
Que de mes vœux, de ma tendresse,
Votre sœur est l'unique objet;
Que mon cœur tout entier pour elle s'intéresse.

LA COMTESSE.

Vous éludez.

LE CHEVALIER, *bas.*

Que faites-vous?
(A part.)
Mais vous me trahissez. J'enrage!

LA COMTESSE.

Faut-il que je trahisse une sœur, un époux?

LE CHEVALIER, *de même.*

Laissez-moi faire.

LA COMTESSE.

Quel langage!
Que je vous laisse faire!

LE COMTE.

Eh bien! cet embarras...

LA COMTESSE.

Monsieur, l'aventure est réelle;
Et j'ai même su de la belle
Jusques au nom, que je ne cherchois pas:
Sophie.

LE COMTE, *à part.*

O ciel!

LE CHEVALIER, *à part.*

Le mot est lâché!

LE COMTE, *à part.*

Que dit-elle?

Veut-elle me confondre? ou dois-je voir en lui
Un perfide rival?

LA COMTESSE.

C'est ainsi qu'on l'appelle.
Osez me démentir; la connoissez-vous?

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

Oui.

LA COMTESSE.

J'ai donc fait un récit fidèle.

LE COMTE, *en colère.*

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMTE, *de même.*

Défendez-vous.
Il n'est plus temps de rire, et l'aventure est telle...

LE CHEVALIER.

Je parlerai.

LE COMTE.

J'y compte.

LE CHEVALIER.

Quel courroux!
Un cœur ne sauroit, entre nous,
Pousser plus loin l'amitié.... fraternelle.

LE COMTE.

Je dois sentir...

LE CHEVALIER.

Oui, je lis dans ton cœur,
Et d'un.... frère alarmé j'excuse la fureur.

LA COMTESSE, *au comte.*

Ah! mon ami, l'objet de sa foiblesse
Par des chemins fleuris peut conduire au malheur.
Autant que ses attraits on vante son adresse.
Mais à juger par cet effroi
Dont votre âme, à ce nom, paroît encore émue,
Cette beauté vous est connue,
Et d'un si grand danger vous tremblez comme moi.
Ah! l'on m'a dit vrai, je le voi.
D'Elcour, votre silence...

LE CHEVALIER.

On veut donc me confondre.
Comte, voyons; ordonnez de ceci:
Est-ce à ce tribunal, en ce moment, ici,
Qu'en accusé je dois répondre?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE CHEVALIER, *se disposant à parler.*

Eh bien!...

LE COMTE.

Mais non; il ne pourroit
Parler net devant vous sur un pareil sujet,
Madame; seul à seul, j'éclaircirai l'affaire;
Et si je réussis à juger en effet
Ses procédés, je réponds du salaire.

LE CHEVALIER.

Soit; je saurai tous deux vous satisfaire.
Mais donnez-moi jusqu'à la fin du jour;
Et j'aurai mérité peut-être, à mon retour,
L'estime de la sœur et l'amitié du frère.

(Il sort; et par un jeu muet, que la comtesse ne comprend pas, il lui reproche l'imprudence qu'elle vient de commettre.)

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

J'AI prévu qu'un moment je vous affligerois
Par ma cruelle confidence;
Mais j'allois vous livrer à d'éternels regrets,
Si j'avois gardé le silence.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

LE COMTE, *seul.*

LES voilà donc ces deux amis de cœur!
Fort bien! l'un, ingrat et parjure,
En veut à mes plaisirs, et l'autre à mon honneur!
Allons; à cet excès s'ils ont poussé l'injure,
De l'amitié, comme eux, oubliant tous les droits,
Prévenons ou vengeons deux affronts à la fois.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Tu viens de chez Sophie? Eh bien?

FRONTIN.

Monsieur, je n'ai rien vu chez elle
Qui puisse la confondre, elle ou le chevalier:
Mais j'ai posé des gens pour épier;
Et tout s'éclaircira; fiez-vous à mon zèle.
Vous savez qu'elle doit envoyer aujourd'hui,
Pour vous dire à quelle heure on courra le bla?

LE COMTE, *d'un air réfléchi.*

Oui.
Peut-être elle enverra le nouveau domestique;
Il ne m'a jamais vu; je crains toujours...

FRONTIN.

Moi, non.
On l'a donné pour un garçon unique,
Il doit être prudent, car il est vieux, dit-on,
Et puis c'est de ma main que l'on tient la soubrette;
Elle saura l'instruire avant de l'envoyer.
Oh! quelqu'agent qu'elle veuille employer,
J'en réponds, Diable! elle est sage et discrète.

LE COMTE, *revenant sur ses pas.*

Vous avez averti que peut-être on ira

L'interroger sur moi?

FRONTIN.

Personne n'entrera,
Et l'on n'apprendra rien ni de ses gens ni d'elle.

LE COMTE.

Je m'éloigne un moment, faites bien sentinelle.

SCÈNE II.

FRONTIN, *seul*.

Hom! tout ceci va mal. Ma foi,
Partout où mon regard s'arrête,
Depuis quelques moments, je ne sais, j'aperçoi
Des nuages autour de moi,
Qui m'annoncent de la tempête.
Mais nous voilà sur mer, voguons; force de bras,
Force de rame, et du courage!
Laissons faire aux vents. En tout cas
J'ai fait un peu ma main; et pour braver l'orage,
Comme il faut tout prévoir, que tout change ici-bas,
J'ai mis ma pacotille à l'abri du naufrage.

SCÈNE III.

LE COMTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part*.

Le comte reparoît. Oh! oh! quel air chagrin!

LE COMTE, *à part*.

Un écrit qu'on lisoit, qu'on a fermé soudain
En me voyant!

FRONTIN, *à part*.

Quelle sombre tristesse!

LISETTE, *à part.*

De loin, dans le bosquet, il a vu la comtesse
Qui tenoit son rôle à la main;
Tous les soupçons alors sont entrés dans son âme.
Voir un papier écrit dans les mains de sa femme!
C'est pour le rendre fou, ma foi, jusqu'à demain.

LE COMTE, *de même.*

O trahison!

LISETTE, *de même.*

Il m'attend au passage.
Dieu sait les questions! j'enrage!
C'est un triste service! il ennuie à la fin.

(Frontin s'en va, toujours avec l'air d'observer.)

SCÈNE IV.

LISETTE, LE COMTE.

LE COMTE, *avec un dépit concentré jusque vers la fin de la scène.*

MADEMOISELLE, un mot! je vous trouve sans cesse
L'air très occupé.

LISETTE.

Mais..... je le suis.

LE COMTE.

Je le croi.
Quand à la fois on a ses affaires à soi,
Les affaires de sa maîtresse...

LISETTE.

(Bas.)
C'est beaucoup d'affaires. Ma foi,
C'est un assaut qu'on me prépare;
Tenons-nous bien; point de grâce au jaloux.

LE COMTE.

A vos devoirs vous gardez, entre nous,
Une fidélité bien rare!
La comtesse de vous doit faire aussi grand cas:
Son amitié doit payer votre zèle.

LISETTE.

Il est vrai; mais aussi pour elle
Je ferois tout au monde.

LE COMTE.

Oh! je n'en doute pas.

LISETTE, *à part.*

Je cède de grand cœur au dépit qu'il m'inspire.

LE COMTE.

J'ai vu tantôt de loin, dans le jardin,
Que vous aviez ensemble un papier à la main;
A haute voix aussi vous m'avez paru lire.

LISETTE.

Ah! monsieur, cet article-là
Tient au devoir. Je crains les confidences.

LE COMTE, *affectant un air léger.*

Quelle folie! à moi? je sais les convenances,
Et je ne prends à tout cela
Que l'intérêt d'un mari.

LISETTE.

Mais... voilà...

LE COMTE, *de même.*

Un mari, c'est sans conséquences.
Mettez-moi du secret; allons: vous teniez là
Quelques vers amoureux, je gage?

LISETTE, *à part.*

(Haut.)

Enfonçons le poignard. Ma foi,

Vous savez arracher le masque du visage;
On ne peut pas vous échapper.

LE COMTE, *de même.*

Oh! moi,
J'ai le coup-d'œil juste.

LISETTE, *à part.*

Il enrage!

LE COMTE.

Au reste, je ne peux m'en offenser. Je croi
Qu'on peut à la comtesse offrir un tendre hommage;
Rien n'est si naturel.

LISETTE.

Oh! nous pourrions compter
Bien plus d'adorateurs, si nous voulions prêter
Une oreille facile à leur galant martyre.

LE COMTE.

Si l'on ne se fait écouter,
Il me paroît qu'au moins on se fait lire.

LISETTE, *à part.*

Il étouffe!

LE COMTE.

Et ces vers, enfants du sentiment,
Elle les récitoit, je crois?

LISETTE.

Oh! oui; madame
A la mémoire heureuse.

LE COMTE.

Elle y mettoit de l'âme?

LISETTE, *à part.*

Il expire!

LE COMTE.

Sans doute un tel billet aura
Une réponse?

LISETTE.

Oh! oui, je crois qu'on répondra;
Car...

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous, mademoiselle.

LISETTE, *à part.*

Quel courroux! Il est temps, ma foi,
(Haut.)
De l'arrêter. Écoutez-moi,
Monsieur le comte; il faut...

LE COMTE, *de même.*

Sortez de ma présence.

LISETTE, *à part.*

(Haut.)
Quelle fureur! Je dois en confidence
Vous dire...

LE COMTE.

Non, je n'en ai pas besoin.

LISETTE.

Que mon devoir...

LE COMTE.

Est le silence.

LISETTE.

Mais...

LE COMTE, *plus haut.*

Sortez.

LISETTE, *à part, en sortant*

J'ai poussé la chose un peu trop loin.

SCÈNE V.

LE COMTE, *seul.*

J'AVOIS tort; j'étois fou de prendre de l'ombrage!
Je devrois vivre sans soupçon!

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *serrant un papier dans sa poche.*
J'ai cru ne point finir. C'est un ouvrage
De chercher des papiers parmi... Voilà d'Orson.

LE COMTE.
Je sens dans mon cœur une rage!...
Voici mon oncle; allons, contraignons-nous.
(Très vivement..)
Ah! mon oncle, que feriez-vous,
Si, par vos procédés, votre femme volage
Vous déshonoroit?

LE MARQUIS.
Hem?

LE COMTE.
Vous êtes juste et sage.

LE MARQUIS.
Me déshonoroit? moi? Je l'en défierois bien,
Elle, et tout son sexe avec elle.

LE COMTE.
Si, sous le masque heureux d'un modeste maintien,
Elle eût caché long-temps une flamme infidèle?
Si, jouant la candeur, la foi,
Elle oublioit, à ses amours livrée,
Ce qu'on doit à l'honneur, à son époux, à soi?

LE MARQUIS.

Eh bien ! ma femme alors seroit déshonorée.
(*En colère.*)
Mais moi? Te moques-tu? Parbleu, sans m'abuser,
Je prétends que je ne peux l'être
Que par moi; qu'à coup sûr mon honneur n'a de maître
Que moi; que nul encor ne peut en disposer,
Ni le perdre que moi. Si la foi, le courage
Illustra mes aïeux, cette gloire, je croi,
N'est pas un des effets compris dans l'héritage;
Ma noblesse vient d'eux, mais ma gloire est à moi.
Or, tous les miens, par leur sottise,
N'ont pas plus le pouvoir de m'en déposséder,
Que mes aïeux n'auroient pu me céder
Par testament celle qu'ils ont acquise.

LE COMTE.

Soit. Mais, de grâce, dites-moi,
Que feriez-vous en pareille occurrence?

LE MARQUIS.

Quel diable de propos! Ma foi,
Je ferois... j'agirois suivant la circonstance..
Mais, es-tu dans ce cas-là, toi?

LE COMTE.

Moi? Je ne serois pas, mon oncle, si tranquille.

LE MARQUIS.

Tu ne le parois guère.

LE COMTE.

Oh! je le suis pourtant.

LE MARQUIS.

En ce cas, supprimons un discours inutile.
Mon notaire venoit, sur un point important...
(*Le comte s'éloigne sans rien dire.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

Bon ! voilà qu'il s'en va comme un fou, sans répondre !
Par ma foi, tout ici commence à me confondre.
Je n'entends rien à tout cela.
Oh ! je veux m'éclaircir ; il le faut ; le temps presse.
(Il appelle.)
Frontin ?

SCÈNE VIII.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vois si je peux parler à la comtesse :
Tu lui diras qu'on attend ; va.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

SCÈNE IX.

DUMON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne sais ; qu'il parle ou qu'il écoute,
De me déplaire il est toujours certain ;
Il m'est suspect.

DUMON, *à part.*

C'est lui-même, sans doute ;
Car il vient de donner ses ordres à Frontin.

LE MARQUIS, *à part.*

A mes yeux, son air, son langage
Ne disent jamais rien de bon.

Je croirois fort que ce visage
N'est que le masque d'un fripon.

DUMON, *à part.*

Je le croyois plus jeune.

LE MARQUIS, *à part.*

Avec son style :
On étoit! *on* parloit! Son ton mystérieux
Est propre à m'échauffer la bile.

DUMON, *à part.*

Il a l'air un peu sérieux.
Mais avec quatre mots il me sera facile
De dérider son front, de le rendre joyeux.
Abordons-le.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle est cette face nouvelle?

DUMON, *s'approchant de son oreille.*

Monsieur, à neuf heures ce soir,
Chez elle vous pourrez vous voir.
Elle vous attend.

LE MARQUIS.

Moi? Hem? qui m'attend?

DUMON.

Eh!... elle.

LE MARQUIS.

(*A part.*)
Elle? Que diable est tout ceci?

DUMON.

Vous ne m'entendez pas? C'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle qui vous envoie?

DUMON.

Oui, qui m'envoie ici,
Pour vous parler.

LE MARQUIS.

J'en ai bien de la joie;
Mais je ne connois pas elle.

DUMON.

Eh! monsieur, pourquoi,
Quand je me fais connoître, affecter du mystère?
Pourquoi vous déguiser? Je suis du secret, moi.
Oh! vous pouvez vous vanter, sur ma foi,
D'être aimé comme on ne l'est guère.
Vraiment, elle est folle de vous.

LE MARQUIS.

De moi?

DUMON.

C'est un amour qui ressemble à la rage:
Bien qu'à ses yeux on vous ait, entre nous,
Représenté comme un petit volage.

LE MARQUIS.

Moi! petit volage!

DUMON.

Oui, comme un petit fripon,
Qui, de temps en temps, fait des siennes.
Mais comme elle vous aime, et qu'elle a le cœur bon,
Elle veut bien passer vos fredaines.

LE MARQUIS.

Oh! non,
Il ne finira point, le bourreau. Mes fredaines!
A qui parlez-vous donc?

DUMON.

A vous. Je présumois...

LE MARQUIS.

Bon. Et de qui me parlez-vous?

DUMON.

Eh mais!
Je vous l'ai déja dit; c'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle! elle! elle toujours! Que le ciel te foudroie!
Mais qui donc se nomme elle?

SCÈNE X.

DUMON, FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Eh! dis-moi donc un peu
Ce que peut me vouloir cet être impitoyable?

FRONTIN, *bas.*

Que la peste t'étouffe! Ah! sorcier détestable!
Il aura pris l'oncle pour le neveu.
(*Au marquis.*)
Ah! ah! je sais, monsieur; un quiproquo, je gage,
C'est à moi qu'on en veut.

LE MARQUIS.

Ah! bon.
L'un vous dit toujours *elle*, et l'autre toujours *on.*

FRONTIN, *à Dumon.*

(*Bas.*)
Venez donc me parler. Viens donc, maudit visage!
(*Au marquis.*)
Monsieur, on vous attend.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, *seul.*

MAIS, quelle déraison !
M'appeler, moi, petit volage !...
Oh ! je m'y perds. Fort bien, je vois roder d'Orson...
Quel train ! mais quand je me rappelle...
Il faut tout débrouiller, lire au fond de leur cœur ;
Et dès ce moment-ci je veux voir mon conteur,
Qui pourroit fort bien être historien fidèle.

SCÈNE XII.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE, *regardant sortir le marquis.*
IL s'en va. Toi, Frontin, avant que de sortir,
De mon projet ne laisse rien paroître :
Dis seulement que je viens de partir
Pour ne rentrer que vers le jour, peut-être.
Va, je sors en effet, mais pour rentrer soudain.
J'ai pris une clef du jardin.
Dans cette salle aussitôt je remonte,
Sans mot dire, invisible à tous ;
Et je te jure, à moins d'une mort prompte,
Que le premier j'arrive au rendez-vous.

SCÈNE XIII.

FRONTIN, *seul.*

RIEN n'est plus singulier, au fond. Monsieur le comte
Craint... ce qu'on craint, j'en juge par mes yeux.

Mais si je sais bien m'y connoître,
Monsieur, dieu me pardonne, aimeroit encor mieux
L'être en effet que de passer pour l'être.
Voici, ma foi, l'instant de crise.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Votre maître
Ne doit rentrer qu'après souper?

FRONTIN.

Ou bien demain
Je ne sais pas au juste son dessein.

LA COMTESSE.

Bon. Laissez-moi.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, *seule.*

D'Elcour vient de m'instruire.
Du projet que, pour moi, son cœur avoit conçu.
Tantôt devant d'Orson j'ai failli le détruire,
Ce dessein pris à mon insu;
Et c'est malgré moi qu'il persiste.
Il part pour l'achever... Ah! c'est avec regret
Que j'ai promis de garder son secret...
Mais éloignons un tableau ui m'attriste.
Écrivons à d'Erbon qu'il vienne répéter;
Car pour demain il faut nous concerter.

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

(Elle s'approche d'une table pour écrire ; le comte arrive furtivement par une porte qu'on n'a pas encore vue s'ouvrir, et il écoute ce qui suit.)

Allons, si de l'hymen l'ingratitude extrême
A refusé de combler mes désirs,
Songeons au moins à ce que j'aime.
Hélas ! veiller sur ses plaisirs,
Est désormais le seul qui me reste à moi-même.

LE COMTE, *à part.*

Lisette l'avoit dit, on répondra. Fort bien !
Par ses tendres discours on peut juger son style.

LA COMTESSE, *de même.*

Sans nourrir dans mon âme un espoir inutile,
J'ai perdu mon bonheur, occupons-nous du sien.
(Après s'être levée, et en serrant sa lettre.)
On vient.

LE COMTE *à part.*

Poussons à bout son extrême arrogance.
Elle paroît surprise.

LA COMTESSE, *à part.*

Il me semble troublé.
D'Elcour auroit-il dit qu'il m'a tout révélé?
Qu'il m'a pour son projet mis dans la confidence?

LE COMTE, *à part.*

Feignons d'ignorer tout.

LA COMTESSE, *haut.*

Vous semblez attristé?

LE COMTE, *avec une colère contrainte, et en considérant le visage de la comtesse.*

Oui, je plaignois la marquise d'Herté...
Elle écrit au marquis une lettre fort tendre,
S'accuse d'imprudence et de légèreté;
Mais le marquis est toujours irrité.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Eh quoi! son cœur refuse de se rendre?
Oui, je l'avoue, assurément
L'amant le plus coupable est l'infidèle amant:
Mais ne voyons-nous pas que par air, par caprice,
L'esprit le devient chaque jour,
Sans que le cœur soit son complice?
Un remords doit suffire... et suffit à l'amour.

(Regardant le comte fixement, et avec la plus grande expression.)

Que dis-je? je voudrois, à lui plaire empressée,
D'aveux et de pardons éloigner la pensée.
Oui, la reconnoissance, ardente à l'excuser,
De mon courroux prendroit bientôt la place;
Ma bouche, au lieu de l'accuser,
Ne s'ouvriroit que pour lui rendre grâce.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je? voudroit-elle implorer son pardon?
(Haut.)
Madame, vous avez raison;
Mais l'honneur a crié vengeance.
Que voulez-vous? on croit se cacher jusqu'au bout...
Tout se découvre enfin, lorsque moins on y pense.
Le temps voile et dévoile tout.

LA COMTESSE.

C'est ce que mot pour mot, mais d'un ton moins sévère,
Je me disois tantôt avec douleur.

LE COMTE, *à part.*

Ce phlegme-là me passe.

LA COMTESSE, *à part.*

Il a l'air en colère.

LE COMTE.

Tout parle quelquefois, tout se fait délateur.

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Dieu! quel front! loin de mourir de honte!..
Je n'y tiens plus.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte,
Qu'avez-vous donc? vous semblez furieux.

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame, je sais tout, j'ai tout vu par mes yeux.

LA COMTESSE.

Quoi! vous savez tout?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Déja?

LE COMTE.

Déja!... Comment! à votre gré,
Il n'a donc pas assez duré,
Ce doux lien, ce tour infâme?

LA COMTESSE.

Croyez qu'au moins c'est malgré moi
Qu'on m'a fait consentir...

LE COMTE.

Ah! plaisante manière
De se justifier, ma foi!

LA COMTESSE.

Et que si du secret j'étois maîtresse entière,
Vous ne l'auriez pas su.

LE COMTE.

Non, je le croi.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Ah! dès ce jour, daignez m'en croire,
Oubliez tout, de tout je perdrai la mémoire.

LE COMTE.

Quoi! vous pourriez me pardonner enfin?...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami; m'y voilà prête.

LE COMTE.

Vous me pardonneriez?... Oh! rien n'est plus certain,
Le trouble et la frayeur ont dérangé sa tête.
Oh çà! finissons, s'il vous plaît,
Madame.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?.

LE COMTE.

Montrez, de grâce, le billet
Qu'à mes yeux vous venez d'écrire.

LA COMTESSE.

Eh quoi! c'est pour ce billet-là
Que vous...

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame!

LA COMTESSE.

Le voilà.

LE COMTE, *prenant le billet.*

J'étois, malgré moi-même, instruit de l'aventure :
Je sais à qui, madame, alloit ce billet-ci.

LA COMTESSE.

En ce cas-là...

LE COMTE, *lisant.*

Fort bien ; après ceci,
Me voilà, grâce au ciel, certain de mon injure.

LA COMTESSE.

De votre injure !

LE COMTE.

Encore ? Oh ! mais, pour celui-ci,
Ce seroit se moquer...

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE MARQUIS, *qui s'arrête au fond du théâtre, et les écoute.*

LA COMTESSE.

Vous refusez d'entendre?...

LE COMTE.

Oui, vous venez de m'en apprendre
Plus que je n'en voulois savoir.
Mon malheur est certain ; je n'ai pu le prévoir,
Mais j'en saurai tirer une vengeance prompte.
Je sais comme on punit au moins ces affronts-là.
Vous m'entendez ?

LA COMTESSE.

Fort bien, monsieur le comte,
Et votre oncle aussi : le voilà.

LE COMTE, *à part.*

Mon oncle ! ô ciel ! quelle imprudence !
C'est lui ; s'il a tout entendu,

Ah ! malheureux ! je suis perdu ;
De ma honte, partout, il fera confidence.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

D'Orson, d'où vient donc ce transport?
Parle-moi donc.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! je suis mort.
(Haut.)
Tout Paris va savoir... Rien... vous venez d'entendre?...

LE MARQUIS.

A peu près ; ce billet, si j'ai bien su comprendre,
T'avoit mis en fureur.

LE COMTE.

Oui, j'avois cru d'abord
Qu'à quelque autre on devoit le rendre.

LE MARQUIS.

Ah ! jalousie.

LE COMTE.

Oui, j'avois tort.

LE MARQUIS.

Je ne vois donc pas là de quoi crier si fort :
Au lieu de t'emporter, tu dois plutôt en rire.

LE COMTE, *à la comtessse.*

N'est-ce pas? il est pour...

LA COMTESSE.

Si vous êtes instruit.
Vous savez bien pour qui ma main vient de l'écrire.

LE COMTE, *au marquis.*

Oui, c'est pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

LA COMTESSE, *au comte.*

Mais si l'on vous a dit...

LE COMTE, *au marquis, en interrompant vivement la comtesse.*

Tenez.

(Il lit le billet.)

« Je vous attends ce soir.

LE MARQUIS.

Ce soir? et que veut-elle dire?
Tu ne rentres donc pas tous les soirs?

LE COMTE.

Oh! si fait.
Ce soir, c'est-à-dire...

LE MARQUIS.

Hem?

LE COMTE.

Plutôt qu'à l'ordinaire.

« Nous serons seuls enfin, et je sens que j'en ai besoin; il « le faut pour l'exécution du projet que mon cœur m'a « suggéré.

LE MARQUIS.

Le projet?

LE COMTE.

Oui... c'est... un projet.

« Vous savez de qui j'ai besoin de m'occuper, pour ne pas « croire avoir perdu mes moments.

LE MARQUIS.

De qui?

LE COMTE.

De moi.

« Hâtez-vous; vous vous retirerez le plus tôt possible, « pour n'être pas aperçu. »

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ce mystère?
N'être pas aperçu chez toi?

LE COMTE.

Je sais... l'affaire.

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais ce billet n'est pas pour vous; c'est pour d'Erbon,
Je vous l'ai dit.

LE MARQUIS.

Oh! oh!

LE COMTE, *à part.*

(Haut.)
Quel supplice! Mais, non.
(Au marquis.) *(A la comtesse.)*
Croyez... Défendez-vous.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous comprendre.

LE COMTE, *à la comtesse.*

De grâce, dissipez un si cruel soupçon;
On vous croiroit; partout on iroit le répandre.

LA COMTESSE, *à part.*

Fort bien, je commence à l'entendre.

LE COMTE, *au marquis.*

Ainsi qu'à moi, la comtesse est à vous.

LE MARQUIS.

Pas tout-à-fait autant, et je vois entre nous...

LE COMTE.

Au lieu de l'accuser vous devez la défendre:
On doit, par des soupçons eût-on le cœur aigri,
Protéger l'honneur d'une femme.

LA COMTESSE, *à part, tristement.*

Ou l'amour-propre du mari.

LE COMTE, *avec une chaleur exagérée.*

Dites bien que pour moi la même ardeur l'enflamme.

LA COMTESSE, *à part, avec l'accent de la sensibilité.*

Il rend à ma vertu justice malgré lui.

LE COMTE, *de même.*

Autant qu'elle m'aimoit, elle m'aime aujourd'hui.

LA COMTESSE, *au marquis bien tendrement.*

Oui, monsieur, il dit vrai.

LE COMTE.

Monsieur, daignez m'en croire,
Ne soupçonnez jamais un cœur tel que le sien,
Et de ce cruel entretien
N'allez pas raconter l'histoire.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde, ma foi; car je n'y comprends rien.

SCÈNE XVIII.

MADEMOISELLE D'ORSON, LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Monsieur le chevalier, de grâce;
C'est à propos qu'ici vous arrivez.
Expliquez-moi, si vous pouvez,
Une énigme qui m'embarrasse.
J'écoutois tout à l'heure ici, sans être vu,
Le comte avec sa femme; il s'emportoit contre elle;
Tout seul il la traitoit en épouse infidèle;
Et moi présent, il vante sa vertu.
Il prétend qu'au moment où j'ai su les surprendre,
Elle écrivoit pour lui ce billet assez tendre,
Et sa femme prétend que non.

LE CHEVALIER.

Il se trompoit; la lettre est écrite à d'Erbon.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

LE COMTE.

Ah! le bourreau!

LE CHEVALIER.

D'Orsan,

J'accuse la comtesse, et je vais la défendre.

(A part.)

Voici l'instant de ne rien ménager.

(Haut.)

La lettre est pour d'Erbon; on vouloit l'engager
A venir répéter un bouquet qu'on apprête
Pour célébrer parmi nous votre fête.
Voilà le noir complot qui causoit ton effroi,
Et qu'on vouloit couvrir des voiles du mystère.

LE COMTE, *relisant.*

Que vois-je? qu'ai-je fait? Eh quoi!
Quand je forme contre elle un dessein téméraire,
Elle prépare une fête pour moi!

LE MARQUIS.

Eh oui! je le savois, rien n'est plus véritable.

LE CHEVALIER, *à part.*

(Haut.)

Frappons les derniers coups. Ce billet si pressant
T'a fait connoître un cœur que tu jugeois coupable;

(Lui donnant une lettre.)

Connois encor celui que tu crois innocent.

LE COMTE, *avec transport, mais d'une voix étouffée.*

Sophie! un rendez-vous! et pour toi!

(Le comte demeure comme accablé.)

LE MARQUIS.

Justement.

J'allois en venir là.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ce dernier coup l'accable.

LE MARQUIS.

Ah! ah! libertin, effronté!
Ah! ce qu'on m'avoit dit étoit donc vérité?

LE CHEVALIER.

Pardonnez; le remords le presse.

LE MARQUIS.

M'avoir, par un beau masque, abusé si long-temps!
Me voir sa dupe à soixante ans!
Me faire aller partout exalter sa sagesse!

(Le comte se relève pour parler.)

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Ah! daignez l'écouter.

LE COMTE, *à mademoiselle d'Orson.*

Voilà d'Elcour, ma sœur;
Voulez-vous l'épouser?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Quand vous voudrez, mon frère.

LE COMTE, *au chevalier, en lui prenant la main.*

C'est en le déchirant que tu guéris mon cœur.
(A la comtesse.)
Je dois être pour vous un objet de colère;
Mais le remords vous venge et punit mon forfait.
Quel cœur j'osai trahir! ciel! et pour quel objet!
Pour chasser de mon âme un odieux caprice,
D'Elcour démasque un cœur faux sous d'heureux dehors;
Le vôtre généreux, tendre, sans artifice,
A bien fait plus que ses efforts;

Ainsi lorsque, honteux d'une double injustice,
Je me vois en ce jour à vos charmes rendu,
Mon cœur est moins changé par la haine du vice,
Que par l'amour de la vertu.
Si de me pardonner vous vous sentez capable...

LA COMTESSE.

Moi, mon ami, vous pardonner! hélas!
Quand vous vous accusez, je ne me souviens pas
Que vous ayez été coupable.

LE COMTE.

O cœur trop généreux! vous daignez oublier
Une trop coupable foiblesse!
Je dois m'en souvenir long-temps pour l'expier.

LE MARQUIS

Fort bien. Mais sur cette promesse
Qui donc me répondra, d'Orson,
Que je puis...

LA COMTESSE, *avec un sourire touchant.*

Moi; je suis sa caution.

LE MARQUIS.

(Il l'embrasse.)
Allons, je la reçois, ma nièce.
(Au comte.)
Je te fais gouverneur enfin. J'ai près d'ici,
En te quittant, reçu ce paquet-ci,
Qui m'annonce pour toi ce que je viens t'apprendre
De mon titre, d'Orson, je viens te revêtir;
Et j'ai bien plus de joie encore à te le rendre,
Que je n'en eus à l'obtenir.

LE COMTE.

Quoi! chaque jour votre main bienfaisante?...

LE MARQUIS, *montrant mademoiselle d'Orson.*
Et j'ajoute à sa dot dix mille écus de rente.
Aimez-vous, et vivez heureux.

LA COMTESSE.
Je reconnois bien là le marquis de Rinville.

LE MARQUIS.
Non, c'est bien moins que je ne veux :
Mais peut-être qu'un jour je pourrai faire mieux ;
Car je suis bien honteux d'être un oncle inutile.

TOUS ENSEMBLE.
Mon oncle !...

LE COMTE.
O ciel ! quand vous comblez nos vœux !...

LE MARQUIS.
Mais, dis-moi donc un peu, quel étoit ce caprice?
Ta jalousie étoit donc un détour,
Une feinte, un?...

LE COMTE.
Non, c'étoit injustice.

LE CHEVALIER.
Oh ! quant à ce mal-là, monsieur, de plus d'un jour
Je doute un peu qu'il en guérisse.

LE COMTE.
Eh bien ! si mon tendre retour
M'expose encore à cette maladie,
Je saurai du moins par l'amour
Faire excuser ma jalousie.

FIN DU JALOUX SANS AMOUR.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TREIZIÈME VOLUME.